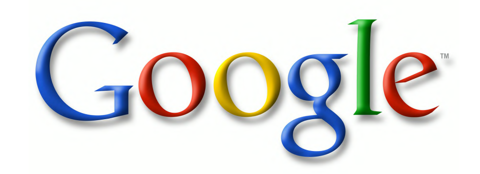
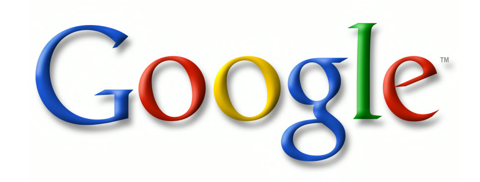
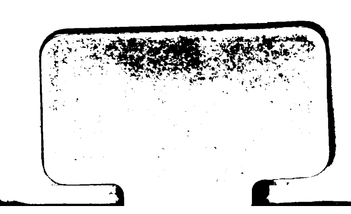



Google



COURS

D'ÉLOQUENCE SACRÉE

POPULAIRE.

COURS

D'ÉLOQUENCE SACRÉE

POPULAIRE

OU

ESSAI SUR LA MANIÈRE DE PARLER AU PEUPLE

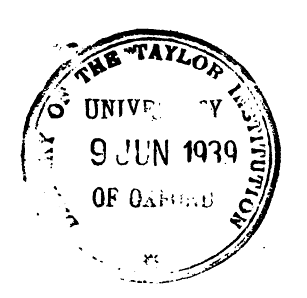
PAR

M. L'ABBÉ ISIDORE MULLOIS
Premier chapelain de la maison de l'Empereur,
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS
LÉON FONTAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 26

1863



À

MONSEIGNEUR LOUIS-FRANÇOIS ROBIN,

ÉVÊQUE DE BAYEUX,

COMTE ROMAIN ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL,

HOMMAGE

DE FILIAL RESPECT

ET DE VIVE RECONNAISSANCE.

Multois.

INTRODUCTION.

Entendons-nous d'abord sur le sens de ces mots : *Éloquence populaire.*

La parole vraiment populaire n'est pas celle qui s'adresse seulement aux classes inférieures de la société, mais celle qui s'adresse à tous et qui est comprise de tous. Voilà le sens du mot populaire. Quand on d t : Cet homme est populaire, cela ne signifie pas qu'il est seulement aimé du peuple, mais qu'il a des sympathies partout : en haut, en bas, au milieu. Quand on dit : La charité est populaire en France, on ne veut pas dire qu'elle est aimée seulement des masses, mais qu'elle trouve de l'écho dans tous les cœurs. L'Évangile est essentiellement

populaire ; donc l'éloquence chrétienne doit aussi être populaire, toujours et partout : dans les campagnes, dans les petites villes, dans les grandes villes ; à moins que l'on ne s'adresse à un auditoire d'exception, et il n'y en a bien qu'un seul en France : c'est l'auditoire de Notre-Dame de Paris.

La prédication de la divine parole doit être telle, que, si d'un côté vient à entrer un savant académicien, et de l'autre une pauvre bonne femme, chacun d'eux puisse y trouver une lumière pour son intelligence, un bon sentiment pour son cœur.

Nous sommes les débiteurs de tous. Comment irons-nous foudroyer l'injustice du haut de la chaire, si nous en donnons nous-mêmes l'exemple ? C'est sérieux : on n'y a pas assez songé, il y a là un devoir sacré. Comment, par exemple, irons-nous prêcher la charité, quand nous privons les pauvres du pain qui leur est dû, des biens de la science ? Ce serait affreux de retenir l'argent qui nous est donné pour les indigents : notre foi nous dit que ce serait plus affreux encore de les priver de la vérité..... Mais cette

parole qui s'adresse à tous, qui ne fait exception de personne, c'est une des grandes gloires et une des grandes forces de la prédication. Nous avons eu bien tort d'y renoncer. Aussi, souvent les instructions sont sèches, maigres, étriquées et inefficaces. Ce n'est plus cette plénitude, cette vie, ces élans du cœur, ces accents de l'âme, cette large effusion d'une pensée qui se sent de sa double origine, qui est en même temps la voix de Dieu et la voix du peuple...

Je vais tout dire : il faut que nous sachions tout, nous autres prêtres. Eh bien, il est une chose vraiment pénible : allez où vous voudrez, en France, vous entendrez une foule d'hommes vertueux et capables, très capables, vous dire : « En vérité, je ne sais comment cela se fait, je ne puis plus supporter certains sermons : ils me fatiguent horriblement. C'est une phraséologie terne et cent fois répétée ; c'est un mélange décousu de rhétorique, de philosophie, d'art, de langage mystique, auquel personne ne comprend rien ; c'est une uniformité monotone capable d'endormir même ceux qui ont perdu l'habitude du sommeil. En vérité, je crois que

je ferais mieux de ne pas y assister ; mais, pour le bon exemple, je me résigne à les subir. » Et ce ne sont pas des ennemis qui parlent ainsi, ce sont des hommes dévoués à la religion. Il doit y avoir bien des réformes à faire : tant d'hommes répandus sur la surface de la France ne peuvent pas se tromper. Au contraire, qu'ils entendent une parole simple, cordiale, variée, populaire et digne : « A la bonne heure ! s'écrient-ils, voilà ce qu'il me faut, voilà ce qui me fait du bien, voilà ce que j'aime ! »

Il faut donc revenir à la véritable prédication de l'Évangile, c'est-à-dire à la parole d'un père qui parle à sa grande famille et qui veut être compris de tous, depuis les aînés jusqu'aux tout petits enfants.

Mais, il ne faut pas se le dissimuler, la parole populaire est difficile : il s'agit de parler un langage qui soit à la portée des masses et qui convienne en même temps aux intelligences cultivées. Voulez-vous arriver là ? Étudiez beaucoup, étudiez tout : étudiez la théologie, étudiez la littérature, étudiez la Sainte-Écriture, surtout l'Évangile ; étudiez profondément le cœur hu-

main. Cultivez votre âme, faites-lui digérer toute cette science. Puis écrivez, parlez absolument comme si vous aviez tiré ce que vous dites *de bono thesauro cordis;* de façon que chacun dise : « Mais c'est tout simple, c'est du bon sens, c'est de la justice. En pareille occasion, c'est comme cela que je parlerais... » Rappelons ce qui a été dit : Peu d'étude éloigne du naturel; beaucoup d'étude y ramène. Montrez souvent votre cœur, montrez votre âme. Enfin, une âme d'homme, ce chef-d'œuvre de la main de Dieu, ce sera toujours chose plus belle que tous les enjolivements de la philosophie ou de la rhétorique.

Du reste, ce genre d'éloquence a été recommandé dans une circonstance solennelle par la plus haute autorité qui soit au monde pour un chrétien, surtout pour un prêtre, par celui qui a reçu grâce et mission de Dieu pour instruire les brebis et les agneaux.

L'année dernière, suivant une antique coutume, le Saint-Père avait réuni tous les prêtres qui devaient prêcher les stations du Carême à Rome. Voici les paroles qu'il leur adressa :

« Ministres de Dieu, prédicateurs de l'Évangile, rejetez loin de vous les vaines paroles de la sagesse et de l'éloquence humaines : annoncez l'Évangile de Jésus-Christ ; faites entendre aux petits, aux humbles et aux simples, à tous ceux dont la volonté est bonne, les vérités du salut ; enseignez-leur la voie qui conduit à la vie éternelle, et montrez-leur les moyens que Dieu nous a laissés dans les sacrements et la prière ; exhortez, conjurez, suppliez par les entrailles de Jésus-Christ de revenir du péché à la grâce, de quitter les sentiers du vice, et d'être fidèle à l'accomplissement des commandements de Dieu et de l'Église.

« Dans ce but, rassemblez les pauvres, les ignorants, les petits de ce monde ; instruisez-les avec amour et charité. Ne délaissez personne : appelez les vagabonds et les pécheurs ; allez vers eux, forcez-les d'entrer dans la salle du festin, afin qu'ils aient part aux noces éternelles de Jésus-Christ. »

En publiant ce volume, nous avons voulu aider un peu aux tout jeunes prêtres à entrer

dans cette voie. Nous n'avons nullement l'intention de donner un cours d'instructions : c'est tout simplement une collection d'essais dans lesquels nous avons eu pour but de démontrer ces vérités : La religion est belle et bonne, elle est vraie et divine ; pour conclure : Donc il faut la pratiquer.

ESSAI

SUR LA

MANIÈRE DE PARLER

AU PEUPLE.

CHAPITRE PREMIER.

MISÉRICORDE

Nul sujet ne nous a paru mieux convenir au commencement d'une station ou d'un cours d'instructions : tout le monde aime la miséricorde. Il faut d'abord ouvrir les cœurs, gagner la confiance, faire aimer beaucoup la divine parole et un peu le prédicateur. Plus la foi est faible, plus un auditoire doit être traité avec prudence et charité.

Je n'ai jamais compris cette marche qui consiste à commencer par les dogmes les plus ardus du christianisme. On accuse l'homme de ce temps-ci d'avoir un faible pour la matière, et voilà que, d'un seul bond, on veut le lancer dès le premier jour dans les plus hautes régions de la

métaphysique : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la divinité du christianisme, etc., et cela au nom de la logique !...

Mais il y a une autre logique qui veut que l'on procède toujours du connu à l'inconnu. Puis on oublie que le christianisme est chose du cœur au moins autant que chose de l'intelligence. C'est le cœur surtout qui croit : *Corde creditur.*

Je n'approuve pas plus la méthode qui commence par les vérités terribles de la religion : elles font peur, mais elles ne convertissent pas, et on se garde de revenir les entendre.

Un bon curé faisait donner une mission ; elle devait s'ouvrir le jour de la Toussaint. « Aujourd'hui, dit-il à son prédicateur, nous allons avoir beaucoup de monde ; mais ensuite il n'y aura que peu de personnes. On ne vient pas à l'église. Vous allez prêcher sur l'enfer. Pendant que vous tiendrez nos hommes, frappez fortement, foudroyez... Au moins ils auront entendu de bonnes vérités... » Le prédicateur eut beau donner les meilleures raisons, le curé fut implacable ; il fallut prêcher sur l'enfer... Ce qui avait été prévu arriva : l'auditoire, effarouché, ne revint pas, et le succès de sa mission fut manqué.

Ce sujet me paraît propre à être traité aussi au commencement d'un carême, d'un ministère nouveau dans une paroisse (1).

(1) On remarquera que les instructions qui dépassent vingt minutes sont toujours partagées de manière à pouvoir être données en deux fois.

I

Confitemini Domino, quoniam bonus : quoniam in sæculum misericordia ejus (Ps. cvi, v. 1).

Louez Dieu ; car il est bon, car sa miséricorde est infinie.

Dieu est grand en tout, mes bien aimés frères : il est grand en sagesse, il est grand en justice, il est grand en puissance; mais il est plus grand encore en miséricorde; sa miséricorde surpasse toutes ses œuvres : *Miserationes Domini super omnia opera ejus* (Ps. cxliv, v. 9).

La miséricorde de Dieu, mes biens aimés frères! oh! la bonne parole! ô chose meilleure encore!...

La miséricorde de Dieu ! nous en avons tous besoin, parce que nous sommes tous pécheurs...

Instinctivement l'homme a peur de Dieu; comme Adam, il voudrait fuir sa présence. Avec le sentiment de ses faiblesses de chaque jour, avec le sentiment d'une grande iniquité qui pèse sur le monde, il a besoin de savoir qu'il y a au-dessus de lui un être tout puissant et tout bon; il a besoin, lui aussi, de croire à *l'amour de Dieu;* il a besoin de croire que, malgré ses fautes et ses misères, Dieu l'aime...

La confiance en Dieu fait tant de bien à l'âme!... Elle l'épanouit, la fortifie, l'exalte jusqu'à l'héroïsme

de la vertu. La défiance, au contraire, la referme, l'affaiblit, la tue à jamais pour le bien...

Nous allons donc parler de la miséricorde de Dieu, et nous dirons qu'il est si bon qu'il aime encore le pécheur alors même qu'il pèche, mais que surtout il l'aime quand il ne veut plus pécher...

Je suis vraiment heureux, mes bien aimés frères, de commencer au milieu de vous cette carrière évangélique par une si douce vérité. Aussi nous voulons que notre parole se ressente toujours de la miséricorde de Dieu; nous voulons que ce soit un simple entretien tout avivé de foi et de charité. Oh! ce ne sera pas la parole qui accuse et qui gronde, mais la parole qui éclaire, qui aime et qui sauve.

O Marie, mère des miséricordes, vous le savez depuis longtemps, mon ministère, ma voix, mon cœur, tout cela est à vous... donnez-moi de parler à vos enfants comme je les aime, du fond de mon cœur.

Mes frères, Dieu n'est pas connu sur cette terre : s'il était une bonne fois bien connu, qu'il y aurait ici-bas bien moins de méchants et bien moins de malheureux !... Mais qu'est-ce que Dieu? C'est bonté, c'est miséricorde, c'est charité : *Deus charitas est*. Sans doute, vous avez souvent entendu dire : « Dieu est bon, et il ne nous a pas créés pour nous perdre. » C'est vrai, oui, Dieu est bon, et la religion ne permet à personne de le dire

plus haut qu'elle-même. Non, Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre. Oh! ce n'est pas lui qui nous réprouvera : c'est nous, nous-mêmes; c'est notre malice, ce sont nos fautes... Quelquefois on se plaint des rigueurs du jugement et de l'enfer... L'enfer! c'est nous qui l'avons fait, c'est nous qui l'avons voulu... Croyez-vous qu'il n'en coûte pas à Dieu de réprouver un de ses enfants?... car il est si bon qu'il aime encore le pécheur alors même qu'il pèche.

Je m'explique. Dieu n'aime pas les fautes du pécheur, il ne peut pas les aimer : il les déteste; mais la personne du pauvre pécheur, il l'aime encore, il la chérit, et ce n'est qu'après l'avoir longtemps comblée de grâces qu'il semble l'abandonner à sa triste destinée.

Et qui de nous, mes frères, n'a senti que Dieu aime encore l'homme alors qu'il est coupable? Qui de nous ne l'a retrouvé dans son cœur après une faute? Tantôt c'était comme un doux éclair qui effleurait l'âme; tantôt c'était un remords déchirant, crucifiant; tantôt c'était une voix suave comme la voix d'une mère, qui nous disait : O mon enfant, qu'as-tu fait là? Veux-tu m'abandonner aussi, me trahir? Oh! redonne-moi ton cœur : *Fili mi, præbe cor tuum mihi.*

D'autres fois, et plus souvent, c'était une voix sévère, formidable, qui d'un trait s'enfonçait jusque

dans nos entrailles et nous disait : Malheureux, qu'as-tu fait là? Tu es coupable, bien coupable : tu as beau chercher à t'excuser... Est-ce toi, est-ce bien toi? Oh! si ta faute allait être connue... Oh! si tu allais mourir... Est-ce que tu ne voudras pas te repentir?...

Et puis, comme dit la divine parole, Dieu s'est assis à la porte de notre cœur, et il a attendu... Il attendait un moment favorable; il attendait un malheur... et lorsque nous avons eu de la peine, il est venu, et il nous a tendu la main, et il nous a dit : Tiens, tout t'abandonne, te trahit sur la terre. Va, tu as beau faire, tu ne trouveras jamais mieux que moi : je suis encore ton meilleur ami...

Voilà ce que Dieu a fait... ou plutôt, non, c'était quelque chose de plus doux, d'ineffable; car quand la parole de l'homme veut toucher les délicates attentions de Dieu pour sa créature, il les brise.

Dieu aime donc le pécheur au moment où il est coupable.

Du reste, il ne faut pas s'en étonner : Dieu est père; Dieu, c'est notre père à tous, c'est lui-même qui nous le dit : Quand vous prierez, vous vous exprimerez ainsi : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*... Chose consolante! le plus souvent, quand notre Seigneur parle de Dieu dans l'Évangile, il se sert de ces expressions : *Votre Père des cieux; votre Père céleste : Pater vester cœlestis.*

Or, qu'est-ce qu'un père? comprenons-nous bien ce mot? Voyez-vous cet homme qui travaille sans cesse, qui s'inquiète, qui économise, qui se prive, qui souffre?... Pourquoi cela? C'est un père, il a des enfants : il voudrait tant qu'ils ne fussent pas trop malheureux sur la terre!

Et si l'un d'eux s'égare et l'afflige, il souffre cruellement; mais il travaille encore, et il se dit : Qui sait... peut-être la raison lui viendra; peut-être il s'amendera... Et Dieu, c'est notre père... c'est bien notre père!...

Autrefois Absalon se révolte contre David; à la tête d'une troupe de rebelles, il menace son père de le détrôner. Ce roi infortuné, contraint de se défendre contre son propre fils, recommande surtout une chose aux chefs de son armée : « Sauvez mon fils Absolon : *Servate mihi puerum Absalom.* »

Malgré ses prières, Absalon est percé d'un coup de lance.

Pendant ce temps, le père est plus inquiet du sort de son fils que de l'issue de la bataille. Sa première question est celle-ci : « Mon fils est-il sauvé? » Et quand il lui est impossible de se dissimuler son malheur, il se livre à la plus profonde douleur. Il parcourt son palais, le remplit de ses cris et de ses plaintes : « Absalon, mon fils! mon fils Absalon! Oh! si j'étais donc mort à ta place, mon fils Absolon! Absalon mon fils!... » Et Dieu est père... et Dieu est le

meilleur des pères... et nous sommes ses enfants...

Ce n'est pas tout. Non-seulement Dieu est père, mais il est mère... C'est lui-même qui nous le dit : « Je vous presserai sur mon cœur, et ma main vous caressera comme la main d'une mère caresse son tout petit enfant : *Ad ubera portabimini.* » Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles?... Et comme si tout cela ne suffisait pas encore pour révéler les richesses de sa miséricorde, il ajoute : « Quand bien même cette mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai jamais : *Etsi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui.* »

Dieu nous aime donc comme une mère aime ses enfants... plus qu'une mère n'aime ses enfants.

Oh ! j'avais bien raison de dire que Dieu n'était pas connu; car qui peut comprendre ce qu'il y a de tendresses, d'affection et de dévoûment dans un cœur de mère?...

Voyez une mère : si son fils écoute sa parole, s'il fait le bonheur de sa vie, oh! elle l'aime! elle l'aime tant!... Combien elle l'aime, elle n'en sait rien; seulement elle sait bien une chose : c'est que si sa puissance d'aimer était mille fois et dix mille fois plus grande, elle l'aimerait mille fois et dix mille fois plus tendrement, et ce serait pour elle un ineffable bonheur...

Et Dieu nous aime tous comme une mère, plus

qu'une mère n'aime ses enfants. Mais surtout voyez une mère malheureuse dans son enfant (ce spectacle n'est pas rare aujourd'hui), voyez cette mère : si son fils la désole, s'il la repousse, s'il va même jusqu'à s'éloigner de la maison paternelle pour se livrer avec plus de facilité à ses mauvais penchants... voyez-la, la pauvre mère... oh! elle souffre beaucoup, elle est blessée dans la partie la plus sensible de son âme, son cœur est tout saignant! Mais croyez-vous qu'elle haït ce fils? croyez-vous qu'elle a cessé de l'aimer? Au contraire, elle le chérit encore : son affection le suit partout; elle sait où il est, ce qu'il fait et ce qu'il souffre; elle lui fait même passer des secours en secret. Son souvenir lui est sans cesse présent : elle y pense le jour; elle y pense surtout la nuit, quand elle est seule dans le silence et dans les ténèbres; et, à cette pensée, plus d'une fois elle a baigné son oreiller de ses larmes!...

Et si dans ses relations, pour la consoler, on vient à lui dire : « Pourquoi vous tant désoler pour un enfant qui le mérite si peu? Pourquoi vous faire tant de peine pour un être qui craint si peu de vous en faire? C'est sa faute, c'est lui qui l'a voulu! —Ah! répond-elle presque indignée, il vous est bien facile de parler ainsi, à vous : vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère... Il est coupable tant que vous voudrez; il m'afflige, il m'abreuve d'amertume, il me fera mourir.... oui, j'en mourrai de douleur...

mais enfin je suis sa mère, et c'est toujours mon enfant. Je ne peux pas m'empêcher de l'aimer : c'est plus fort que moi. Oui, qu'on dise tout ce que l'on voudra, je l'aime encore... Oh! mon Dieu! s'il voulait donc changer de vie, s'il voulait donc revenir, que j'aurais bientôt tout pardonné, tout oublié!... » Voilà le cœur d'une mère... voilà comme nos mères savent être bonnes et miséricordieuses...

Qu'est-ce donc que le cœur de Dieu? qu'est-ce que sa miséricorde pour le pauvre pécheur? Je ne sais pas, je ne puis vous le dire; mais que vos âmes s'élèvent plus haut, qu'elles cherchent au-dessus de la bonté maternelle, et qu'elles se disent: La miséricorde de Dieu, c'est quelque chose de mieux que cela. Quand cette mère, fatiguée par les vices et les hontes de son fils, détournera les yeux; quand elle s'écriera : Oh! c'est trop... c'est trop... je ne puis le voir.... Dieu, lui, tendra encore la main au pauvre pécheur et lui dira : Viens que je te pardonne, que je te bénisse!...

Et ici, mes frères, je vous prie de le remarquer, ce n'est pas une exagération, ce n'est pas un tour de phrase pour rassurer les âmes effrayées... Ce n'est pas moi qui parle : c'est l'Esprit-Saint, c'est Dieu lui-même : *Etsi illa oblita fuerit, ego tamen, non obliviscar tuî.*

O mon Dieu! j'avais bien entendu raconter vos miséricordes en termes magnifiques; mais vraiment

je ne savais pas encore que vous fussiez aussi bon : vous nous aimez plus qu'une mère n'aime ses enfants !... Et pourtant, mon Dieu, si j'avais encore la mère que vous m'avez prise, et si j'étais malheureux ou coupable, elle ne me repousserait pas, ma mère, elle me pardonnerait : elle était si bonne !... Et vous êtes meilleur !... Oh ! n'était ma faiblesse, je vous dirais : C'est trop ! c'est trop !... J'aime mieux vous remercier et vous bénir.....

II

Si Dieu aime le pécheur quand il pèche, il l'aime bien plus encore lorsqu'il ne veut plus pécher. C'est ici que se révèle toute la magnificence de sa miséricorde. Pour le pauvre pécheur qui dit : Oh ! que de mal j'ai fait ! j'ai honte de moi-même. Si je pouvais donc mieux faire, s'il était encore temps !... Je voudrais bien changer... pour celui-là, Dieu n'a plus que des bontés. L'Écriture est toute pleine de bonnes paroles pour lui : « Toutes les fois que le pécheur se convertira, je me convertirai aussi et je renoncerai aux châtiments que je devais lui imposer. Je prendrai la verge qui devait le frapper, et je la briserai... Je prendrai ses fautes, et je les jetterai dans les abîmes de la mer ; c'est-à-dire qu'il n'en sera pas plus question que si elles n'avaient jamais existé. »

Mais c'est en particulier dans l'Evangile que l'on retrouve à chaque page ces douces paroles de pardon, cette suave révélation de miséricorde. D'un bout à l'autre, l'Evangile n'est que cela.... L'Evangile n'est à proprement parler que l'expression de ce sentiment : Oh! si je pouvais donc faire comprendre aux hommes combien je les aime, combien je voudrais les rendre heureux!... Et puis notre Seigneur Jésus-Christ, pour le prouver, travaille, parle, va, vient, fait du bien, souffre et meurt.....

Cette miséricorde de Dieu est retracée dans les pages évangéliques par les plus touchantes paraboles. Ici l'Homme-Dieu se compare à un pasteur qui quitte le troupeau fidèle pour courir après la brebis égarée. Quand il l'a retrouvée, loin de s'arrêter à la châtier, il la charge sur ses épaules pour lui épargner les fatigues du chemin, et il se réjouit avec ses amis parce qu'il a retrouvé la brebis perdue.

Notre Seigneur Jésus-Christ aime cette figure ; il aime à y revenir : il s'appelle le bon pasteur. On le conçoit quand on songe à la naïve et touchante affection des pasteurs des temps antiques pour leur troupeau.

Le prophète Nathan, parlant à David, nous en trace la plus suave image : « Un homme, dit-il, avait une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie. Et elle grandissait au milieu de ses enfants; elle mangeait de son pain et elle buvait dans sa coupe. La nuit, elle

dormait sur son sein. Et il l'aimait comme sa fille : *Eratque illi sicut filia.* » Qui de nous ne reconnaîtra là une image de l'âme revenue à Dieu?... Elle aussi a été achetée bien cher : le Sauveur l'a payée de son sang... Elle aussi a mangé de son pain, grandi parmi ses enfants ; elle aussi a reposé sur son sein dans la sainte communion, et il l'a chérie comme son enfant..... Et ce n'est pas là une fiction, c'est bien une réalité : c'est encore l'Ecriture qui parle. Et c'est nous que Dieu a aimés ainsi!...

Ailleurs, c'est la parabole de l'enfant prodigue, que l'on a bien souvent entendue et que l'on aime toujours à se rappeler.

Pour nous donner une idée de la miséricorde de Dieu envers le pécheur repentant, le Seigneur Jésus prend deux hommes : l'un, c'est un père vénérable et bon ; l'autre, c'est son fils, vicieux et insolent. Il les met en face. Ce fils, sans pitié et sans ménagement, s'en va trouver son père et lui dit avec insolence : « Donnez-moi la part d'héritage qui me revient. » Il ne lui dissimule pas qu'il s'ennuie de vivre sous sa paternelle autorité... Il ne craint pas de froisser son cœur et de briser les restes de sa vie. Sans doute, ce bon père lui fit quelques remontrances, lui dit : Tu veux donc me quitter, mon enfant? Attends, attends ma mort!... tu n'attendras pas longtemps : les cheveux blancs qui couvrent ma tête te le disent assez.

Mais la passion, prenez-y garde mes biens aimés frères, la passion est cruelle, elle est sans pitié. Le malheureux en revient toujours à cette parole : Ma part, je veux ma part : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Le père, pour éviter de plus grands malheurs, cède et lui abandonne son héritage... Et le fils le prend, s'en va, dévore son argent, le jette à la débauche, à l'orgie, se dégrade lui-même et tombe dans la misère et l'abjection... Et lui, autrefois riche, lui fils de famille, lui qui avait rêvé à la liberté et à l'indépendance, il n'a plus même un morceau de pain... Et cette liberté, il la prend et s'en va l'engager : il se fait gardien de pourceaux... Il n'aura pas même la consolation du berger : le chien fidèle et la petite brebis qui vient manger dans sa main.....

Oh ! que d'enfants prodigues aujourd'hui parmi nous! Ils ont tout dépensé, eux aussi : ils ont dépensé les dons d'un bon cœur, d'une mère chrétienne, d'une éducation religieuse, les grâces d'une bonne première communion. Et ils sont tombés dans l'abjection et le plus complet dénûment. Qu'ils imitent donc aussi dans son repentir ce malheureux enfant réduit à la dernière extrémité de la misère et de la dégradation. Le prodigue se rappelle qu'il a un père; il sait qu'il est bon, et il se dit : Je vais me lever et je vais aller vers mon père, et je lui dirai : Mon père,

j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant.

Mais revenons au pauvre vieillard que nous avons laissé si triste. Malgré tant de froissements, il avait conservé le souvenir de son fils. Bien souvent, comme la femme de l'Ecriture, il avait regardé le chemin par lequel il l'avait vu disparaître, et il s'était écrié en pleurant: Oh! pourquoi l'ai-je laissé partir?.. lui qui devait être le soutien de mes vieux ans, la consolation de ma vie!...

Un jour, il vit venir à lui un mendiant qui se traînait à peine. Malgré les traces que la misère avait imprimées sur tout son être, et quoiqu'il fût encore loin, le père le reconnut: c'était son fils. Il court, il vole, il le serre dans ses bras. Et le prodigue veut murmurer des paroles d'excuses et de regret. Son père lui en donne à peine le temps...« Vite! crie-t-il à ses serviteurs, qu'on apporte la plus belle robe à mon fils, que l'on se réjouisse et que ce soit un jour de fête: mon fils était perdu, et il est retrouvé; mon fils était mort, et il revit!... »

Voilà notre Dieu, mes frères, voilà sa miséricorde. La voilà, non pas telle que les hommes l'ont faite, mais telle que le Seigneur Jésus l'a montrée au monde et telle qu'il a commandé d'aller la prêcher jusqu'aux extrémités des siècles et de l'univers....

Après tout cela, mes bien aimés frères, après

tant de bontés de la part de notre Père du ciel, comment avons-nous encore le courage de pécher, de blesser son cœur? Est-ce possible? est-ce bien nous? Que faisons-nous, et qu'est-ce que Dieu lui-même nous a fait pour le traiter ainsi? Dites, est-ce là de la justice, de la reconnaissance? est-ce là un bon procédé?... Oh! que nous devrions avoir honte de n'être pas même honnêtes pour Dieu! Ces malheureuses années que nous avons passées dans le péché, puissions-nous les retrancher de notre vie! Arrière donc à jamais toute faute volontaire!... Mais aussi confiance, large confiance dans la miséricorde de Dieu! Croyons à la miséricorde de Dieu, croyons à son pardon... Pauvres pécheurs, mes frères bien aimés! revenez à Dieu; il vous tend la main, prenez-la... Vous avez peut-être peur de sa justice... Je vous dirai, avec saint Augustin : Jetez-vous dans ses bras, alors sa main ne pourra plus vous frapper. Disons-lui donc tous : *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.*

CHAPITRE II.

QU'EST-CE QUE LA RELIGION?

Avant tout, il faut commencer par dégager doucement et fortement la religion des préjugés, des erreurs et des passions. Pour cela, prenez l'homme par ses propres intérêts : c'est une corde toujours sympathique et qu'il est facile de faire vibrer en ce temps-ci. Il y a sur ce point tant de si bonnes et si belles choses à dire en faveur de la religion! Au lieu de jeter un auditoire dans les régions de la pensée et les subtilités des raisonnements, parlez-lui du bien que fait la religion sous ses yeux. C'était encore la manière de N.-S. Jésus-Christ : c'est en faisant du bien à l'humanité de son temps qu'il se faisait suivre et admirer de la foule. Que voulez-vous? il faut prendre l'humanité telle qu'elle est, se faire petit, bien petit avec elle, descendre dans ses vues, ses intérêts, pour essayer de l'élever ensuite jusqu'aux vues de la foi et aux grands intérêts de l'éternité De plus, n'oubliez pas de supposer votre auditoire tel que vous le voudriez.

Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.

La religion est utile à tout : elle assure le bonheur de cette vie et le bonheur de l'éternité.

Grâce à Dieu, mes bien aimés frères, notre siècle a fait bonne justice d'une partie des préjugés et des

erreurs que les mauvaises passions avaient amoncelés autour de la religion, et je l'en remercie sincèrement.

Cependant, tout n'est pas fini : il se trouve encore des hommes qui ont de la peine à se rapprocher franchement de la religion. Il y a chez eux comme une arrière-pensée de haine ; ils ont du mal à lui pardonner même le bien qu'elle fait ; il suffit qu'une chose vienne d'elle pour qu'ils s'en défient... Mais, je me hâte de le répéter, il y a progrès : vous êtes meilleurs, mes frères. Allons, courage !... La religion mérite de votre part pleine confiance et pleine affection ; car enfin, ne fît-elle que nous assurer le bonheur de l'autre vie, ce serait déjà quelque chose. Elle fait plus : elle nous donne le bonheur en cette vie de la terre. Oui, mes bien aimés frères, la religion bien comprise et bien pratiquée nous rendrait heureux ici-bas. Nous allons donc l'étudier ensemble.

Il est sur cette terre des choses qu'il suffit de voir et de connaître pour les révérer et les aimer, et de ce nombre est la religion.

Aussi on rencontre souvent des hommes instruits qui, après l'avoir sérieusement étudiée, vous disent avec une franchise qui les honore : Mais, en vérité, la religion est raisonnable, elle est belle, elle est excellente ; je ne l'avais pas bien comprise...

Sur cet article, mes frères bien aimés, nous som-

mes faits pour nous entendre, et nous en sommes plus près que vous ne le pensez. Je ne sais vraiment pourquoi ces divisions... ou plutôt je le sais bien : les mauvaises passions sont venues se jeter entre vous et l'Évangile, voilà toute la cause du mal... Aussi je vous plains, et je vous pardonne de tout mon cœur : si souvent vous avez été obsédés par des erreurs! Pour nous rapprocher, il suffit de nous expliquer franchement sur la religion, comme il convient à des hommes loyaux et justes. Il est temps, mes frères, de la dégager de ces tristes préjugés; il est temps que justice soit rendue à la foi de nos pères... Ces préjugés nous font un mal infini : ils égarent des âmes qui n'ont besoin que de connaître la vérité pour l'aimer comme elle mérite de l'être.

Avant de commencer, j'ai besoin moi-même de vous ouvrir mon cœur une bonne fois pour toutes. Je ne viens pas discuter et faire de la polémique. Ce n'est pas une lutte. Il ne s'agit nullement de savoir qui l'emportera par la force des raisonnements ou par l'éloquence. Ici il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus : c'est une pure question de bonne foi et de véritable bonheur. Je ne veux rien vous imposer : je respecte votre liberté; je veux vous laisser le mérite de la bonne volonté et d'une cordiale adhésion à la vérité. Je ferai simplement un appel à votre bon sens, à votre sentiment exquis

de la justice, à votre cœur... Je vais donc dire les torts. Vous serez juges.

Eh bien! qu'est-ce que la religion, mes frères? La religion, c'est ce qu'il y a dans un cœur honnête, dans votre cœur à vous-mêmes; c'est tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de juste, d'aimable, agrandi de la vérité, de la justice et de la bonté de Dieu.

La religion, *c'est l'élan d'un bon cœur*, voilà tout. Il suit de là évidemment qu'elle a droit à nos respects. Il suit de là aussi que si elle était bien pratiquée, elle ferait le bonheur de tous.

Oui, mes frères, y avez-vous quelquefois songé? la religion, fidèlement gardée, rendrait tout le monde heureux.

Pour être heureux, que nous faut-il sur la terre? Il faut paix, justice et respect des droits de tous. Or, la religion proclame ces trois choses, et, avec une autorité que n'aura jamais une parole humaine, elle dit à tous: La paix! la paix! la justice! haine de Dieu à qui sème la discorde parmi ses frères! *Pacem habete, pacem diligite, sectamini justitiam.* N'est-ce pas bien? Que lui demandons-nous donc?

Mais allons plus loin; allons jusqu'au fond des choses, jusqu'aux âmes, car c'est là qu'est la source du bonheur. Entrons dans les détails, et nous verrons que, si elle était fidèlement observée par ceux avec lesquels nous devons vivre, tout le monde serait heureux.

Par exemple, que les parents seraient heureux si les enfants remplissaient les devoirs de la religion! que de soucis, que de chagrins de moins!... Pauvres yeux de mères! pour vous que de larmes de moins!... On ne verrait plus, comme on le voit si souvent, la honte et la ruine venir s'asseoir au foyer domestique sous la plus sanglante forme; car la religion dirait à chacun de ces enfants : Mon fils, écoute les leçons de ton père, et n'oublie jamais les douleurs de ta mère; et ces adorables paroles : « Que ton père soit fier et que ta mère soit heureuse de t'avoir donné le jour (1). » Mon fils, respecte ceux qui portent des cheveux blancs; car tu vieilliras comme eux.

Que les enfants seraient heureux si les parents pratiquaient la religion! Ils n'auraient plus à redouter ni les mauvais exemples ni la ruine de leur patrimoine; car la foi leur commanderait, par la grande voix de l'Église, de donner à leurs enfants l'exemple de la probité et de la vertu, de ne pas les exposer aux tentations d'une excessive misère (2).

Que les maris seraient heureux si leurs femmes étaient vraiment chrétiennes! Pas de nuages, pas de soupçons, confiance entière pour chaque mari dans celle qu'il a choisie pour être la compagne de

(1) Prov., VII, 2; XXIII, 25.

(2) Concile de Trente.

sa vie : il sait que sa foi lui fait un devoir de garder intact le oui éternel qu'elle prononça sous l'œil de Dieu. Et puis la religion, c'est une école de patience et de résignation. Si vous saviez, mes frères les hommes, ce que nous autres prêtres nous disons à votre femme, comment nous l'encourageons!... Oh! quelquefois vous lui rendez la vie bien pénible, il faut en convenir... eh bien, si vous saviez comme nous défendons vos intérêts, comme nous l'exhortons au courage, comme nous vous faisons aimer alors même que vous ne l'avez guère mérité!... Vous avez quelquefois remarqué ces heureux retours après des froideurs, ces redoublements de bons soins et de bonne affection... d'où venait tout cela? Votre femme sortait de ce lieu où l'on apprend à pardonner et à aimer pour que Dieu nous pardonne à nous-mêmes.

Mais surtout que les femmes, que les pauvres femmes seraient heureuses si leur mari pratiquait la religion! Que de joies de plus, que de douleurs de moins! Ce mari, au lieu d'être un maître impérieux, un lourd fardeau... une dévorante amertume, serait le soutien, le guide, la gloire de la mère de ses enfants... Avec quelle confiance elle enlacerait son bras faible à ce bras vigoureux! Si quelquefois un soupçon, un nuage, venait à assombrir son front, bientôt le souvenir de la foi commune lui serait un sûr garant que pas une tache n'a terni

son honneur de femme, et que ce cœur lui appartient tout entier... Alors elle serait heureuse et fière de son mari.

Que les pauvres seraient heureux si les riches pratiquaient la religion!

O pauvres, mes frères bien aimés, ce qu'il vous faut... ce que vous voulez... c'est que le riche soit humain et qu'il vous soulage. Oh! consolez-vous: la religion a de si bonnes paroles pour vous! C'est là que je l'admire surtout, que je l'aime et que je la bénis... Mon enfant, dit-elle au riche, écoute! Ce pauvre, avec ses mauvais habits, avec son visage décoloré par la misère, par la faim, c'est ton frère, c'est ton sang; ne le repousse pas: ce que tu auras fait pour lui, Dieu lui-même te le rendra... Et par la bouche de Tobie: Mon enfant, sois charitable aux malheureux: si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne peu, mais toujours de grand cœur. Parole bonne! parole adorable! que n'est-elle toujours écoutée!... Pour vous, que de souffrances de moins!...

Que les riches seraient heureux si tous les pauvres étaient chrétiens!

Que faut-il aux riches? Il leur faut pleine sécurité et pleine jouissance de leur fortune. Eh bien, la religion leur assure tout cela; elle dit au pauvre: La fortune du riche, c'est bien la sienne, tu n'y toucheras pas: *Non furtum facies.* Arrière même

l'envie ! Tu es pauvre... travaille d'abord, puis demande. Va, la pauvreté n'est pas une honte : il était bien pauvre comme toi, le Fils de Dieu... Oui, demande, et bénis la main qui t'a donné.

Enfin, je n'en finirais s'il fallait tout dire. Encore quelques mots.

Que les ouvriers et les serviteurs seraient heureux si les maîtres étaient fidèles aux prescriptions de la religion !

Pour goûter un peu de repos et de bonheur sur la terre, il faut à l'ouvrier, au serviteur, dignité et salaire de son travail : c'est sa vie. Eh bien, la religion dit au maître : Paie le salaire de qui travaille pour toi, ou bien la plainte de l'ouvrier montera vers le ciel et criera vengeance. Elle lui ordonne, par la puissante voix de saint Paul, de ne se croire au-dessus de personne, de ne mépriser personne : *Divitibus hujusce sæculi præcipe non sublime sapere.*

Et les maîtres, qu'ils seraient heureux, si tous leurs serviteurs et leurs ouvriers pratiquaient le christianisme ! Quelle sécurité pour eux ! Ils savent que la religion a dit à ce serviteur, à cet ouvrier : Sois fidèle, respecte le bien de ton maître, travaille même en son absence : sache bien qu'il y là haut un œil toujours ouvert sur toi...

Voilà la religion, mes frères bien aimés ; voilà ce qu'elle est, voilà ce qu'elle fait... La voilà telle que vous la connaissez, telle que nous l'enseigne l'Évan-

gile. Je n'ai rien diminué, rien ajouté, rien retranché... c'est pourtant bien vrai, ce que j'ai dit.

Et c'est cette religion qu'on oublie, qu'on déshonore par une vie coupable, que l'on dénature et que l'on voue au mépris!... Et il y a des hommes qui ne l'aiment pas, qui ne peuvent la tolérer!... et il y a des hommes pour lesquels c'est presque une joie de la souffleter par des sarcasmes, dans des entretiens et dans des livres!... Dites, mes bien aimés frères, ont-ils la raison pour eux? est-ce là de la justice, de la bonne foi?

Le croiriez-vous? il y a des pères, des pauvres, des riches, des mères même, qui la repoussent!... Dites, est-ce là de l'intelligence? est-ce là aimer son propre bonheur, le bonheur de ses enfants? Je vous en fais juges...

Ailleurs que dans une chaire chrétienne, on leur jetterait des paroles sévères à la face. Pour moi, je m'en garderai bien : j'aime mieux les plaindre, les aimer, leur tendre la main, les éclairer, prier pour eux. Oui, mon Dieu! mon Dieu! pitié pour ceux qui n'aiment pas votre religion! ils ne la comprennent pas. Nous leur pardonnons de grand cœur : si souvent ils l'ont entendu calomnier! « Mon Dieu, pardonnez leur, ils ne savent ce qu'ils font : *Nesciunt enim quid faciunt.* »

Non, mes frères, ils ne savent ce qu'ils font. Non, un homme de sens ne peut pas repousser le chris-

tianisme avec connaissance de cause; non, un homme de cœur ne peut l'attaquer : ce serait s'en prendre à l'humanité elle-même; ce serait trop d'injustice et d'ingratitude... Haïr le christianisme! mais pourquoi? quel mal a-t-il fait? *Quid enim mali fecit?* Est-ce parce qu'il nous donne le bonheur qu'on lui fait la guerre?

Mais il y a surtout une chose que j'ai de la peine à m'expliquer : c'est que ceux qui ne sont point riches, le peuple, les ouvriers et les pauvres mêmes, aient jamais consenti à repousser la religion. Car s'il pouvait y avoir ici du plus ou du moins, il serait permis de dire qu'ils en ont encore plus besoin que les autres. Comme il faut qu'on les ait trompés! Est-il possible qu'on ait pu les entraîner jusque-là?...

Pauvres frères! vous avez été dupes, car vous n'êtes pas des ingrats : non, vous ne voudriez pas être des ingrats. Qu'avez-vous fait?

Jésus-Christ, ouvrier comme vous... Jésus-Christ, l'un de vous (permettez-moi cette expression), régnait sur l'univers. Sous sa domination, sous sa main, il tenait les puissants de ce monde; tout genou fléchissait et toute tête s'abaissait devant son autorité. Les juges de la terre, il les faisait trembler sur leur siége, à la pensée de son tribunal, où le faible et l'opprimé doivent être vengés! Il régnait, en un mot, par la justice et la charité. Vous autres,

vous étiez les grands, les princes de son royaume, entourés de respect et de bienfaits...

Les méchants sont venus vous dire : Sa puissance nous gêne, il faut la renverser... Et vous l'avez permis, et vous avez aidé à la détruire, pour mettre à sa place... quoi? l'or et l'argent... ce Dieu de l'égoïsme et de la volupté. Et vous étiez pauvres, et vous n'aviez pas d'argent... Qu'avez-vous fait contre vous-mêmes?

Vos cœurs auraient dû se soulever, se dresser contre les méchants dans toute la majesté d'un cœur de grand peuple, et leur dire : Arrêtez, arrêtez ! vous ne toucherez pas à la religion : c'est la mienne... Si vous me la preniez, que me resterait-il sur la terre?... Travailler et souffrir, voir travailler et souffrir ma pauvre femme et mes enfants sans consolation et sans espérance... et puis, après cela, tous ensemble, mourir, mourir!... Voilà la part que vous me faites, misérables et cruels! voilà la portion de bonheur que vous m'assignez!... Arrière donc!... Moi, j'ai besoin de croire, j'ai besoin d'aimer, j'ai besoin d'espérer que je ne serai pas toujours malheureux... Je ne me laisserai jamais ravir ma religion : c'est ma dignité, c'est mon bonheur, c'est mon pain, c'est le pain et l'honneur de mon vieux père, de ma femme, de mes pauvres petits enfants!...

Mais, enfin, puisque le mal est fait, revenez à la

religion... Retournons-y tous, mes frères bien aimés ; riches et pauvres, rapprochons-nous tous peu à peu de cette bienfaisante religion. Vous savez bien qu'elle est vraie, bonne et divine ; dans vos bons moments vous dites quelquefois : Je ne veux pas mourir en impie... si je me voyais malade, je ferais venir un prêtre. Eh bien, au moins, préparez ce retour ; corrigez telle passion que vous savez bien ; n'insultez pas cette religion que vous serez heureux d'appeler à consoler vos derniers moments. Venez plus souvent à l'église... Vous n'êtes pas des impies... au fond, vous êtes plus chrétiens que vous ne le pensez. Vous avez de la foi... vous en avez beaucoup... Je me le disais à moi-même en vous parlant et en voyant cette attention si bienveillante et si intelligente avec laquelle vous m'avez écouté. C'est bien, mes frères, merci... On ne vous connaît pas, on se défie de vous... on dit : Prêchez, ils n'en profiteront pas... Vous êtes un bon démenti à ces paroles... Courage donc, ô frères bien aimés ! marchons dans le chemin de la religion : c'est vraiment le chemin du bonheur de la terre et le chemin du bonheur de l'éternité...

CHAPITRE III.

RÉFUTATION DES OBJECTIONS.

Il y a des objections que l'on doit taire : celles qui sont peu connues là où l'on parle.

Il y en a que l'on doit réfuter par quelques mots incisifs, par une de ces phrases tranchantes et formulées en proverbe, comme l'objection elle-même.

Il y en a d'autres qui sont une sorte d'agglomération de préjugés qui constituent un mélange d'ignorance et d'instinctives défiances. Celles-ci, il faut les combattre avec force et sincérité.

Ne cherchons pas de palliatifs : la vérité n'en a pas besoin.

Mais vous direz : Il y a des abus et même des défauts dans ceux qui pratiquent la religion.

Mes frères, je veux être franc jusqu'à la fin; avec vous, je ne veux rien dissimuler. Mon Dieu, oui, il y a des abus et des défauts dans ceux qui pratiquent la religion et même dans ceux qui la prêchent. Vous voyez que je vais plus loin que vous.

Mais, voudriez-vous bien me dire où se trouve, sur cette terre, une réunion quelconque d'hommes sans ce triste cortége d'abus et de défauts?

Les défauts sont de l'homme et non pas de la reli-

gion ou de Dieu. Si quelqu'un abuse de son nom, faut-il se rendre responsable des coups qu'il lui porte?

La religion, cette fille du ciel, est obligée, pour nous faire du bien, de se mêler à notre vie, de tremper ses pieds dans la boue humaine... Est-ce sa faute, à elle, s'ils en sont quelquefois salis?...

Nous-mêmes, nous autres prêtres, nous ne sommes pas sans imperfections : nul d'entre nous n'a la prétention d'être parfait; mais, de grâce, mes bien aimés frères, ne confondez pas notre cause avec celle de Dieu; ne le repoussez pas à cause de nous! Nous sommes seulement les serviteurs de Dieu et les vôtres. Loin de lui faire un crime de nos défauts, plaignez-le d'être quelquefois si mal servi; dédommagez-le par votre bonne conduite, et priez pour nous, mes bien aimés frères. Nous avons blessé quelqu'un... c'est un devoir souvent, mettons que c'est à tort... alors Dieu n'en reste pas moins le même : toujours bon, toujours grand; alors la religion ne cesse pas d'être vraie et divine. Donc ils méritent toujours votre affection.

Et puis, mes frères, ces abus, ces défauts, ne sont pas aussi nombreux qu'on veut bien le dire : les passions les augmentent. Comme elles sont heureuses de trouver des prétextes, même les plus chétifs!... On remarque tout... Mais c'est à l'avantage de ceux qui pratiquent la religion : une tache se voit

facilement sur une robe blanche ; eh bien, les personnes pieuses ont des robes blanches... Sur la robe des mondains, il y a tant et de si grandes taches, qu'une de plus ou de moins passe inaperçue.

Après tout, mes bien-aimés, dites, que sont quelques abus exceptionnels, quelques défauts clairsemés, en comparaison du bien qu'a opéré la religion et qu'elle opère tous les jours sous nos yeux? On parle beaucoup du mal isolé; mais on oublie cette masse immense de bienfaits.

Il faut en convenir, quand il s'agit de juger la foi de nos pères, nous apportons dans ce jugement une intelligence si rétrécie, une foule de petites idées, qui nous feraient honte ailleurs; on s'en va déterrer un fait dans un coin, chez un individu, et, à l'aide de ce fait, nous la condamnons tout entière sans pitié... Mais qu'est-ce que cette misère en présence de ce vaste et superbe édifice de la charité planté sur la terre et qui abrite toutes les douleurs?

Une comparaison va élucider ma pensée.

Un homme entre dans ce temple, dans votre église, et il s'écrie : Voilà un bel édifice religieux. Quelle solidité, quelle hardiesse dans ces colonnes et ces voûtes! quel magnifique monument de la piété de nos aïeux!

Or, il y a là un autre homme, derrière lui, qui s'en vient le gourmander et lui dire : Comment! vous osez affirmer que c'est là une belle église?...

Vous ne savez ce que vous dites... Vous n'avez pas remarqué, en entrant, que la troisième pierre du portail est salie par la boue que lui ont jetée de petits enfants... Et puis, allez dans l'aile droite : il y a là, monsieur, trois pavés écornés, sans parler de ceux qui sont déjà usés par les pieds des passants ; il y a, de plus, un ange qui a perdu le bout de son doigt... Montez sur le toit : vous y trouverez plus de dix ardoises brisées par le vent ou par la grêle... Et vous osez dire que c'est là un beau temple !...

En l'écoutant, vous ne pourriez vous empêcher de sourire... et de dire tout bas : Ah ! le pauvre homme ! le pauvre juge en fait d'architecture ! C'est vraiment pitoyable...

Et pourtant c'est ainsi qu'on agit chaque jour à l'égard de la religion ; c'est ainsi qu'agissent même des gens d'esprit et de science. Vous verrez de graves philosophes, de grands redresseurs d'abus, s'en aller s'attaquer à quelque vieille femme, à quelque pauvre moine, les gourmander fortement de ce qu'ils ne récitent pas bien leur chapelet ou de ce qu'ils font trop de pénitence... et, à l'aide de ces misères, se défendre d'admirer la religion et se défendre d'être chrétiens... Ici, il est plus juste encore de dire : En vérité, c'est pitoyable.... Que sont quelques pierres mal jointes ou usées dans ce vaste édifice du christianisme ? Vous parlez de quelques abus et de quelques défauts !... Mais parlez donc

aussi de tant de bienfaits versés sur l'humanité, de tant de larmes essuyées, de tant de douleurs consolées, de tant d'infirmes, de malades, d'orphelins soignés; de tant d'asiles de la charité édifiés par tout l'univers; du monde régénéré, civilisé, sauvé par la religion.

Car enfin, aujourd'hui même, quel bien la religion ne fait-elle pas sous nos yeux ? Qui bénit votre petit enfant quand il entre dans ce monde, où il aura tant à souffrir?

La religion.

Qui veille sur lui dans la crèche et dans l'asile?

La religion.

Qui l'instruit plus tard à la classe, à l'église? qui recueille l'enfant de l'ouvrier quand il n'a plus de père et de mère, quand il est orphelin?

La religion.

Quand vous-mêmes vous êtes malades, qui vous visite, qui vous soigne?

La religion.

Quand un fléau frappe la France, quand tout le monde tremble et fuit, qui reste auprès du malheureux cholérique? qui l'entoure de soins? qui le console à ses derniers moments, et qui console ceux qui sont obligés de lui survivre?

La religion.

Qui comble de soins et de bontés nos soldats qui combattent et qui souffrent en Orient? O mères! qui

vous remplace là auprès de votre enfant, auprès des chefs et des soldats? qui console, qui bénit votre bien aimé fils au milieu de ses douleurs?

La religion, toujours la religion!...

Et cette religion, pour quelques misères, vous irez la repousser, la condamner!... Au moins, pardonnez quelques faiblesses à ceux qui la pratiquent, à cause de tout le bien qu'elle fait.

On dit encore... — car je veux dégager la religion de tous les préjugés; je veux la laver de tous les torts : il faut que la haine contre elle soit purement gratuite... — on dit encore : La religion est triste et ennemie de tout plaisir...

La religion est triste! eh quoi, s'il vous plaît? Nommez un plaisir légitime, une jouissance honnête qu'elle réprouve... nommez-en une seule que vous puissiez avouer hautement...

Mais, de tous vos avantages, elle ne vous prend rien, absolument rien : votre fortune, elle vous la laisse; vos talents, vos qualités du corps, de l'esprit et du cœur, elle vous laisse tout cela, et elle vous dit : Jouis-en, mon enfant, c'est à toi; seulement, songe à en faire un noble et saint usage... Qu'y a-t-il de triste et de blâmable en cela?

Mais je vous ai deviné, et je veux aller jusqu'au fond de votre cœur : vous voulez dire qu'elle est triste parce qu'elle réprouve les mauvaises passions.

Oh! oui, certes, elle les repousse; elle les maudit, et elle a raison de les maudire... et en cela elle travaille à votre bonheur, loin de vous apporter la tristesse.

En l'accusant de flageller les mauvaises passions, l'orgueil, la volupté, l'amour de l'or, savez-vous bien ce dont vous vous plaignez?

Vous vous plaignez de ce qu'elle défend à l'homme placé au-dessus de vous de vous regarder du haut de son orgueil, de vous écraser de ses mépris et de ses dédains...

Vous vous plaignez de ce qu'elle ne permet pas à la force ou à la ruse de se ruer sur votre fortune et de vous dépouiller...

Vous vous plaignez de ce qu'elle ne permet pas au vice de venir jeter le trouble dans votre maison, placer la honte sur le front de votre femme ou de votre jeune fille...

Voilà ce dont vous vous plaignez.

Car, sachez-le bien, faire des concessions à ces penchants dépravés, c'est se jeter dans l'abîme, c'est se mettre sur le chemin de l'enfer... Une fois entré là, on n'en sort plus...

Vous dites qu'elle est triste!... Êtes-vous bien sûr que vous ne lui devez pas vos plus pures et vos plus nobles jouissances?... Vous aimez à contempler le front candide de votre jeune enfant; sa vertu est une de vos gloires et de vos jouissances; êtes-vous

bien sûr que vous ne la devez pas à la religion, qui est venue se jeter entre la séduction et votre enfant, et lui a crié de sa voix foudroyante : Arrête!... Malheur à qui perd le jeune âge!...

Oh! ne dites plus qu'elle est ennemie des joies de la vie : les joies, elle les veut, elle les embellit, elle les bénit...

Donc, mes frères, si maintenant on vient vous demander à quoi sert la religion, vous répondrez :

A quoi sert la religion?

Elle entretient parmi nous les idées d'ordre, de paix, de justice....

A quoi sert la religion?

Elle veille à la limite de vos propriétés, et elle défend à la cupidité de les franchir...

A quoi sert la religion?

Elle apprend à vos enfants à vous respecter et à vous aimer; elle protége l'honneur de votre femme et de votre fille; elle vous épargne la douleur de cacher votre honte dans vos deux mains...

A quoi sert la religion?

Elle donne du pain à ceux qui n'en ont pas; elle soulage, elle console les malheureux... il y en a tant sur la terre!... Elle empêche les cris de la douleur et du désespoir de troubler et d'attrister votre existence...

A quoi sert la religion?

Elle ramasse dans ses bras les âmes à travers les

misères et les passions de notre vie, et elle les porte au repos, à la vertu, au bonheur... au ciel!...

CHAPITRE IV.

JÉSUS-CHRIST.

Notre Seigneur Jésus-Christ!... c'est la pierre angulaire de la foi, comme dit l'Ecriture; c'est le modèle, c'est l'espérance, c'est la vie du chrétien... Il me semble que l'on n'en parle pas assez souvent... Sa bonté, son indulgence, sa charité, iraient pourtant si bien à notre temps!... Il y a quelque chose de si consolant dans cette simple considération : un Dieu se faisant homme comme nous, pour nous apprendre la science de la vie!...

C'est ici surtout qu'il faut supposer la foi à tout son auditoire. Ah! de grâce, respectez la foi en Jésus-Christ... Malgré toutes nos misères, on y croit. Jésus-Christ est trop grand dans le monde et dans les siècles, pour que, dans le calme et de bonne foi, on le regarde comme un simple homme... Et ce ne sont pas ceux qui ont le plus parlé et le plus écrit contre sa divinité qui y croient le moins. Plus tard, quand vous lui aurez gagné les cœurs, vous justifierez doucement votre foi; vous démontrerez que ce n'est pas une illusion, un rêve, mais la plus consolante des réalités...

Qu'on ne me parle pas de ces sermons dans lesquels on vient, en quelque sorte, mettre notre divin Sauveur en

question; où l'on commence par discuter froidement sa divinité, sans aucun élan du cœur! Mais, à vous entendre, on dirait que vous ne le connaissez pas bien, que vous n'avez jamais parlé avec lui, que vous n'avez jamais rien éprouvé de ce sentiment qui faisait dire aux apôtres : *Nonne cor ardens erat in nobis dum loqueretur in via?*

Ce sont toujours les errements de cette méthode qui dit : Notre siècle est raisonneur; donc commençons par raisonner, tandis qu'il faudrait dire : Commençons par aimer et par faire aimer. Sachez-le donc une bonne fois : jamais à coups de raisonnements vous ne donnerez l'intelligence de Jésus-Christ; jamais vous ne créerez une foi efficace en Jésus-Christ... Mais dans toutes les sciences humaines elles-mêmes, pour y faire du progrès, il faut les aimer... il faut même se passionner pour elles. Commencez donc par révéler ce que vous sentez pour lui; jetez les élans de votre cœur. Tâchez de le faire aimer, puis la foi viendra : on croit si facilement à ce qu'on aime!...

I

Flecto genua ad Patrem ut possitis scire supereminentem scientiæ charitatem Christi.

Je prie Dieu de vous faire connaître la science sublime de l'amour de Jésus-Christ.

Un prédicateur, toutes les fois qu'il parlait aux fidèles du Seigneur Jésus, empruntant les paroles de saint Paul au sénat d'Athènes, disait : « Je viens vous annoncer un Dieu inconnu. » Nous pourrions presque vous dire la même chose, jusqu'à un cer-

tain point. Non, mes frères, Jésus-Christ n'est pas assez connu : la preuve, c'est qu'il n'est pas assez aimé.

Les préoccupations des choses visibles, je ne sais quelle familiarité avec les bontés de Dieu, nous empêchent de bien comprendre les saintes amabilités du divin Fils de Marie.

Oh ! s'il était bien connu, on se sentirait irrésistiblement entraîné vers lui !...

Mais Jésus-Christ, mes frères, c'est la plus belle âme, c'est le cœur le plus aimant, c'est le plus beau caractère qui jamais se soit vu sur la terre !...

Toutes les vertus morales, tous les dons du cœur, il les a réunis dans sa personne, et c'est de son âme qu'ils se sont répandus sur les autres. « Nous l'avons vu, dit saint Jean : *il était plein de grâce et de vérité...* » Si on le connaissait, on l'aimerait donc; car, qu'est-ce qu'on aime encore aujourd'hui? qu'est-ce qu'on aimera toujours? Un cœur pur, un cœur bon, un cœur dévoué... voilà ce que nous aimons tous. Eh bien, au front de Jésus-Christ, brille cette auréole trois fois sainte d'innocence pure, de tendre bonté et d'héroïque dévoûment. Donc il mérite trois fois et mille fois d'être aimé.

L'innocence et la vertu se font toujours rendre les hommages secrets du cœur. Oui, nous aimons la vertu, nous l'aimons tous au fond, alors même que nous n'avons pas le courage de la pratiquer. Aussi, quand sur cette terre désolée se rencontre

quelque touchante image de candeur et d'innocence, on sent en soi-même qu'on la révère et qu'on l'aime, il naît dans l'âme d'intimes et douces émotions, avec d'intimes regrets, peut-être.

Et Jésus-Christ, c'est toute l'innocence et toute la vertu !...

On a dit de saint Louis de Gonzague que sa vue faisait du bien à l'âme. C'était un bonheur de considérer un instant ce jeune prince devenu pauvre pour l'amour de Dieu : il y avait dans ses traits quelque chose d'angélique qui faisait sur l'âme comme une impression divine. On le voyait et on l'aimait, parce qu'en l'aimant on croyait aimer la vertu elle-même.

Que s'il en a été ainsi, mes frères, d'un cœur qui ne contenait qu'une goutte de la pureté évangélique, que doit-il en être de celui qui en contient l'intarissable source ?

L'âme, la vie de Jésus-Christ, elle était si pure, que lui-même défie ses ennemis d'y trouver une tache... L'Esprit-Saint, pour donner une idée de sa pureté, accumule les expressions : Il est saint, il est innocent, il est sans tache... Et jamais il n'eut rien de commun avec les pécheurs...

Aussi l'enfance, si habile à discerner des cœurs semblables à son cœur, l'enfance se pressait autour de lui, et d'heureuses mères purent considérer avec attendrissement ce Dieu créateur du monde,

caressant et pressant dans ses bras leurs petits enfants, qu'elles lui présentaient afin qu'il les bénît : *Manus imponens super illos benedicebat.*

Suivant la parole sacrée, les vertus de l'homme montent à son visage. Quelle devait être la beauté de ses traits ! On devait lire sur cette céleste figure cette bonté calme, cette majesté surhumaine, reflet de la plus belle âme qui jamais anima un corps mortel.

Aussi, à sa vue, la foule se précipite sur ses pas, oublie ses besoins les plus impérieux, le suit jusque dans les déserts ; et quand il verse sur cette multitude ravie les torrents de sa divine éloquence, elle s'écrie dans son enthousiasme : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme : *Nunquam locutus est homo, sicut homo iste.* »

« La majesté de ses traits était si vénérable, dit saint Jean Chrysostôme, les éclairs qui sortaient de ses yeux avaient quelque chose de si fort et de si doux, qu'en le voyant on le révérait et on l'aimait. » Et plus bas il ajoute : « Il y avait dans sa figure quelque chose de si bon, alors qu'il était encore enfant, que les affligés de la Judée se disaient les uns aux autres pour se consoler : « Allons voir le fils de « Joseph et de Marie ! »

En effet, où l'âme peut-elle mieux se reposer que sur ce cœur que jamais n'a terni une seule faute ?... Oh ! on ne peut pas s'empêcher de s'écrier avec

saint Pierre : « Il fait bon ici : *Bonum est nos hic esse.* »

Mais notre Seigneur Jésus-Christ mérite surtout d'être aimé à cause de sa bonté.

Mes frères, que puis-je vous dire ici? Comment vous faire comprendre la bonté du Seigneur Jésus? J'ai beau chercher autour de moi, je ne trouve rien qui puisse vous en donner une idée.

Pourtant il y a eu sur cette terre des cœurs admirables.

Il fut un homme doué du génie de la bonté; aussi sa mémoire est encore vénérée après des siècles. Cet homme s'appela saint Vincent de Paul. Un seul trait révèle la bonté de son âme : c'est son cœur qui a légué au monde ces femmes, ces anges qu'on appelle Sœurs de la Charité... Oui, Vincent de Paul était bon! oui, son cœur débordait d'amour de l'humanité!...

Mais la bonté de Vincent de Paul, était-ce la bonté de Jésus-Christ? Mes frères, pardonnez-moi, le dire ce serait un blasphème... La charité de saint Vincent! la charité de Jésus-Christ!...

Mais où Vincent de Paul avait-il appris lui-même à faire la charité? Une étincelle du cœur de Jésus-Christ était tombée sur son cœur, et, pressé par le feu divin (*caritas Christi urget nos*), Vincent de Paul s'en était allé de chaumière en chaumière, d'hôpital en hôpital, partout faisant le bien, et s'efforçant de suivre de loin son grand modèle.

La bonté de Jésus-Christ surpasse la bonté de l'homme de toute la distance qu'il y a entre le ciel et la terre. Jetons un regard sur sa vie, et nous verrons qu'il est impossible d'être aussi tendrement bon et aussi adorablement charitable.

Il est rempli de pitié et de douceur pour tous ; il ne repousse personne : les petits, les pauvres, les pécheurs, l'entourent, et à la manière dont il les accueille, on dirait un père au milieu de ses enfants.

Il semble même qu'il était heureux quand le répentir des méchants lui permettait de leur adresser cette parole : « Allez en paix, mon enfant ; ne faites plus ce que vous avez fait... Allez en paix, ma fille : vos péchés vous sont remis. »

En un mot, partout il compatit, il bénit, il pardonne, il console, il guérit ; et s'il se trouvait dans la Judée, une ville ou une bourgade où il n'y eût plus ni malheureux ni malades, alors, dit Bossuet, c'était signe que le bon Jésus avait passé par là.

Chose consolante, tous les miracles qu'il a opérés avaient pour but la régénération de l'homme : c'était toujours pour le bien des corps ou pour le bien des âmes... Avant lui, d'autres envoyés de Dieu s'étaient servis de cette puissance pour punir et pour châtier. Le Seigneur tient dans sa main les fléaux et la mort ; il peut lancer tout cela sur ses ennemis ; il peut sortir victorieux du sein de ces luttes de la ruse et de la scélératesse contre l'innocence ; mais il

ne le veut pas... Il se servira de sa toute-puissance pour faire du bien; mais pour affliger, pour faire de la peine a quelqu'un, jamais!... Il saura souffrir et mourir, mais non frapper. Et elle sera largement vérifiée, cette parole du prophète : « Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore... »

L'on ne peut se défendre d'un profond attendrissement en considérant que les trois résurrections de morts dont les évangélistes nous ont parlé, il les a opérées pour consoler leurs parents désolés.

Écoutons l'Évangile dans sa belle et adorable simplicité.

« Un homme, et il s'appelait Jaïr, vint un jour trouver en larmes le Seigneur Jésus, et il lui dit : « Maître, je n'avais qu'une fille, et elle vient de « mourir... Venez lui imposer les mains, et elle « revivra. » Jesus-Christ, touché, le suivit. Arrivé à la chambre mortuaire, il prit dans sa main divine la main glacée de la jeune fille, et il lui dit : « Mon « enfant, levez-vous. » Et elle se leva, et il la redonna vivante à ses parents. »

Écoutez un autre trait admirable de simplicité et de bonté :

« Un jour, le Sauveur, entouré de ses disciples, se dirigeait vers la petite ville de Naïm; il arrivait aux portes de la cité, quand il se trouva en face d'un cercueil. C'était celui d'un jeune homme que

l'on portait au cimetière. Sa pauvre mère était là pleurant tout le bonheur de sa vie. Jésus-Christ la vit, et il en eut pitié, et il lui dit : « Cessez de pleurer. » Puis, s'approchant du cercueil, il s'écrie : « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ! » Et le jeune homme se leva, et le Sauveur le prit et le rendit à sa mère : *Et dedit illum matri suæ.* »

A la vue de ce cercueil entr'ouvert, de cet homme qui revient à la vie, de sa mère qui ne peut croire à tout ce bonheur, bien malheureux celui qui ne s'écrierait au fond du cœur : Celui-là est vraiment le Fils de Dieu !... Oui, c'est bien ainsi que devait parler et agir la bonté de Dieu incarnée parmi les hommes !...

Hélas ! sans doute, il est dans cet auditoire, — ce malheur est si commun aujourd'hui, — il est ici, sans doute, quelque pauvre veuve, quelque femme, quelque mère infortunée qui pleure aussi un enfant mort à la vertu, à la foi peut-être. Oh ! qu'elle vienne de temps en temps, qu'elle vienne souvent répandre son cœur et ses larmes dans ce temple, et, nous osons lui en donner l'espérance en face des saints autels, le Dieu si bon de la Judée lui dira aussi un jour : Cessez de pleurer : *Noli flere ;* et il ramènera à la maison paternelle ce nouvel enfant prodigue et le rendra à sa mère : *Et dedit illum matri suæ.*

II

Mais jusqu'ici je n'ai presque rien dit encore pour montrer combien Jésus-Christ doit être aimé.

Le grand signe, la grande révélation d'un bon cœur, c'est le dévoûment, c'est s'oublier, c'est souffrir, c'est mourir même pour ceux qu'on aime. Voilà ce qui touche et enchaîne les cœurs les plus rebelles, ce qui fait dire : Comment ne l'aimerais-je pas? Il a souffert pour moi, il a donné de son sang pour moi, et vous me défendriez de l'aimer! Ingratitude! ingratitude!...

Or, mes bien aimés frères, le Sauveur Jésus-Christ s'est dévoué pour nous; mais il s'est dévoué avec tout ce que l'esprit de sacrifice a de plus fort et de plus doux.

Par la chute d'origine, l'homme avait été brisé dans son corps et dans son âme; il n'avait plus qu'un souffle de la vie du bien; un remède tant soit peu violent l'eût achevé, et il était perdu... Jésus-Christ sait tout cela; il sait qu'il nous faut un sang nouveau, une vie d'en haut... Alors il se dévoue avec une tendresse ineffable, dont jamais la terre ne pourra nous donner une complète idée.

Pourtant, mes bien aimés frères, il y a de beaux dévoûments ici-bas; il y a eu des cœurs qui ont su et qui savent aimer généreusement. Parmi ces cœurs est à coup sûr un cœur de mère.

Eh bien! nulle mère qui se soit dévouée avec autant de force et de tendresse pour son enfant que Jésus-Christ s'est dévoué pour chacun de nous, pour le plus pauvre d'entre nous...

On dit qu'il y a quelques années une jeune mère quittait les rivages de l'Angleterre pour les plages lointaines de l'Amérique. Elle emportait avec elle son tout jeune enfant, âgé de six mois.

Pendant les premiers jours de la traversée, le temps fut beau et la mer calme. Bientôt survint une horrible tempête. Dans la confusion de la peur, pour alléger le navire, on prit les marchandises, on les jeta à la mer; on y jeta aussi une partie des vivres.

Cependant la tempête s'apaise; mais bientôt lui succéda un fléau non moins terrible : c'était la faim... Chaque passager est réduit au tiers de portion; et la triste mère, privée de nourriture, voit bientôt le lait tarir dans son sein. Néanmoins son enfant lui demande à grands cris son breuvage accoutumé, et elle n'a rien... rien à lui donner... A la vue de cette pauvre petite créature ternie, noire de faim, ses entrailles s'émeuvent, son cœur se brise, et deux grands ruisseaux de larmes coulent de ses yeux. Mais l'enfant ne comprend rien à tout cela et il redouble ses cris... Mon Dieu! que va-t-elle faire et que va-t-il devenir?...

Mes frères, un cœur de mère est bien habile et

bien fort aussi, quand il s'agit de sauver un enfant...

Elle, naguère si timide, elle s'arme intrépidement d'un rasoir, ouvre une des veines de son bras, puis y colle les lèvres de son enfant et le considère avec un indicible attendrissement, puisant une seconde fois la vie dans son sang. Mais, hélas! bientôt, elle-même épuisée de sang et de force, elle tombe et expire sur le navire auprès de son enfant, qui depuis a été sauvé.

Voilà un beau dévoûment, voilà l'élan d'un grand cœur, voilà un sacrifice digne d'un meilleur sort... si le sort de la vertu était de trouver sa récompense ici-bas...

Dites, mes frères, quand cet enfant aura grandi, quand il saura comment il a été sauvé, devra-t-il aimer sa mère? Il me semble le voir joindre ses deux petites mains, les élever vers le ciel et s'écrier : Mon Dieu! pitié pour ma pauvre mère, qui m'a tant aimé!...

Eh bien, mes frères, ce que cette mère a fait pour son fils, Jésus-christ l'a fait pour chacun de nous... il a fait davantage.

Nous aussi, pauvres enfants jetés sur la mer du monde, si fertile en tempêtes, brûlés par la fièvre des douleurs et des passions, épuisés de force, de vertu et de vie, nous allions périr... Jésus-Christ l'a vu; son âme s'est émue... Mais ce n'est pas une

veine de son bras qu'il a ouverte : c'est son cœur, tout son cœur ! Et à ce cœur l'humanité est venue coller ses lèvres et y puiser la force, la vie du bien, le courage de la vertu... Et chaque jour, dans la sainte Eucharistie, nous pouvons encore aller là boire la vie, la force, le bonheur...

Dites, maintenant, Jésus-Christ est-il bon? mérite-t-il d'être aimé?... Après cela, faut-il s'étonner si les saints, qui le connaissaient si bien, se sont épris pour lui de l'enthousiasme le plus passionné, s'ils ont exprimé leur amour par des paroles que notre foi ne comprend plus guère?...

Écoutez saint Paul : « Si quelqu'un n'aime Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! *Si quis non amat Dominum Christum, anathema sit !* »

Écoutez Ignace le martyr : « Viennent sur moi les tourments de l'enfer : *Veniant super me tormenta diaboli;* qu'on brise mes os, que mon corps devienne la pâture des lions et des tigres ! Je suis le froment de Dieu : il faut que je sois moulu par la dent des bêtes féroces. Je souffrirai tout, pourvu que j'aie Jésus-Christ : *Dummodo Christo fruar.* »

Écoutez sainte Thérèse : « Ce qui fait que je t'aime, ô mon Dieu ! s'écrie-t-elle, ce n'est pas le ciel que tu nous promets ; ce qui fait que je crains de t'offenser, ce n'est pas l'enfer dont tu nous menaces : je t'aime pour ceci, c'est quand je considère ta bonté

et les tourments de ta passion!... Je t'aime tant, mon Dieu, que s'il n'y avait pas de ciel je t'aimerais encore, que s'il n'y avait pas d'enfer je craindrais encore de t'offenser!... Va, nulle récompense ne sert de base à mon amour... et si j'en venais à ne plus espérer ce que j'espère, je t'aimerais autant que je t'aime... »

Nous aimerons donc aussi notre Seigneur Jésus-Christ, maintenant que nous le connaissons mieux. Je le sais, en face de tant de pureté et de tant de bonté, on se sent humilié et craintif; mais il y a bientôt comme une voix du cœur qui nous répète la parole qu'il adressait lui-même à ses apôtres: « N'ayez pas peur, c'est moi ; *Nolite timere, ego sum.* » Que ce mot *c'est moi* est délicieux!... Il est dit par un Dieu à sa fragile créature. Oui, aimons le Seigneur Jésus : son cœur va si bien à notre siècle! il est si indulgent, si vrai, si charitable!... On parle beaucoup de charité aujourd'hui; grâce à Dieu, on aime la charité : c'est une des gloires de ce temps-ci... Eh bien, il sait aimer, il sait soulager les pauvres, celui-là; il est charitable, celui-là... Laissons-le donc consoler, laissons-le soulager, laissons-le faire la charité ; les misères sont si grandes!... Est-ce parce qu'il est Dieu que nous voudrions le repousser? Ne soyons pas des ingrats, des ennemis de l'humanité; unissons nos vœux et

nos cœurs à son cœur; car connaître et aimer Jésus-Christ, c'est tout ce qui nous manque... C'est la vérité, la vie... c'est le bonheur de l'éternité...

CHAPITRE V.

LA SAINTE VIERGE.

S'il y a quelque chose de doux et d'aimable dans la religion, s'il y a quelque chose de capable de la faire aimer, c'est bien le culte de la sainte Vierge. Il se trouve des hommes qui ont tout oublié, tout renié, excepté une petite prière à Marie, prière qu'ils ont reçue de leur mère. On se rappelle la parole de cet homme qui disait : « J'ai fait bien du mal dans ma vie, j'ai tout attaqué, j'ai attaqué Dieu lui-même... *mais j'ai toujours respecté la bonne Vierge.* » Il y a plus de rapport qu'on ne le pense entre la sainte Vierge et un grand pécheur : il y a les rapports qui existent entre une mère et son enfant, alors même que celui-ci est coupable. Pour la faire aimer, il faut en quelque sorte la mêler à la vie de l'homme. On parle peut-être trop de la grandeur de Marie ; parlons un peu plus de sa bonté et de la confiance qu'elle doit inspirer à tous : c'est là ce dont nous avons le plus de besoin. Quand la sainte Vierge s'intéresse à une œuvre, il est bien difficile qu'elle ne réussisse pas, surtout s'il s'agit de la conver-

sion de quelque pauvre pécheur. Comment donc repousser une religion qui vous redonne une bonne mère à la place de celle que vous avez perdue ? L'homme qui affecte l'impiété n'est pas le moins vulnérable de ce côté-là : ce n'est pas sans raison que l'Église l'appelle *Refugium peccatorum*.

I

Quæ est ista quæ progreditur pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.

Quelle est celle qui paraît belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille ?

A qui, mes bien aimés frères, l'Eglise adresse-t-elle ces paroles ?

Est-ce à quelque héros puissant par sa valeur, qui, comme Judas Macchabée, de son invincible bouclier, protégea Israël ?

Non : c'est à une femme !...

Est-ce du moins à une de ces femmes intrépides, suscitées de Dieu pour la défense de son peuple, semblable à cette Judith qui seule mit en fuite une armée ennemie ?

Non encore : c'est à une humble vierge qui vécut ici-bas obscure et ignorée... mais qui eut la gloire d'être la mère du Fils de Dieu...

Oui, mes frères, voilà celle qui a vaincu nos ennemis... La voilà, celle qui a brisé la tête de l'an-

tique serpent... La voilà, cette tour mystérieure salués par les prophètes des anciens temps, tour admirable dont la base repose sur la terre et dont le sommet va se perdre dans les splendeurs des cieux ; tour appuyée sur un roc inébranlable, au pied de laquelle les générations viendront les unes après les autres chercher la protection et le salut... En effet, Marie a réuni les deux extrémités : elle touche au ciel par ses grandeurs, elle touche à la terre par ses bienfaits...

Que d'autres célèbrent, exaltent la gloire de notre Mère qui est dans les cieux ; pour moi, j'aime mieux parler de sa bonté, de ses bienfaits et surtout de la confiance qu'elle doit nous inspirer. Les motifs de cette confiance que je me sens prêt à lui donner, je les trouve dans ces trois titres : elle est femme, elle est vierge, elle est mère...

Ordinairement nous nous faisons une fausse idée de ce que fut la sainte Vierge sur la terre : nous la regardons comme une créature bien haut placée au-dessus des misères de l'humanité, étrangère à nos travaux et à nos douleurs.

C'est une erreur. Marie a été ce que nous sommes : elle a travaillé comme nous, elle a souffert comme nous, elle a pleuré comme nous, plus que nous. Certes, Dieu ne lui a pas ménagé la souffrance.

Voyez-la dès sa plus tendre enfance : pauvre pe-

tite orpheline sans père et sans mère, elle est livrée à la tutelle de Dieu, comme parle l'Ecriture : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.*

Jeune mère, elle a à peine le temps de caresser un moment l'enfant auquel elle vient de donner le jour, qu'elle voit un tyran féroce frémir et la menacer de broyer le fruit de ses entrailles... Il faut fuir son pays, sa famille. La voilà jetée sur la terre de l'exil; sans ressources, sans amis, elle en dévore toutes les rigueurs.

On peut le dire, elle a mangé son pain et elle a aidé à nourrir son enfant à la sueur de son front.

Et quand il a grandi, quand il est arrivé à ce moment si désiré des mères où un fils peut être un soutien, une consolation, il la quitte, et bientôt elle le voit, lui si bon, lui si tendrement chéri, persécuté, insulté, trahi, et livré par son propre peuple à la mort des scélérats.

Ajoutons à cela de noirs pressentiments, le souvenir de la terrible parole du vieux prophète Siméon qui retombait sans cesse sur son cœur comme la pointe d'un glaive...

Il est mort. La voilà encore une fois seule sur la terre, n'ayant plus que son travail, la charité publique et la Providence.

Voilà quelle fut sa vie sur la terre. Nulle femme, nulle âme ici-bas qui puisse dire : Je suis plus malheureuse que la mère de Dieu; je souffre des

douleurs qu'elle n'a pas ressenties... pas une; une seule !

Je vous laisse à penser quelle pitié et quelle indulgence doivent sortir de cette âme si souvent éprouvée, torturée par les douleurs... Le mal dispose tant à la compassion !...

Elle sait, elle, ce que vaut le travail, ce que vaut la souffrance, ce que vaut l'humiliation : elle a passé par là... Vous donc qui souffrez... — et qui ne souffre sur la terre ?... — allez la trouver, jetez votre cœur dans son cœur; allez, vous serez soulagés, vous serez compris... et cela fait tant de bien d'être compris !...

Mes frères, quelle consolation pour nous, au milieu de cette vie si ennuyeuse, si obscure et si monotone; quelle consolation pour l'âme qui souffre seule, toute seule dans la solitude d'un cœur vide de pouvoir se dire : Je vais aller trouver, je le puis, un cœur qui va me comprendre, me plaindre, me consoler !... Aussi, souvent, après avoir prié un moment à la chapelle de Marie, dans une église, comme on se relève changé !... Il y a quelque chose qui dit dans l'âme : Ah ! je suis mieux... cela m'a fait tant de bien !...

II

En second lieu, elle mérite notre confiance, parce qu'elle est vierge.

Je ne sais trop comment m'exprimer, mes bien aimés frères, pour vous parler de toute la confiance que doit nous inspirer cette virginité de Marie.

Le mot seul de vierge rappelle l'idée de la plus touchante bonté, de la plus tendre charité. Y avez-vous quelquefois songé? Tout cœur pur est bon, généreux, aimant, comme tout cœur qui n'est pas pur est méchant, étroit, égoïste... Pureté et bonté, deux vertus, deux sœurs qui se donnent la main... Pureté!... pureté!... mot que l'on ne comprend pas assez et que l'on regrette toujours de n'avoir pas compris...

Un philosophe du XVIIIe siècle a dit une belle parole, et je ne sais vraiment qui la lui a apprise; il a dit: « Le jeune homme qui n'est pas mal né, et qui a conservé son innocence jusqu'à vingt ans, est à la fois le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. »

C'est vrai, mes frères, c'est bien vrai... Faire du bien, plaindre, compatir, est un besoin pour le cœur pur... Qu'y a-t-il de plus tendre et de plus bienveillant qu'une jeune personne vertueuse, qu'un jeune homme bien aimé de Dieu? Oh! donnez-moi un cœur pur, et je me confie en lui: je suis sûr, bien sûr qu'il est bon...

Aussi, quand nous voulons montrer au monde le dévoûment, l'héroïsme de la charité, nous lui montrons nos vierges chrétiennes, nos religieuses; et le

monde, tout méchant qu'il est, dit partout, dans ses livres et dans ses feuilles : C'est vrai, oui, elles sont bonnes, vos religieuses, elles sont admirables !... Et il se désespère de ne pouvoir créer, à force d'argent, de talents, de science, un seul cœur qui les égale...

Dites, mes frères, s'il en est ainsi de nos vierges encore environnées de l'infirmité de la terre, si elles sont déjà si bonnes et si compatissantes, si elles savent déjà si bien plaindre et soulager, que doit-il en être de la Vierge du ciel, de la Vierge des vierges, de celle que l'univers catholique appelle *la bonne Vierge?*

O Marie, permettez-moi de vous le dire, ce titre de vierge vous impose, oui, vous impose l'obligation de nous faire du bien, de nous aimer. Nous avons été coupables, nous avons blessé le cœur de votre Fils; mais vous ne pouvez nous repousser... Non, vous ne le pouvez : vous ne seriez plus la meilleure des vierges, vous ne seriez plus *la bonne Vierge*... Car qu'avons-nous vu ici-bas? Nous avons vu la vierge de la terre prodiguer des soins maternels à qui lui avait jeté l'insulte à la face; nous l'avons vue baiser la main qui l'avait frappée...

Nous ne comprenons pas tout ce qu'il y a de confiance dans ce mot de virginité de Marie... On parle de charité, on parle du bien que fait la charité... Mais où a commencé la première association de charité? où s'est-elle formée? Au pied de la croix,

entre ces femmes qui ont recueilli les dernières paroles et le dernier souffle de Jésus-Christ. C'est là que l'on s'est dit pour la première fois : Unissons-nous pour faire du bien aux hommes, pour les aimer tous, pour aimer les pauvres, les malades, les petits enfants, les méchants mêmes. D'autres sont venues après elles ; mais la Vierge par excellence les a toutes surpassées en bonté : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Marie, c'est la première, la plus aimante, la plus tendre, la meilleure des *Sœurs de Charité*... O sainte virginité de Marie, je me confie en toi !...

III

Non-seulement, mes frères, Marie est vierge, mais elle est mère... et c'est une des raisons pour lesquelles elle a été appelée Vierge des vierges. Elle est deux fois mère : mère de Jésus-Christ et notre mère aussi à nous.

Elle est mère de Jésus-Christ, l'Écriture nous le dit : *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.*

Elle est mère du Christ ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'elle a porté neuf mois dans son sein, toute sa vie dans son cœur ; qu'elle a nourri de son lait, couvert de ses baisers de mère, pressé dans ses bras Jésus-Christ, la bonté incarnée.

Cela veut dire qu'elle a passé trente années à l'é-

cole de la plus tendre et de la plus sublime charité que jamais vit le monde. Elle l'a étudiée dans sa parole; elle l'a vue dans ses regards, respirée dans son souffle, sentie dans son âme...

Cela veut dire qu'il y a eu fusion de son cœur avec le cœur de Jésus-Christ, comme il y a toujours fusion du cœur d'une bonne mère avec le cœur d'un bon fils. On peut presque le dire, le cœur de Marie c'est le cœur de Jésus-Christ. Cherchez maintenant quelle est sa bonté.

De plus, elle est notre mère aussi. Oui, elle est bien notre mère : c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit. « Allez vers mes frères, » dit-il à ses apôtres; et il parlait de nous tous : *Vade ad fratres meos.*

Et du haut de la croix, comme pour nous consoler, il nous dit dans la personne de saint Jean : « Voici votre mère : *Ecce mater tua.* »

Que voulez-vous de plus? Maintenant vous allez tous me comprendre; ma tâche sera vraiment trop facile : qui n'a confiance en sa mère?

Il est des êtres que nous aimons; mais il est une personne surtout que notre cœur discerne et entoure d'une affection plus tendre : c'est notre mère.... Et c'est juste; car une mère, c'est tout ce qu'il y a de bon, d'aimant et d'aimable sur la terre; une mère, je dirais presque c'est un cœur. Aussi, un seul souvenir de la mère absente ou passée à une autre vie fait rouler des larmes autour de nos yeux.

Mais, hélas! vous le savez, nos mères, il faudra nous en séparer un jour, bientôt peut-être. Et parmi nous, déjà, combien d'hommes qui n'ont plus de mère!... Pensée triste, pensée déchirante! Il est si doux d'avoir encore sa mère!...

Mais levons les yeux au ciel : nous avons là une mère, une autre mère. Rien ne nous la ravira, pas même la mort... Que dis-je? la mort elle-même nous jettera dans ses bras, si nous avons été des enfants fidèles et dociles.

Nous ne comprenons plus bien la confiance que doit nous inspirer ce titre de mère. Nous disons, il est vrai : Ah! la sainte Vierge est si bonne! C'est une mère... Mais je ne sais si nous sentons la valeur de ces paroles.

Comprenons donc bien ce mot : *C'est notre mère...*

Dire que tout le bien, toutes les richesses d'une mère, sont les richesses de son enfant, ce n'est pas beaucoup dire... La mère fera plus : elle se privera pour son enfant, elle jeûnera pour lui donner du pain... La mère souffrira, la mère mourra pour sauver son enfant... Et Marie est notre mère, c'est la meilleure des mères, et nous sommes ses enfants.. Et ce titre, elle l'a bien justifié.

Demandez à une mère tout ce que vous voudrez pour ses enfants, demandez-lui de son bonheur, de ses joies, de son sang, sa propre vie, vous l'obtiendrez; mais ne lui demandez pas, pour des enfants

coupables, la vie de son Fils bien aimé qui fait sa consolation... oh! non, ne lui demandez pas cela : ce serait trop... vous briseriez son cœur... Et cependant la sainte Vierge a fait ce sacrifice pour nous : elle a livré son Fils, et son Fils bien aimé, pour des enfants coupables!...

Oui, elle l'a livré à la mort : autrement, sa conduite serait inexplicable. Comment! en présence des douleurs du trépas de son Fils, pas une démarche, pas une prière, pas une parole pour le sauver, quand une étrangère demande grâce pour cet innocent!... J'en appelle à toutes les mères, si une pensée de foi héroïque, si un amour plus fort que la mort ne lui eût fait accepter cette affreuse nécessité, eût-elle pu ne pas se jeter aux pieds des bourreaux de son Fils pour implorer leur pitié?

Elle se tenait au pied de la croix et elle pleurait : *Stabat juxta crucem dolorosa;* mais elle ne demandait pas grâce : elle semblait plutôt nous dire, en jetant un regard sur son Fils et un autre regard sur le monde : Pour vous... oui, pour vous, mes enfants!...

Après cela, est-il possible qu'il y ait encore dans le monde des méchants et des pécheurs?... O pauvres âmes découragées! comment n'auriez-vous pas confiance, quand on songe que ce cœur de femme, de vierge, de mère, est encore agrandi, divinisé par la lumière et l'amour du ciel?

Il faut bien l'avouer, notre foi n'est pas assez con-

fiante, assez abandonnée. Pourtant il ne s'agit pas ici d'une dévotion de quelques âmes pieuses : c'est la foi de toute l'Église, qui met dans la bouche des fidèles cette étonnante parole : *Da mihi virtutem contra hostes tuos*... L'Église sait qu'avant tout les ennemis des enfants sont les ennemis de la mère...

Et tout cela n'est pas vaine théorie : les faits suivent. Voyez ce qui se passe autour de nous : on dirait que la sainte Vierge, penchée du haut du ciel, répand à pleines mains ses bénédictions sur notre France bien aimée.

Qui n'a un trait de bonté de sa part à raconter? C'est à déconcerter les ennemis de la religion.

Elle va chercher les méchants eux-mêmes au milieu de leurs blasphèmes et de leurs hontes, les touche et les convertit... Que dis-je? elle prend le protestant obstiné, le juif qui a assumé le sang de son Fils sur sa tête et sur la tête de ses enfants, les jette au pied de la croix, en fait des agneaux, des apôtres... Et nous qui la cherchons, qui voudrions l'aimer, elle nous repousserait! Oh! si nous savions combien elle est bonne!

Pourquoi sommes-nous parfois si malheureux et si faibles? Pourquoi sentons-nous si souvent le découragement et les passions nous dominer? C'est parce que nous ne la prions pas comme elle veut être priée, c'est-à-dire avec un cœur filial. Ah! si nous la priions bien, oh toutes nos peines disparaît-

traient, ou si, pour le bien de notre âme, elles devaient nous rester, nous éprouverions ce sentiment de saint Paul : *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations.*

Car il y a dans le cœur de Marie une puissance de bonté, une tendresse, une délicatesse d'affection qui change et embellit tout ce qu'elle touche.

Le vieillard, courbé sous le poids des années et des infirmités, l'invoque, et ce double fardeau semble s'alléger.

Le pauvre prisonnier couché sur la paille l'invoque au fond de son cachot, et, nous l'avons vu, le calme revient sur son front, le sourire sur ses lèvres.

Le jeune homme, arrêté par la mort au milieu de ses rêves de bonheur, sourit à Marie, et quitte la vie avec une douce résignation...

Il est si beau le culte de Marie! Bienheureux l'enfant qui a appris de sa mère à l'aimer et à la prier!... On se rappelle ces jours avec un délicieux souvenir. Oh! qu'ils étaient bien plus calmes que ceux qui les ont suivis! Oh! qui nous rendra la foi sincère et naïve du premier âge, le calme et les joies de la conscience? Qui, mes frères? La sainte Vierge...

Marie est dans toute l'Église et pour tous les âges ce qu'est la mère pour une famille, c'est-à-dire la source des plus pures jouissances.

Hélas! quelquefois, sans doute, vous avez vu mourir une mère laissant des enfants en bas âge, et

vous avez dit : C'est un grand malheur. C'eût été peut-être un moindre mal pour ses enfants de perdre leur père : il n'est qu'une mère... Et vous avez dit vrai, jusqu'à un certain point. Pauvres petits orphelins ! jamais ils ne connaîtront les suaves jouissances de la famille... Ces intimes entretiens, ces épanchements du cœur maternel qu'on se rappelle jusqu'au terme de la vie, ils ne les goûteront jamais...

Eh bien, mes frères, celui qui n'aime pas la sainte Vierge d'un amour filial est orphelin dans le christianisme ; il y a dans la religion des joies, une onction qu'il ne goûtera jamais... Et une goutte d'onction, cela vaut mieux que les plus beaux raisonnements du monde.

Revenons donc tous au culte de Marie, mes frères ; ne repoussons pas notre mère... Laissons-nous consoler, laissons-nous aimer, laissons-nous sauver par notre mère qui est dans les cieux.

CHAPITRE VI.

LA CHARITÉ.

La miséricorde, les bienfaits de la religion, la beauté de l'Évangile, la sainte Vierge et la charité, voilà, certaine-

ment une partie des beaux côtés de la religion. C'est donc sous ce point de vue-là qu'il faut commencer par la montrer. Aujourd'hui surtout, la charité est populaire. Comme l'a dit notre bienheureux pontife, le pape Pie IX, il est beaucoup d'hommes qui repoussent la religion, mais qui acceptent la charité. Il faut donc faire de temps en temps des sermons de charité, en faire aux riches et au peuple aussi, même au peuple des campagnes... non pas à cause des aumônes qu'il donnera, mais à cause du bien qu'il en retirera.

Je ne sais si je suis dans le vrai, mais il me semble que ce côté-là a été trop négligé.

C'est chose convenue : aux classes riches seules les mérites et les joies de la charité... rien pour le peuple. Pauvres gens, en fait de charité, que voulez-vous leur demander ? ils n'ont pas d'argent... Ainsi, pas d'argent, pas de charité... Voilà encore un de ces tenaces préjugés, une de ces sourdes erreurs que les meilleures âmes subissent de temps en temps sans y songer et sans se les reprocher. Mon Dieu ! l'argent nous a déjà volé beaucoup de choses : allons-nous aussi lui permettre de nous voler notre charité ? La charité va-t-elle finir aussi par se résoudre simplement en gros sous ?

Je n'aime pas cette exclusion et ce privilége de l'argent. Pauvre peuple ! il a tant de peines et si peu de joies de l'âme ! pourquoi le priver des douces jouissances et des saintes émotions de la charité ? Est-il étonnant, après cela, que dans sa pénurie il aille demander de grossières satisfactions aux passions et peut-être à l'orgie ?

De plus, c'est vraiment une injustice, je dirais presque un affront... Car tout le monde sait qu'en France la charité est vivante chez le peuple : le peuple voit rarement une souffrance sans y compatir et sans la soulager.

A la campagne, on donne volontiers du pain, du bois, des vêtements, des journées... Oh! pourquoi donc ne pas parler de charité au peuple ? Ce serait certainement un des plus puissants moyens de l'améliorer. Ce n'est pas ce qu'il donne qu'il faut surtout chercher, mais le bien que cette charité lui fait.

On se plaint du peuple, on dit : Il est jaloux et enfoncé dans la matière. A la ville, il dépense sans prévoyance ; à la campagne, il est dissimulé, taquin, susceptible, et il convoite souvent le petit champ de son voisin. Eh bien, jetez la charité à pleines mains dans ces âmes, dégagez-les de la matière, ravivez les bons sentiments du cœur humain, et ce sera le cas d'appliquer encore l'aimable parole de saint François de Sales : *Quand le feu sera dans la maison, on jettera tout par la fenêtre.*

Ainsi, il faut profiter de toutes les circonstances, d'un accident, d'un événement, d'une calamité. Un incendie a ruiné une pauvre famille, un ouvrier est tombé malade, une inondation a ravagé, mettez-vous à la tête du mouvement, parlez aux cœurs, réveillez le vieil enthousiasme français et chrétien : vous verrez des choses admirables, et vous aurez fait infiniment pour la religion. Vous deviendrez comme un centre, un foyer de charité et de bienfaisance ; et pour le peuple le prêtre c'est la religion : tant vaut le prêtre, tant vaut la religion. Pourra-t-il repousser éternellement cette religion qui viendra se présenter à lui sous la forme angélique de la charité ?

Si l'occasion ne se présente pas, faites-la venir. Ainsi, il me semble qu'il serait bon de faire au moins chaque année un sermon de charité au peuple, même au peuple de la campagne. Il faut choisir le milieu de l'hiver ; c'est le moment où le froid et la suspension des travaux portent

naturellement à la pitié. Les cœurs s'ouvriront plus facilement, et les bourses aussi.

Mais, de grâce, partout, à la ville et à la campagne, chez le peuple et les riches, qu'on nous fasse de vrais sermons de charité, des sermons de charité charitable... je dirais même des sermons de charité chrétienne et française. Malheureusement, il y a quelques années, nous étions bien loin de là, dans les grandes villes surtout.

Un sermon de charité était souvent une suite de considérations historiques, sociales et philosophiques, avec pas mal d'escarmouches contre la philanthropie. L'un s'attachait à vous démontrer longuement que la charité chrétienne est supérieure à la charité païenne. Beau dommage ! c'est dit, c'est vieux ; établissez ce point en peu de mots et passez à autre chose. Un autre bourrait son sermon de considérations *sociales* et *humanitaires* : c'était la parole sacramentelle... Il n'y avait pas là quatre personnes capables de le suivre ; mais n'importe, on croyait se mettre à la mode.

Un jour, dans une église de Paris que je ne veux pas nommer, un prédicateur prêchait un sermon de charité. C'était dans la semaine. Il se trouvait là cinq ou six hommes et deux ou trois cents femmes. Le texte de son discours était l'ÉGOÏSME, et il l'énonça ainsi : « Égoïsme, source de la ruine des États, premier point ; égoïsme, source de la ruine des familles, deuxième point ; égoïsme, source de la ruine des individus, troisième point. Mais la matière étant trop étendue, nous nous bornerons au premier point : *Égoïsme, source de la ruine des États.* » Puis le voilà qui se lance dans les plus hautes régions, et, pendant ce temps-là, son auditoire dormait fort prosaïquement dans la plaine. Pauvres gens ! il ne faut pas trop leur en vouloir :

c'était à peu près le dernier moyen qui leur restât pour ne pas perdre tout-à-fait leur temps.

Quant à la philanthropie, je ne sais s'il est convenable de la tant maltraiter : ne siérait-il pas mieux à la charité de lui dire : Allons, ma petite sœur, courage, tu es bien faible, tu te traînes terre à terre ; donne-moi ta main, appuie-toi sur mon bras, et tu grandiras, tu te lèveras jusqu'au ciel...

Que dire des considérations philosophiques ? Un philosophisme sec et quelque peu querelleur avait envahi même les sermons de charité. Ainsi, un orateur passait cinquante minutes à vous démontrer que la charité est *philosophique* Vraiment ! vous avez découvert cela, vous ? Grand merci, bien obligé pour la charité : vous lui faites bien de l'honneur... Oui, c'était une triste manie, il fallait qu'on fît la philosophie de toute chose ; la vérité la plus noble et la plus touchante devait être démontrée *philosophique*. Pour être admise, elle devait trouver un petit coin de place dans je ne sais quelle poudreuse classe de philosophie, et respirer un peu de cet air lourd qui rend obscures et ennuyeuses les choses les plus claires et les plus aimables... Laissons donc toutes cette défroque et tous ces oripeaux : est-ce que la charité en a besoin ? Si la charité n'est pas philosophique, ma foi, tant pis pour la philosophie. Ne forcez donc pas la nature ; de grâce, permettez-nous d'être un peu Français, et ne cherchez pas à nous faire Allemands. Or, ce qu'il faut à la parole pour jouir en France d'une grande puissance de bien, c'est un peu de verve gauloise et beaucoup de charité évangélique. Frappez l'esprit du Français, touchez son cœur, faites-le sourire, faites-le pleurer ; et puis renvoyez-le fort content de lui-même et pas trop mécontent de vous, et vous aurez gagné votre

cause. En général, l'esprit français n'aime pas la métaphysique : ce qu'il aime, ce sont des faits qui incarnent profondément une vérité. Il veut voir, il veut sentir, il veut palpiter... Montrez-lui donc la charité telle qu'elle est; faites-la vivre devant lui : qu'elle agisse, qu'elle parle, qu'elle aille, qu'elle vienne, qu'elle souffre, qu'elle console, qu'elle pleure, qu'elle se dévoue, qu'elle aime... Alors il est touché, alors son âme dit : C'est bien, bravo!... voilà ce que j'aime, voilà ce que je veux, voilà le cœur de mon cœur... Alors son âme est émue et sa main donne: alors la charité arrache des larmes aux cœurs et des pièces à la bourse.

Essai de sermon de charité à la campagne.

La misère, hélas! mes bien aimés frères, est de tous les temps et de toutes les saisons; mais elle se fait sentir davantage dans l'hiver. Il fait froid, il y a moins de travail et il est moins rétribué; c'est pourquoi beaucoup souffrent autour de nous. Je viens donc plaider devant vous la cause des pauvres de notre chère paroisse.

Non pas, mes frères, que je me défie de votre charité... Oh ! Dieu me garde de vous juger si sévèrement... au contraire, j'en ai entendu dire beaucoup de bien... je la connais par moi-même. Je viens seulement réveiller les bons sentiments de votre cœur, vous redire les bonnes pensées de votre âme; je viens vous crier : Courage ! c'est bien! courage!... mieux encore, si c'est possible!...

Vous me permettrez de vous parler avec abandon, familièrement, cavalièrement : dans les choses de la charité, c'est le cœur plus que la tête qui doit agir. Je veux vous donner les conseils d'un ami, d'un père. Demandons à Dieu d'aimer bien ensemble, pendant un quart d'heure, nos frères les pauvres; demandez-lui pour moi la grâce de vous parler comme je vous aime tous, du fond du cœur...

Je me hâte d'aller au devant d'une pensée... Vous dites peut-être au fond de votre cœur : On va nous parler de charité... mais nous ne sommes pas riches; et il y a ici plus de personnes qui auraient besoin de recevoir qu'il n'y en a en état de donner.

Mes bien aimés frères, pour faire la charité, il n'est pas besoin d'avoir beaucoup d'argent : la charité est bien plus facile qu'on ne le pense. Dieu a été si bon, qu'il n'a voulu priver aucune de ses créatures, si petite et si chétive qu'elle soit, du plus grand bonheur de la terre, celui de soulager une souffrance... d'apaiser une douleur... d'empêcher quelqu'un de pleurer...

Pour faire la charité, que faut-il ? Du cœur... un cœur qui sente, un cœur qui aime... Et certes, en France, il y a du cœur... il y en a partout : il y en a sous l'habit, chez les riches et chez les grands; mais aussi il y en a chez le peuple, sous la veste et sous la blouse.

Je voulais donc vous dire, mes bien aimés frères,

qu'il faut nous entr'aider tous à soulager nos pauvres, c'est-à-dire ceux qui ont froid, qui ont faim et qui n'ont rien... Ce sont des créatures du bon Dieu comme nous, sensibles à la douleur et aux joies comme nous. Hélas ! qui sait même si un jour nous ne serons pas pauvres comme eux : la richesse est chose si instable !...

De plus, ce sont nos frères ; ne les repoussons pas : nous repousserions notre propre sang. Oui, malgré nos petites prétentions, c'est le même sang qui coule dans nos veines et dans les veines du pauvre ; c'est notre sang, c'est bien notre sang qui est couvert de haillons et qui dort sur la paille : gardons-nous de le renier... On ne peut pas abandonner un frère. On dira : Il me fait honte... il est déraisonnable, il est coupable, il est misérable par sa faute ; mais il y a un autre sentiment qui crie : Mais enfin, quel qu'il soit, c'est toujours mon frère, et je ne peux pas le voir souffrir... Voir souffrir un homme, le voir souffrir de la faim surtout, ça me fait tant de mal !.. c'est plus fort que moi, j'aimerais mieux me priver... j'aimerais mieux lui donner la moitié de mon dîner...

Eh bien ! je vous adresserai les paroles de Tobie à son fils ; ce sont aussi les paroles de Dieu, et elles semblent dites exprès pour vous : *Mon enfant, autant que tu le pourras, sois charitable aux pauvres, donne de ton bien et ne détourne les yeux d'aucun mal-*

heureux... Partage ton pain avec ceux qui ont faim...
Si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne peu, mais toujours de grand cœur (1). Paroles bénies que personne ne peut repousser... Il faut que l'on soit bien malheureux si, au moins de temps en temps, on ne trouve quelqu'un de plus malheureux que soi à soulager...

Puis, mes frères, vous m'avez permis de vous parler avec abandon... Dites, soyez sincères, n'y aurait-il pas moyen d'économiser un peu pour les pauvres? Je vous en laisse juges. Si l'on faisait moins de dépenses inutiles, si les hommes allaient un peu moins souvent dans ces endroits où l'on fait autre chose que de manger... il y aurait là d'assez rondes économies... Si les femmes dépensaient un peu moins pour la vanité... Je ne sais s'il y a des excès de ce côté-là... j'abandonne tout cela à leur cœur... au cœur si bon de la mère et de la jeune fille : je suis bien sûr que quand elles y songeront, elles ne voudront pas acheter de vaines satisfactions au prix de la douleur... de la faim!...

Mais, grâce à Dieu, en dehors de l'argent il y a bien d'autres moyens de charité : on donne du pain, du bois, des vêtements, du travail et de bonnes paroles...

En général, pour le pain, chacun fait son devoir: je sais que tous ceux qui le peuvent n'en refusent

(1) Tobie, IV.

jamais. C'est bien, mes frères; mais il faut, de plus, rendre de petits services qui ne coûtent pas beaucoup, et qui font tant de bien!... Par exemple, parmi nous il y a des vieillards qui vivent un peu abandonnés; ils ne peuvent guère sortir; ils s'ennuient, la vie leur est presque à charge... encore ont-ils assez de pain? Eh bien, le dimanche, on va les visiter, causer avec eux : cela leur fait tant de plaisir! ils aiment tant à savoir ce qui se dit et se fait... en un mot, *les nouvelles!*... Ils sont bien un peu curieux... mon Dieu, que voulez-vous? il faut bien qu'on leur passe quelque chose à cause de ce qu'ils souffrent. Vous causerez avec eux de *leur temps*, vous les écouterez, et puis vous vous informerez adroitement de ce qui leur manque, de l'état de leur linge; vous en emporterez même une partie, et à la prochaine visite vous le rapporterez bien blanc et bien raccommodé... et puis voilà un homme heureux, tout rajeuni. Pour vous, voilà un cœur content... que vous en semble? Est-ce que ce bonheur-là ne vaut pas bien celui que l'on va chercher ailleurs à si grands frais?

Il survient un malheur, un accident, voilà une bonne fortune pour la charité. Saisissons vite l'occasion... Si vous saviez comme par toute la France on se montre bien dans ces moments-là!... La maison d'un pauvre a été incendiée, vite on vient à son aide; chacun apporte son offrande : qui du bois,

qui des provisions, qui des journées, qui de l'argent. Un ouvrier est frappé d'une maladie; son petit champ, sa seule fortune, va rester inculte. Une bonne pensée tombe dans un cœur; de là elle passe dans trois, dix, vingt cœurs, et puis un beau jour on se met à l'œuvre : le champ est cultivé, tourné et retourné en tous sens, et le pauvre homme est consolé et à moitié guéri. S'il meurt, qui sait s'il ne se trouvera pas un brave ouvrier pour adopter un de ses enfants, alors qu'il en est lui-même très bien pourvu.

Voilà qui est beau! A l'occasion, j'en suis sûr, vous en feriez bien autant... Vous êtes si bons, quand vous écoutez la bonne partie de vous-mêmes! Pourquoi donc ne l'écoutez-vous pas toujours?

Une grande charité, c'est de tarir la misère dans sa source, qui est souvent la paresse et le vice. Allons porter notre offrande à domicile, et chassons cette mendicité fainéante qui se promène de village en village; ou bien partagez-vous les pauvres, que chacun ait les siens : un jour un pauvre vient chez vous, demain chez un autre, et ainsi de suite, et personne ne souffrira trop, parce que le fardeau sera partagé... Surtout, ah! de grâce, ne laissez pas mendier les petits enfants, ne les accoutumez pas à cette vie : vous les perdez. Oh! pitié, miséricorde pour les petits enfants!... La mendicité est le che-

min qui mène en droite ligne à la paresse, au vice, au crime, au bagne, à l'enfer!...

Une autre excellente et admirable charité, c'est de donner du travail aux ouvriers, c'est de leur faire gagner leur pain : c'est bien plus honorable. J'ai appris avec la plus vive joie que plusieurs fermiers, cultivateurs et propriétaires pratiquent cette charité; je les en remercie de tout cœur, d'autant plus qu'ils retiennent auprès de moi mes bien aimés paroissiens, et les préservent de tant de maux...

Car aujourd'hui, mes frères, il y a un grand fléau, une grande source de misère : c'est cette malheureuse tendance à quitter sa famille pour s'en aller, sous prétexte de trouver du travail, dans les grandes villes, surtout à Paris. O mes frères bien aimés, quelle source de misère et de malheur! On parle de ceux qui ont fait fortune; mais on ne dit rien de ceux qui ont tout perdu, jusqu'à l'honneur : pour un élu de la fortune, il y a dix réprouvés. On avait rêvé la richesse, et on revient couvert de haillons, sans parler des vices. O parents, vous surtout bonnes mères, retenez vos enfants auprès de vous autant que vous le pourrez... Vous aurez peut-être un peu moins d'argent, et encore... mais vous aurez plus de paix, plus de bonheur. Savez-vous, mères, où vous envoyez votre fils, votre fille?... Hélas! pendant que vous êtes là heureuses au milieu de votre famille, qui sait ce qui lui arrive? qui sait si une

lettre ne vous apportera pas une triste nouvelle?... Gardez-les donc. Restez avec moi, mes frères : je ferai tout pour vous aider, pour vous procurer de l'ouvrage; j'irai moi-même, s'il le faut, en demander au château, qui déjà nous a fait tant de bien, pour lequel nous gardons la plus vive reconnaissance; j'écrirai en votre faveur, et j'ai la conviction qu'on ne me refusera pas.

Je le sais, il y a quelquefois des nécessités; mais prenez bien vos précautions. Se séparer de vos enfants, c'est pénible; mais il faut quelquefois s'y résigner. Par exemple, votre fils est appelé par le sort à servir l'État, à défendre la patrie. O pauvre mère! cette séparation est déchirante pour votre cœur; elle vous arrache des larmes. Pleurez, c'est permis; mais, écoutez, il faut que je vous dise une parole de consolation et de charité... Votre enfant ne sera pas abandonné : même sur le champ de bataille, il trouvera une Sœur de Charité pour le soigner, un prêtre pour le consoler... et le sauver si le sort des armes devait le frapper : au moins il mourra en Français et en chrétien. Oh! faites le bien, soyez vertueuse, et un jour vous le retrouverez. Encore ne faut-il pas tant s'alarmer : tous ne meurent pas... Et puis, c'est une gloire de servir son pays, gloire recherchée par beaucoup de fils de nobles familles... Demandez à ces vieux et vénérables débris de nos armées qui vivent encore parmi nous et qui ont

laissé de leur sang, peut-être de leurs membres, sur les champs de bataille, s'ils ont des regrets. Ah! peut-être, au premier cri de guerre, leur cœur a bondi, et si leurs forces répondaient à leur courage, ils voudraient encore reprendre leur vaillante épée pour défendre la France. Cette épée, c'est la main vigoureuse de votre enfant qui la tiendra. En son nom, faites donc du bien de temps en temps, donnez la charité, et votre aumône sera l'ange du bon Dieu qui détournera la balle meurtrière ou le terrible boulet. Il reviendra glorieux. Moi-même, je ne le perds jamais de vue; je prie pour lui tous les jours, et je veux que le premier dimanche qui suivra son retour il vienne s'asseoir à ma table : ce sera un véritable jour de fête pour moi (1).

Ainsi, mes bien aimés frères, mes enfants... j'ai le droit de vous donner ce nom par l'affection... et puis j'ai déjà baptisé beaucoup d'entre vous, j'ai béni vos unions et j'ai consolé vos vieux parents sur le lit de la mort... restez avec moi, restez à l'ombre de votre clocher tutélaire, auprès des restes de vos aïeux qui dorment ici dans le cimetière. Entr'aidons-nous à faire du bien... Pour ce qui me concerne, mes frères, je ne suis pas riche, j'ai bien des charges : j'ai mon vieux père, j'ai ma bonne mère

(1) C'est une coutume en certains pays; il est bon de la conserver : elle fait reprendre au militaire ses bonnes habitudes.

qui m'a élevé avec tant de peine; il faut que je les assiste... mais, en dehors de cela, tout ce qui m'appartient est à vous; tant que j'aurai un morceau de pain, nul ne souffrira de la faim. Après cela, je me ferai mendiant pour vous... Vous m'êtes si chers!... pour vous soulager que n'entreprendrais-je pas?

On dit qu'il n'y a pas longtemps un prêtre de Paris montait un escalier et allait voir un vieillard abandonné, couvert de plaies, couché dans les ordures et exhalant une odeur fétide. Il rencontre deux ouvriers, et leur demande où est la chambre du vieillard. « N'entrez pas chez lui, répondent-ils, vous n'y pourrez pas tenir, c'est affreux. » N'importe, il monte, il entre... Mais l'odeur le suffoque, son cœur se soulève... Soudain il s'arme de courage, va droit au lit du vieillard, le prend dans ses bras et l'embrasse, en lui disant: « Mon pauvre ami! dans quel état êtes-vous!... quelles souffrances! » Puis il vole dans sa maison, prend son linge, les draps de son lit, revient chez le malade, change lui-même le pauvre vieillard attendri. Ce n'est pas tout: le prêtre s'empare de ses misérables guenilles, qu'il vient de remplacer par du bon linge, et, dans un coin de la mansarde, il les lave, il leur fait la lessive... Et le vieillard, ému, en larmes, autrefois ennemi de la religion, croit, adore, se confesse, espère et bénit Dieu...

Mes frères, c'était pénible; mais, je le crois, pour

le dernier d'entre vous, j'en ferais bien autant... Vous m'êtes devenus si chers!..... Si vous saviez comme je vous aime et vous pardonne! Quelquefois je vous gronde; mais c'est mon devoir : c'est parce que je voudrais vous voir tous bons, tous heureux... Ce désir affectueux de vous faire du bien me suit partout... Quand je vous vois, dans vos champs, tout couverts de sueur, je me dis : Pauvres enfants! ils ont tant de mal!... Oh! s'ils le voulaient, ils feraient vraiment leur purgatoire ici-bas... Et puis, en récitant mon bréviaire, je prie pour vous, je prie pour tous... je ne songe qu'à votre bonheur. Autrefois saint Jean Chrysostôme disait aux fidèles de son Église : « Vous me tenez lieu de père, de mère, de « frères, d'enfants; vous êtes tout pour moi, et je « n'ai ni joie ni douleur qui me soit sensible en « comparaison de ce qui vous touche. Je n'aurais « pas à répondre de vos âmes que je n'en resterais « pas moins inconsolable si vous veniez à vous per« dre, de même qu'un père ne se console point de « la perte d'un fils, quoiqu'il ait fait tout ce qui fut « en son pouvoir pour le sauver. Que je sois un jour « trouvé coupable, que je sois justifié au redoutable « tribunal, ce n'est pas là le plus pressant objet de « mes sollicitudes et de mes craintes; mais que vous « soyez sauvés tous sans nulle exception, tous à ja« mais heureux, voilà ce qui suffit et ce qui est né« cessaire à mon propre bonheur. Si quelqu'un s'é-

« tonne à m'entendre parler de la sorte, c'est qu'il « ne sait pas ce que c'est que d'être père (1). » Mes frères, je ne suis pas saint, je n'en ai pas les vertus; mais, j'ose le dire devant Dieu, voilà le fond de mon cœur, voilà mes sentiments pour vous. J'ajouterai avec saint Paul : *Vous êtes ma joie, mon espérance, ma couronne...*

Je finis en vous disant : Il faut nous mettre tous à faire le bien, suivant nos moyens; et si l'argent nous manque, nous y suppléerons par le cœur, par de bonnes paroles et une bonne affection. Ayez pitié surtout des petits enfants pauvres, des vieillards pauvres... Oh! c'est si dur de voir souffrir un vieillard! Pauvre homme! il a travaillé quarante, cinquante ans de sa vie peut-être, et le voilà sans ressource, isolé... Si vous saviez comme il souffre! si vous saviez quelles plaintes déchirantes s'échappent de sa poitrine!... « Hélas! que fais-je encore sur la terre?... je ne suis plus propre à rien, je ne suis plus rien. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas retiré de ce monde? Qui eût dit qu'un jour je souffrirais de la faim? » Vieillard infortuné, voilà donc le fruit de ses travaux... Et les petits enfants pauvres, et leur mère surtout... comment avoir le courage de les voir souffrir?... Vous, bonnes mères, vous qui savez les jouissances et les tortures du cœur maternel, ayez

(1) Homélie XXI, in Acta.

pitié des enfants, ayez pitié de leur mère... Regardez-la, la pauvre mère! elle est désolée, brisée... Elle devrait sourire à ses enfants; elle a bien plutôt besoin de pleurer, car ils ont faim et elle n'a rien à leur donner... Vos enfants, à vous, j'en suis sûr, ont tout ce qui leur est nécessaire : votre cœur saignerait à la pensée qu'ils souffrent du froid ou de la faim... Et les siens... elle est mère aussi... et ses enfants sont de frêles créatures aimant le bonheur comme les vôtres... Ah! de grâce, venez à son secours! Que va-t-elle devenir? que va-t-elle faire? Qui sait si elle ne va pas jeter une malédiction à la société, un blasphème à Dieu? Qui sait si l'excès de la douleur ne va pas lui arracher ces plaintes : « Qu'ai-je fait? Pourquoi suis-je si malheureuse pendant que d'autres ont tout en abondance? Je suis coupable sans doute, j'ai eu des torts; mais mes enfants, ces petits innocents, pourquoi les faire souffrir? N'y a-t-il donc plus sur la terre ni justice ni pitié? »

Enfin, formons tous une grande famille par la charité. La charité!... on la fait si bien ailleurs, on la fait si bien par toute la France! Nous ne resterons pas en arrière, et alors nous serons tous de dignes enfants de Dieu et de dignes enfants de la France... en attendant que nous devenions des enfants de la bienheureuse éternité...

Il nous a semblé qu'un sermon fait chaque année dans cet ordre d'idées, et bien mieux dit par nos vénérables confrères qui ont une connaissance plus approfondie du peuple des campagnes, ferait quelque bien, rapprocherait de la religion. Qui sait même si, répété par un petit nombre d'auditeurs présents, il ne pourrait pas ramener à l'Église quelques-uns de ceux qui en ont oublié le chemin !

CHAPITRE VII.

LE ZÈLE.

Aujourd'hui, le nombre des chrétiens qui fréquentent assidûment l'Église est parfois restreint. Il faut faire de chacun d'eux autant d'apôtres. Voulez-vous les rendre meilleurs ? Voulez-vous même travailler à convertir des méchants ? Chargez-les d'en convertir d'autres. Ne vous perdez pas dans les menus détails, témoignez de la confiance, montrez du bien à faire, des hommes à moraliser, des enfants à bien diriger, des coupables à régénérer… voilà tout-à-coup des âmes qui se réveillent, des cœurs qui se réchauffent et qui se serrent autour de la religion. Du reste, après la charité pour le corps, doit naturellement venir la charité pour l'âme.

Il faudrait aujourd'hui faire presque partout ce que font certains hommes qui s'occupent des militaires : qu'ils soient en rapport avec un seul, ils en auront bientôt dix ;

ces dix en amèneront beaucoup d'autres, et après quelques semaines l'assistance sera très nombreuse. Seulement, il faut apprendre l'apostolat à ces soldats ; il faut aujourd'hui l'apprendre à tout le monde...

Un sermon sur ce sujet, bien fait et bien dit, peut décider le succès d'une station, d'une mission, d'un ministère quelconque, être la source du renouvellement d'une paroisse...

On ne sait pas la puissance qu'il y a dans cette mission d'aider à sauver des âmes... Il y a de quoi bouleverser toute une vie.

Un jour, un prédicateur arrive dans une paroisse pour y donner une mission. Le curé lui fait cette confidence : « Notre peuple est bien loin de la religion, et, de plus, nous avons un grand obstacle : c'est la femme de M. le maire... Pour lui, c'est un brave homme, assez indifférent ; mais sa femme a la haine de la religion et des prêtres. Son château est l'asile de tout ce qu'il y a de savants à Paris qui pensent comme elle. Elle se trouve ici ; *malheureusement* elle viendra aux sermons, et, il faut que je vous en prévienne, elle se moquera de vous et de vos discours devant les paysans... Quel effet désastreux sa parole va produire ! Elle sait si bien manier l'ironie... Je tremble déjà à la pensée que nous devons dès aujourd'hui faire une visite à son mari : nous pourrions la rencontrer... »

On se rend chez le maire ; sa femme y était. Elle commence par dire au missionnaire : « Monsieur l'abbé, vous allez entreprendre une rude tâche : nos paysans n'usent pas de religion. — Eh bien, madame, répondit le prédicateur, vous nous aiderez à faire du bien à ces pauvres gens ; je compte beaucoup sur vous... Les femmes sont toujours bonnes pour ceux qui souffrent ou qui s'égarent... Vous

voudrez bien, n'est-ce pas, prier pour le succès de la mission !... » Elle se mit à sourire ; mais la stupeur était sur son visage... « Que c'est étrange ! dit-elle ensuite à son mari : ce prêtre qui recommande sa mission à mes prières !... On voit bien qu'il ne me connaît pas... » Elle assista aux sermons. Elle essaya bien d'abord d'en parler légèrement ; mais le coup avait été porté. Un soir, elle vient trouver le missionnaire et lui dit : « Je n'y puis plus tenir, vous m'avez terrassée l'autre jour... Il faut me confesser... » Inutile de dire, après cela, que le succès de la mission fut complet.

I

Unicuique mandavit Dominus de proximo suo.

Dieu a confié à chacun de nous une mission de charité à l'égard de ses frères.

Il nous arrive trop souvent, mes bien aimés frères, de regarder le zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes comme le partage seulement des personnes vouées par état à la religion. C'est une erreur : toute personne, quelle qu'elle soit, a reçu de Dieu lui-même une mission de charité à l'égard de ses frères; et l'Église, surtout dans les temps difficiles, veut associer chacun de ses enfants à ses travaux et à ses joies, à ses combats et à ses triomphes.

Oui, mes bien aimés frères, vous avez tous reçu la belle et sainte mission de faire du bien aux âmes,

de verser dans les cœurs les espérances et les consolations de l'Évangile; la sainte mission d'aller ramasser des cœurs au sein des souffrances et des égarements de la vie, de les éclairer, de les rendre meilleurs et plus heureux. C'est chose trop douce de faire du bien, pour que vous refusiez de vous en acquitter.

D'un autre côté, allez où vous voudrez, en France, aujourd'hui, partout on vous dira : La religion seule peut améliorer les masses, la religion seule peut nous sauver. Ou la France redeviendra chrétienne, ou la France périra... Mais il ne faut pas que la France périsse... Dieu ne le veut pas, ni vous non plus... Je viens donc vous prier, au nom de la charité, de nous aider à replacer la religion dans les masses et dans les cœurs, de nous aider surtout à faire du bien à ceux qui vous entourent, qui vous touchent de près, que vous aimez... C'est pourquoi je vais vous parler de la nécessité du zèle et de la manière d'exercer le zèle pour le bien des âmes.

Qu'est-ce que le zèle? C'est l'essence de la charité, c'est la charité portée à sa plus haute puissance, c'est cette charité qui dit : Je t'aime tout entier : j'aime ton corps, j'aime ton âme... je t'aimerai toujours!... Le zèle, c'est ce qu'il y a de plus grand et de plus vital dans le christianisme.

Qui a fait affronter aux apôtres les souffrances et la mort? Le zèle.

Qui a soutenu l'Église à travers les travaux et les luttes du XVIII[e] siècle? Le zèle.

Qui, de nos jours encore, arrache à leur patrie, à leur famille, de nouveaux apôtres, et les jette, par delà les mers, à la conquête des âmes? Le zèle.

Le zèle, c'est vraiment la vie du christianisme, c'est le feu que notre Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et qui doit brûler jusqu'à la fin des temps; mais son foyer c'est le cœur des chrétiens : il doit donc brûler dans le nôtre aussi.

Encore une obligation à laquelle on ne songe guère aujourd'hui... parfois même on semble en avoir perdu le souvenir... quand on a pratiqué passablement le christianisme pour son propre compte, on croit avoir assez fait... on serait même tenté de penser que Dieu doit être fort content de nous, et se tenir presque pour notre obligé... On oublie cette parole de saint Paul : « La lumière de l'Esprit-Saint nous est donnée pour l'utilité de tous : *Unicuique datur manifestatio Spiritus ad utilitatem;* » et cette belle pensée de Tertulien : « Dans les grands dangers de la patrie, tout homme est soldat; dans les luttes de la foi, tout chrétien doit être apôtre. »

Le zèle, à coup sûr, doit briller dans le prêtre. Or, d'après la belle doctrine de saint Pierre, tout chrétien est prêtre : *Vos regale sacerdotium.* « Par le baptême, vous avez reçu une sorte d'onction sacerdotale pour annoncer les bienfaits de celui qui vous

a éclairés : *Ut virtutes annuntietis ejus qui vos vocavit in admirabile lumen suum.* » Oui, il y a du prêtre en vous : vous devez donc avoir du zèle ; car que serait un prêtre froid et de glace en présence des âmes qui se perdent et du vice qui les dévore ?...

Du reste, nous ne vous demandons pas une chose nouvelle : dès le commencement du christianisme, ce zèle a brillé dans les fidèles. A peine les apôtres avaient-ils porté à une âme la bonne nouvelle, comme on disait alors, que vite elle s'empressait de la communiquer à un, deux, trois païens, qu'elle amenait ensuite aux prêtres afin qu'ils pussent les baptiser : c'était la boule de neige qui s'en allait toujours roulant et grossissant. Il y eut même des Églises qui se formèrent sans le secours d'aucun prêtre, et des laïques reçurent les honneurs du sacerdoce et de l'épiscopat en récompense de leur zèle. Dans ces temps heureux, la parole divine courait de bouche en bouche, de cœur en cœur : c'était un incendie qui gagnait, gagnait toujours du terrain, et qui a fini par atteindre les extrémités de l'univers... Il en doit être encore de même : la parole de Dieu a une force d'expansion qu'il n'est permis à personne de comprimer.

D'un autre côté, la charité fait une obligation du zèle.

Il y a une grande et belle loi qui domine le christianisme : Vous aimerez, *diliges ;* vous aimerez

Dieu, et vous aimerez vos frères... Car, on ne conçoit pas l'amour de Dieu sans zèle.

Allez donc mal parler d'une personne devant quelqu'un qui l'aime vraiment... soudain son cœur est blessé, il souffre; frappez, et il s'interposera, il se fera tuer même s'il le faut... Voilà ce que c'est que d'aimer...

De même, le chrétien doit s'interposer entre Dieu et le pauvre pécheur, non pour le frapper, mais pour réconcilier cet enfant révolté avec son Père du ciel...

Ah! mes frères, quand on aime bien Dieu, non-seulement on sent qu'on doit avoir du zèle, mais on le veut: le zèle jaillit tout-à-coup du cœur; on sent, comme saint Paul en présence des superstitions d'Athènes, les élans, la sainte indignation du zèle, et l'on s'écrie : Des âmes! donnez-moi des âmes!... *Da mihi animas, cætera tolle tibi*... Donnez-moi des âmes, afin que je les rende à Dieu!...

De même, l'amour du prochain entraîne la nécessité du zèle...

Aimer, c'est vouloir du bien au corps, à l'âme; c'est en vouloir pour toujours, c'est couvrir un être de toute son affection pour l'éternité. L'amour qui dirait : Je t'aimerai tant d'années, ne serait plus de l'amour.

Sur ce point, vous me permettrez de le dire, il y a bien des illusions; il se trouve des âmes, très ver-

tueuses d'ailleurs, qui semblent se dire : Je m'en vais au ciel tout droit, toute seule... après cela, se sauve qui pourra!... Est-ce là de la charité?... Vous prenez le ciel pour vous, et vous laissez l'enfer aux autres; à vous le bonheur, aux autres la souffrance...

Une des gloires de ce siècle, c'est sa charité, son empressement à soulager toutes les misères... Mais, mes frères, que servira-t-il de s'en aller crier : Charité! charité! si on laisse l'ami dans l'abandon, si l'âme, la partie la plus dolente et la plus sensible de l'homme, doit être livrée à d'interminables souffrances?... C'est ce que l'on a parfaitement compris chez nous, où toutes les œuvres s'occupent à la fois de soulager et de moraliser...

En effet, qui de nous, mes frères, ne serait touché de compassion pour tant de pauvres hommes qui travaillent et qui souffrent sous nos yeux, sans consolation et sans espérance? Ah! à ce souvenir mon cœur est brisé!... Pauvres êtres! est-ce donc à travers tant d'épreuves qu'ils feraient l'essai des éternelles douleurs?... Souffrir sur la terre, souffrir dans un autre monde!... Pour eux, ce sera donc toujours souffrir?...

Et je vous assure que parmi eux il y en a beaucoup qui ne sont pas méchants... L'ignorance, l'oubli, des scandales, les ont égarés... Mais, pour revenir, ils n'attendent qu'une parole qui soit dite,

qu'une main qui leur soit tendue... Dites-leur cette bonne parole, et tendez-leur cette main qui sauve...

Du reste, mes frères, si je croyais qu'il fût encore nécessaire d'invoquer des motifs pour stimuler votre zèle, je vous dirais : Regardez les méchants... Ah! mes frères, nous disons souvent beaucoup de mal des méchants, et c'est avec raison; mais enfin il faut avouer qu'ils nous donnent parfois, à nous autres chrétiens, des leçons bien humiliantes, des leçons sanglantes... c'est à nous faire baisser les yeux de honte. Rendons-leur au moins cette justice : ils savent faire leur métier, ceux-là; ils ont le courage de leurs opinions, ceux-là... J'aime certains méchants, moi : ils savent agir selon leurs convictions et défendre leurs partisans... Et des chrétiens voient, sous leurs yeux, insulter, souffleter leur Dieu, leur foi, la foi de leurs pères, et ils restent impassibles, et ils rougissent, et ils n'osent!... Oui, regardez donc un peu les méchants... Eh bien, il y en a là, du zèle! il y en a là, de l'activité! il y en a là, de l'ardeur!... Tout est dépensé : repos, argent, liberté même... Et puis, quelle habileté!... comme ils savent se faire tout à tous!... Un mauvais livre paraît... vite une magnifique édition : voilà pour les riches et pour les salons; maintenant une édition ordinaire : voilà pour la bourgeoisie, le cabinet de lecture et le comptoir; après cela une édition à *quatre sous* : voilà pour le peuple, pour la chaumière et pour

l'atelier. Un homme récemment converti a avoué qu'il avait donné pour trente mille francs de mauvais livres... Et nous, nous chrétiens, nous dont la vocation est de faire du bien, nous qui nous posons en gens de bien, en amis de l'humanité, nous resterions inactifs, insensibles, en présence de ce torrent de vices, d'erreurs et de misères qui entraîne nos frères dans l'abîme!... Dites, serait-ce là avoir la foi? serait-ce là avoir la charité? serait-ce là aimer Dieu et son prochain?... Ce n'est pas assez de se dire chrétien, ce n'est pas assez de ne pas faire du mal : du bien, de bonnes actions, des sacrifices, voilà ce qui constitue l'honnête homme et le vrai chrétien...

II

Mais vous allez me dire, sans doute, maintenant: Nous voyons la nécessité d'exercer le zèle, nous le voudrions bien même; mais que faire? faut-il aussi quitter nos occupations, notre pays, pour aller prêcher la foi aux infidèles? Non, rien de tout cela, mes frères; au contraire, c'est au milieu de votre entourage que je veux vous voir exercer votre zèle. Hélas! pour trouver des païens, des infidèles en un certain sens, il n'est pas toujours nécessaire de passer les mers : il y a dans trop de familles des êtres qui ne sont pas aussi vertueux que nous le vou-

drions, qui nous désolent par leurs égarements... Oh! c'est de toutes les peines de la vie la plus sensible pour une âme qui croit et qui aime!... Pauvres âmes!... après avoir été unis avec elles par des liens si étroits, faudra-t-il s'en séparer à jamais?... Pensée sur laquelle le cœur est obligé de glisser : autrement, il serait brisé...

Eh bien, mes frères, ces âmes qui nous touchent de si près, il faut les sauver... Comment cela? Par l'apostolat de la famille.

Il n'est guère de famille, si malheureuse qu'elle soit, qui ne compte au moins un membre resté fidèle à sa foi : eh bien, il faut, par lui, faire rentrer cette foi dans tous les autres membres. Que je voudrais avoir assez d'éloquence, de force, d'entraînement, pour vous persuader cette grande charité!... Mais c'est la dernière planche de salut qui reste à infiniment d'hommes!... Nous autres prêtres, nous ne pouvons presque plus rien pour eux. Notre habit est souvent un épouvantail... Nous prêchons, et ils ne viennent pas nous entendre. Ils ne lisent pas de bons livres... ils en lisent de mauvais, peut-être... Ils ne prient pas ou ils prient mal... Les travaux, les affaires, les plaisirs, les absorbent... Que deviendront-ils si vous ne leur portez la divine parole? Du reste, ils se défieront beaucoup moins de vous que de nous... Ayez donc un peu pitié d'eux, mes bien bons frères...

Mais à qui vient la plus large part dans l'exercice de ce zèle?... A la femme chrétienne, à la mère, à l'épouse, à la jeune fille... Oui, c'est surtout la femme que la Providence a destinée à être le bon génie, le bon ange de tant d'hommes qui s'égarent; et Dieu lui a donné tout ce qu'il faut pour accomplir cette touchante et sublime mission : une connaissance plus intime des choses de l'âme, une native commisération, une sympathie irrésistible pour tout ce qui souffre, un sentiment plus exquis de la douleur, au point qu'elle éprouve je ne sais quel besoin de la souffrance dans le dévoûment. C'est pour elle surtout qu'est vraie cette parole : « Souffrir, c'est vivre. » Il lui a donné aussi l'insinuation, la douceur, la grâce, le charme de la parole; il n'est pas jusqu'à sa propre faiblesse qui ne soit une puissance pour le bien, quand elle sait s'en servir...

Du reste, cet apostolat de la femme n'est pas chose nouvelle dans l'Eglise; et, je le dis avec un profond sentiment de reconnaissance, la femme fut toujours un puissant auxiliaire du prêtre dans la rédemption de l'humanité. Il y a longtemps que saint Paul louait avec effusion de cœur le zèle de ces femmes admirables dont les maisons furent, à Rome, à Corinthe, à Athènes, les premiers temples où s'immola l'auguste et sainte victime. Jamais ce zèle de la femme chrétienne n'a fléchi. « Dans toute l'histoire évangélique. dit M. de Maistre, les femmes

jouent un grand rôle; et dans les conquêtes célèbres, tant sur les nations que sur les individus, on voit presque toujours figurer une femme. »

Il y a treize ou quatorze siècles, une femme, une reine, parla de son Dieu à son mari encore païen et barbare; elle osa bien, elle en eut le courage : et Clovis, au sein du danger, se rappela le Dieu de Clotilde, l'invoqua, et, après avoir gagné la victoire, se fit baptiser. Qui sait si ce n'est pas à cette femme que la France doit l'honneur d'être la nation très chrétienne? Qui sait si ce n'est pas à cette femme qu'elle doit toute cette civilisation, tous ces progrès dont elle est si fière aujourd'hui?

C'est une pensée bien vraie et bien chrétienne, qu'a exprimée Michel-Ange dans sa sublime peinture du *Jugement dernier* : à la droite du Christ, du côté des élus, il a placé un groupe de femmes qui s'élèvent de la terre et montent au ciel, non pas seules, mais en emportant des hommes avec elles; elles les poussent, les portent, les tirent, et semblent heureuses de plier sous leur fardeau. Grâce à Dieu, cette pensée du grand artiste se réalise encore parmi nous aujourd'hui : que de femmes sont le salut de ce qui les entoure!... et bientôt il y en aura davantage, je l'espère : beaucoup qui n'y songeaient pas voudront réclamer leur part dans ce glorieux apostolat des âmes.

Je n'en doute pas, mesdames, au fond de vos

cœurs vous dites : Nous voudrions bien être du nombre de ces femmes ; mais pour cela que faut-il faire ? faut-il prêcher, discuter, gronder ?

Oh ! non, rien de tout cela...

Prêcher ! les hommes n'aiment guère à s'entendre prêcher chez eux... bien heureux encore quand ils viennent nous écouter, nous autres prêtres !...

Discuter et gronder ! moins encore... Non, je vous le défends... vous ne gronderez jamais, vous ne vous fâcherez jamais à l'occasion de la religion... J'aime trop ces pauvres pécheurs pour vous permettre de les gronder... Puis, il s'agit de gagner des cœurs pour les redonner à Dieu, et des paroles dures ne savent pas trouver les voies mystérieuses qui conduisent au cœur...

Que faire donc ? D'abord prier, faire prier, donner la charité, souffrir... oh ! souffrir beaucoup !... se dévouer... Soyez donc si bonnes, si patientes, si prudentes, si industrieuses, si souples... si douces, si indulgentes, si dévouées... si tout, que jamais Dieu ne soit offensé à votre occasion, et que toujours la religion apparaisse, dans votre personne, telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire belle, bonne et aimable...

Après cela, de temps en temps un petit mot, une parole de foi, un mot du cœur ; mais bien choisir son temps : par exemple, un de ces moments d'abandon, d'intimité plus étroite, où l'on peut pres-

que tout dire... toujours avec cordialité, gaîté même... Quelques paroles, et c'est assez, souvent, pour réveiller la foi qui dort dans un cœur...

« Oh ! que je vous aime ! » disait une jeune enfant à son père, grave magistrat; et elle lui en donnait des preuves des plus affectueuses. « Je vous aime tant, père de mon cœur !... » Puis elle ajouta d'un ton mystérieux : « Pourtant, si vous vouliez, je vous aimerais encore davantage...

— Comment ! tu m'aimerais davantage !... que faut-il donc faire pour plaire à mademoiselle ?

— Oh ! je ne vais pas vous le dire, parce que, si je le dis, je vais être grondée...

— Moi, je te commande de me le dire...

— Eh bien ! repartit-elle, puisque vous le voulez, je vais vous obéir : il faudrait aller plus souvent à l'église, et puis, à Pâques... vous confesser... »

Il la repoussa un peu; mais bientôt des larmes roulèrent autour de ses yeux. Le coup était porté, il ne put résister : trois semaines après, il était à la sainte table... L'heureux père, et l'heureuse enfant !...

Surtout, pas d'importunités : la charité n'est pas importune, et l'on fait rarement du bien à quelqu'un en l'importunant.

Vous êtes battue sur un point, rejetez-vous sur un autre; vous ne pouvez obtenir une conversion pour le présent, préparez-la pour l'avenir. Dimi-

nuez le mal, écartez les obstacles, remplacez les livres suspects par des livres bons et intéressants... La charité a ses industries et même ses ruses... Réconciliez peu à peu avec la religion, faites venir quelquefois au sermon, ne fût-ce que pour vous accompagner : la vérité connue fait toujours du bien. On ne veut pas venir, reportez à la maison ce que vous avez entendu, mais avec discrétion, après l'avoir revêtu des couleurs et des formes que vous savez que l'on aime. En un mot, préparez un retour, ne fût-ce que pour le moment de la mort. Il y a des femmes qui ont travaillé sans cesse pendant vingt ans à la conversion de leur mari...

Enfin, vous ne pouvez plus parler, votre expérience vous le dit ; vous êtes condamnée au silence. Il vous reste encore une ressource : c'est une vie pieuse et de bon exemple. La foi s'inspire plus qu'elle ne se prêche ; elle se glisse insensiblement dans le cœur, et il est impossible d'être souvent en rapport avec une âme toute brûlante de foi sans en ressentir quelque chose. On peut dire à la parole : Tais-toi ! va-t-en ! tu m'ennuies !... mais il est impossible de ne pas respirer, une fois ou l'autre, le doux parfum qui s'échappe de la vie d'une femme vraiment chrétienne...

Voilà, mesdames, les luttes auxquelles il faut s'essayer, voilà les succès et les triomphes qu'il faut remporter... voilà ce qui élève la femme jus-

qu'à la dignité, jusqu'à la majesté... Laissez donc ces misérables conquêtes de la vanité : elles ne sont pas dignes de votre cœur... vous valez mieux que tout cela... et, sachez-le bien, jamais, par ces tristes moyens, vous ne pourrez obtenir les deux choses dont vous ne pouvez vous passer : votre propre estime et celle des autres... Le monde mondain lui-même, ce monde que vous idolâtrez, ne vous estimera pas... il vous jettera à profusion de l'encens, des fleurs, des couronnes; mais, rendons-lui cette justice, il ne vous donnera pas un grain de son estime : il la réservera tout entière pour la femme vertueuse et dévouée, qui n'est autre que la femme chrétienne...

Je dirai ma pensée jusqu'au bout : il se trouve trop souvent des femmes qui ne comprennent rien à ces devoirs. On leur demande : Eh bien! où en est votre mari, votre fils, votre père, sur la question religieuse? On répond légèrement : Oh! je ne m'occupe pas de cela : c'est leur affaire. Ils sont comme tous les autres hommes... vous savez, aujourd'hui, ces messieurs n'ont pas beaucoup de religion... On est bientôt résigné... Je n'aime pas ce langage. S'il y a un cœur dans cette poitrine, il doit être bien étroit et bien obstrué...Que c'est froid !... c'est glacial !... Comment! vous croyez que cet être qui vous touche de si près a une âme comme vous; vous croyez qu'après la mort un malheur sans remède

attend le chrétien infidèle... vous le voyez souffrir sous vos yeux et courir à sa perte... et vous ne dites rien!... et vous ne faites rien!... Et vous l'aimez? Je croyais, moi, que quand on aimait, la pensée d'une éternelle séparation faisait horreur... Savez-vous bien qu'il y a dans l'Écriture une parole qui fait frémir, quand on pense qu'elle est prononcée par l'Esprit-Saint. « Qui n'a pas souci du salut des siens, surtout de ceux de sa maison, a renié la foi et est pire qu'un infidèle : *Si quis suorum maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior.* » Faisons donc du bien aux âmes, et Dieu nous le rendra.

Autrefois, Jonathas, après avoir sauvé le peuple d'Israël, avait enfreint une défense de son père, — défense portée sous peine de mort, — et, pour cette faute légère, il allait mourir, quand le peuple se leva dans sa force et s'écria : Comment! il mourrait, ce Jonathas qui nous a sauvés!... Non, vive le Seigneur! il ne mourra pas... pas un cheveu ne tombera de sa tête!... Et Jonathas échappa au trépas par la volonté de ceux qu'il avait protégés...

Nous aussi, mes frères, sauvons ici-bas, envoyons des âmes, beaucoup d'âmes au ciel... et quand le dernier moment sera venu pour nous, quand nous serons à cette heure fatale de la mort, ces âmes se jetteront au pied de Dieu et lui diront : Comment! il périrait celui qui nous a sauvés!... Non, vive le

Seigneur! il ne périra pas!... Et alors, comme dit l'Écriture, Dieu visitera le lit de vos douleurs, il vous consolera à cette terrible extrémité, et vous donnera les joies des perpétuelles éternités.

CHAPITRE VIII.

GLOSES ET CAUSERIES FAMILIÈRES.

Il est bon, de temps en temps, de parler familièrement, cordialement, avec son auditoire. On peut le faire dans les prônes ou dans ces petits entretiens qui précèdent le sermon.

Ces causeries font infiniment de bien à celui qui parle et à ceux qui écoutent... On peut entrer là dans beaucoup de détails d'une utilité pratique, développer et confirmer ce que l'on a dit ailleurs, délasser les intelligences. Et puis, ces causeries mettent en rapport l'orateur et l'auditoire; elles créent les sympathies, les courants électriques qui doivent exister entre l'âme de celui qui parle et l'âme de celui qui écoute.

Il ne suffit pas d'avoir une belle parole : il faut qu'elle soit aimée. La belle parole peut être admirée; mais il n'y a que la parole aimée qui soit féconde. Chaque jour, dans les relations de la vie, on le sent et on l'exprime ainsi : Vous pouvez lui dire cela, vous; il vous aime... vous pouvez lui tout dire... Il faut que l'auditoire soit de la partie, qu'il sente que ce n'est pas une parole qui commande et

qui s'impose, mais une parole qui aime et qui persuade.

Dans la causerie, comme en toute chose, il y a un côté faible : c'est la trivialité ou l'excessive familiarité. Je vous en avertis, vous penchez de ce côté-là... prenez-garde de tomber... Si vous vous apercevez que vous êtes descendu trop bas, relevez-vous sur-le-champ par une parole sérieuse, un grave enseignement.

Il est bon de semer ces petits entretiens de paroles incisives, de traits, d'images prises dans les choses de la vie ordinaire, d'élans du cœur. On peut même amener, de temps en temps, le sourire sur les lèvres : cela ouvre les âmes; puis, profiter de ce moment pour lui jeter de bonnes vérités... C'est le moment d'essayer d'arriver à ce conseil : Intéresser son auditoire, le faire rire, le faire pleurer et le renvoyer content.

Toutefois, dans les petites villes, soyez sobres de traits. Le bourgeois de la petite ville est susceptible à l'endroit de la vanité : il a la foi la plus robuste à sa supériorité intellectuelle. De sorte que, si vous lui citez trop de traits, il croira que vous vous défiez de sa capacité; il s'écriera : Il nous raconte des *histoires*... Est-ce donc qu'il nous prend pour des enfants ?... Vous avez blessé sa vanité, et sur ce point il ne transige pas. Nul n'est enfant comme l'homme vraiment capable et supérieur. Chez le demi-savant, c'est tout le contraire : chez lui, rhétorique et éloquence, c'est absolument la même chose. Vous lui entendez dire encore aujourd'hui : Cet homme n'a aucune éloquence, sa parole est toute simple. Il ne sait pas que la simplicité s'élève très souvent jusqu'à la plus haute éloquence; que dans la Lettre de saint Paul à Philémon, qui est toute simple, il y a plus de véritable éloquence peut-être que dans tous les plus beaux discours du monde.

Il faut donc le prendre tel qu'il est... Que voulez-vous ? il faut bien se faire tout à tous.

Que l'on se garde bien de regarder ces causeries comme de petits moyens... Oh ! non. D'abord, il s'agit du cœur, et, sachez-le, le cœur est la chose la plus sérieuse du monde : on ne joue pas avec le cœur. Le cœur a une voisine qui lui fait bien tort, parce qu'on les prend souvent l'un pour l'autre : c'est l'imagination. On peut jouer avec l'esprit, l'imagination, les raisonnements... et on y joue très souvent ; mais un cœur, une fois bien touché, c'est la chose la plus sérieuse... Ce que j'appellerai petits moyens, c'est un emprunt excessif à la phrase ou ces excursions dans les questions philosophiques sociales qu'on a baptisées du nom de hautes et profondes considérations. Voilà de fort petits moyens, parce que tout cela, parole d'homme ; et une parole humaine sera à jamais impuissante à saisir et à dompter une âme, à lui dire efficacement : Courbe la tête, et brûle ce que tu as adoré.... Sans doute, on peut s'en servir quelquefois, mais à la condition de ne pas y attacher plus d'importance qu'elles n'en méritent, de les regarder tout simplement comme de petits moyens et des voies qui peuvent mener au cœur. Le cœur... le cœur, voilà le but définitif des efforts de la parole sacrée.... Toucher le cœur, changer le cœur, voilà le succès. Aussi Dieu dit : *Fili mi, præbe cor tuum mihi.*

Dans ma dernière instruction, je vous priais, mes bien aimés frères, de nous aider à rapprocher de la religion tant de pauvres âmes qui en sont éloignées. Je veux aujourd'hui ajouter un mot à ce que j'ai dit.

Vraiment, nous ne sommes pas bons pour les pauvres égarés : nous les damnons, nous les réprouvons sans miséricorde ni merci; pourtant ils sont plus dignes de compassion que de blâme... Mais, si nous étions à leur place, si nous avions eu la même éducation, si nous avions passé par les mêmes épreuves, nous serions peut-être plus méchants qu'eux... Et puis, ils valent bien mieux qu'on ne le pense; ils valent mieux que leur parole. Il ne faut pas se figurer qu'ils n'ont pas la foi... Il est certaines femmes qui disent : Que voulez-vous? mon mari ne croit pas : il me le dit... Allons donc! est-ce qu'il faut ajouter foi à ces paroles?... Votre mari vous a dit cela pour se débarrasser de vous, et vous le prenez au pied de la lettre! Est-ce qu'il faut croire tous ceux qui nient la divinité de la religion?... Ne voyez-vous pas bien que c'est une façon de parler?... Vraiment, ils doivent nous trouver bonnes gens, quand nous les croyons si facilement... Nous les accusons d'être incrédules : ils pourraient bien nous accuser, nous, de tomber dans le péché de crédulité... Vous verrez, quand ils se convertiront, comme ils pratiqueront bien la religion... Voilà des chrétiens robustes! ils nous auront bientôt dépassés... Une mère et une sœur avaient demandé à Dieu instamment la conversion d'un chef de bataillon. Il se convertit; mais voilà qu'il ne les trouvait plus assez parfaites : à son tour, il leur faisait des mo-

rales... De sorte que la sœur écrivait à quelqu'un : « Je suis tentée de dire au bon Dieu : Vous nous avez trop exaucées... » N'ayez donc pas peur de dire un petit mot de temps en temps : les hommes sont comme bien d'autres, ils ne sont pas trop fâchés que l'on s'occupe d'eux, au moins quelquefois... une conduite opposée leur paraîtrait inexplicable. Au fond du cœur, ils sont enchantés de voir une femme, une fille vertueuse. Si vous saviez comme ils en sont fiers, et comme ils parlent bien de vous quand vous n'y êtes pas! Certainement ils vous rendent justice. Dites-leur donc, mes frères, qu'ils sont très bons, au moins par un petit côté; que pour nous autres prêtres, nous ne leur en voulons pas, que nous les aimons de tout notre cœur, et que nous prions bien le bon Dieu pour eux... Quelquefois, quand je passe sur la place publique, je suis tenté de leur dire : Venez donc à l'église... Mais je ne le fais pas, parce que je pense que je vous chargerai de cette commission...

Oui, bien aimés frères, il faut avoir pitié de ceux qui ne connaissent pas et qui ne servent pas Dieu. Leur état est si terrible!... Mon Dieu! s'ils allaient être surpris par la mort!... Ah! comment ne leur tendons-nous pas la main quand nous pouvons les sauver?... Où sont donc notre foi et notre charité?...

Un trait va élucider ma pensée.

Un jeune homme, témoin de l'affreuse catastrophe du chemin de fer de Versailles, raconte ceci : « Au-dessus des waggons entassés et dévorés par la flamme, je vis une jeune femme. Elle était prise par le milieu du corps entre deux wagons; elle faisait d'inutiles efforts pour se dégager; elle nous tendait ses bras pour implorer notre secours. Vingt fois nous cherchâmes à la secourir, et toujours le brasier nous repoussait. A la fin, la malheureuse comprit son sort, et elle sembla s'y résigner : elle éleva ses mains au ciel, puis les remit sur sa figure... Cependant la flamme montait, montait toujours... Elle dévora d'abord son voile, qui flottait au vent; puis elle atteignit ses vêtements... Je me détournai pour ne pas voir un si affreux spectacle... J'étais fou de douleur... Arrivé chez moi, je ne trouvai plus de force que pour tomber à genoux et prier Dieu... »

Mes frères bien aimés, je n'ose presser la comparaison... votre foi le fera... Hélas! hélas! qui sait? il y a quelqu'un qui vous est bien cher qui court un plus grand danger... Déjà la flamme monte, monte!... Mais, plus heureux, vous pouvez le sauver... Sauvez-le!... sauvez-le donc!...

Surtout prions, prions beaucoup, et en particulier je vous recommande de faire prier les petits enfants... Ne sont-ce pas de petits anges du bon Dieu? Il les écoutera. J'ai une grande confiance

dans la prière des enfants... Il y a vraiment des effets de cette prière de l'enfant qui tiennent du miracle...

A Paris, un homme encore jeune était attaqué d'une grave maladie. Les médecins tremblaient pour sa vie.

Or, un jour, son petit enfant, âgé de quatre ans, ne songeant guère au malheur qui pouvait le frapper, jouait sur les pieds du lit de son père, et sa jeune femme se tenait auprès de lui, les yeux pleins de larmes... L'enfant, voyant sa mère triste, lui dit : « Maman, qu'avez-vous donc? vous pleurez... — Je suis triste, mon petit ami, répondit-elle, parce que ton papa souffre beaucoup. »

Alors l'enfant s'arrête tout-à-coup dans ses jeux, se met à genoux, joint ses deux petites mains, les élève vers le ciel et s'écrie : « O mon bon Dieu ! guérissez mon papa, pour que maman ne pleure plus !... »

Le père, témoin de cette action, éprouve une secousse violente, se dresse et s'écrie : « Ah ! c'est étrange, ce qui se passe en moi !... En vérité, je crois que je suis guéri !... » Il se lève, il prend son enfant dans ses bras; sa femme le lui dispute... c'était à qui le couvrirait de plus de baisers...

Faites donc prier aussi vos petits enfants, Dieu leur accordera plus facilement encore la santé de l'âme... Prions tous ensemble, mes bien aimés

frères, afin que, dans la grande famille chrétienne, il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur...

CHAPITRE IX.

LE CULTE DE LA FAMILLE.

Le culte de la famille, c'est une seconde religion qui est intimement liée à la première. Voilà encore un moyen de conduire au christianisme et de rendre la religion aimable. Aujourd'hui les familles souffrent tant de ce côté-là !... Venir à leur secours, c'est les enchaîner à la religion par les liens de la reconnaissance. Que voulez-vous qu'un homme dise à un prêtre qui vient plaider la cause de son bonheur ?... Il est désarmé... Souvent sa femme peut l'empêcher de critiquer en lui disant ces simples paroles : Écoutez, mon cher ami, ce prédicateur nous dit de très bonnes choses. Il recommande aux enfants le respect à leurs parents... vous savez combien nous avons à craindre de ce côté-là... Vraiment, vous feriez bien de venir l'écouter... Et il répond : Vous avez raison.. Et il vient... il pleure... il aime le prédicateur... il réfléchit, et quelquefois il se convertit. Un médecin fort distingué venait de faire une confession bien longue : elle embrassait plus de vingt-cinq ans !... Le prêtre lui demanda ce qui l'avait touché : « C'est votre sermon sur l'éducation. Je suis père de famille... il m'a fait réfléchir, il m'a bouleversé...

J'ai entendu les plus grands prédicateurs ; j'ai entendu des conférences sur la religion, sur Jésus-Christ, sur l'immortalité de l'âme, et il ne m'est pas même venu à la pensée de changer de vie... »

Est-ce qu'on n'a pas un peu négligé, depuis quelque temps, de traiter ce sujet du culte de la famille !... Si on l'a fait, on a eu tort : ces sujets plaisent à tous et ne blessent personne, et naturellement gagnent les cœurs.

Il y a quelques années, c'était la coutume, dans une ville de France, qu'à la distribution des prix des écoles mutuelles il y eût deux discours prononcés, l'un par un prêtre catholique, l'autre par le ministre protestant.

Une année, le premier fut prononcé par un grand-vicaire, homme de beaucoup de talent, qui s'éleva à de très hautes considérations.

Le second fut prononcé par le ministre protestant, qui traita tout simplement des devoirs des enfants envers les parents.

L'effet fut magique et désastreux. Il y avait là une immense assemblée, composée en grande majorité de catholiques, et ils s'en retournèrent en disant : Voilà donc ces protestants dont on nous a fait si grand'peur !... Mais ce ministre-là a dit des choses admirables !... il a mieux parlé que le prêtre catholique... Voilà ce qu'il faut dire aux enfants ! voilà ce qu'il faut dire à tout le monde !... Il faut vraiment que sa religion ne soit pas aussi mauvaise qu'on le dit...

Il me semble, en effet, qu'il serait bien plus avantageux de traiter ces matières que de s'en aller en guerre contre toutes sortes d'incrédules qui ne sont pas là pour vous entendre, ou même qui n'existent pas. Ces sortes de sermons gagnent l'adhésion des femmes, et, en fait d'opinion, les femmes sont plus de la moitié du genre humain. Quand

les femmes prennent une chose à cœur, il est bien difficile qu'elle ne réussisse pas. Puis, Dieu est là... il bénit, il fortifie celui qui prêche simplement sa loi...

Toutefois, quand vous parlerez de la famille, attachez-vous au vieil arbre chrétien, et n'allez pas relever et populariser toutes les sottises qui ont été dites sur ce sujet par des rêveurs ou des utopistes : chargez le bon sens français d'en faire bonne justice.

I

Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram.

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre.

Nous naissons tous faibles et incapables de nous procurer les choses indispensables à la vie. Nous ne savons que souffrir et pleurer. De sorte qu'abandonnés à nous-mêmes, nous péririons infailliblement.

Mais la Providence, si bonne en tout, a largement pourvu à nos besoins : elle a donné mission à nos parents de veiller sur nous, et la main d'une mère s'empresse de soigner notre enfance, d'essuyer nos premières larmes...

Aussi, le premier sentiment qui fait battre le cœur de l'enfant, c'est un sentiment de reconnaissance et d'amour filial. Ce sentiment, il le manifeste

par ses petits gestes alors que sa bouche ne peut pas encore s'exprimer; et ce sentiment, développé par les années, par les soins réitérés de nos parents, semblerait ne devoir s'éteindre qu'avec la vie...

Mais, hélas! que l'expérience est cruelle ici!..... De quelque côté que vous vous tourniez, en France, vous rencontrez des cœurs saignants, des âmes brisées... abreuvées d'amertume!... Il y a des familles qui souffrent plus du côté de leurs propres enfants que de toutes les douleurs de la vie...

Je viens donc rappeler les devoirs sacrés que Dieu et la nature même imposent à l'égard de ceux qui nous ont donné le jour : le respect de l'autorité paternelle, qui fut longtemps la seconde religion du foyer domestique.

Ici, mes bien aimés frères, vous m'avez compris... je ne m'adresse pas seulement à ceux qui sont encore dans l'enfance, je m'adresse à tous ceux qui ont encore un père et une mère sur la terre... à ceux mêmes qui les ont perdus : ils ont aussi des devoirs à remplir; ils doivent prier, faire prier, et expier par le repentir leurs torts à l'égard de ceux qui ne sont plus...

Je vous avoue, mes frères, que j'éprouve quelque embarras et quelque honte à traiter ce sujet... Rappeler à des enfants qu'ils doivent aimer leurs parents! est-ce que cela devrait être nécessaire? Le cœur tout seul suffirait bien à le dire...

Mais, puisque les liens de la famille se relâchent, puisque tout le monde le sent et le déplore, vous me permettrez de parler avec une liberté tout apostolique, mais aussi avec une charité toute chrétienne... c'est mon devoir, et c'est pour votre bonheur...

Rendre à Dieu un culte de respect, d'obéissance et d'amour, voilà le premier devoir de l'homme, celui qui les précède et les domine tous : *Dominum tuum adorabis et illi servies... Diliges Dominum, hoc est primum mandatum.*

Mais, immédiatement après Dieu, viennent nos parents, dont ils tiennent la place et dont ils sont la vivante image... Donc, immédiatement après la piété envers Dieu, doit venir la piété envers les auteurs de nos jours, la piété filiale... Il y a une intime liaison entre ces deux cultes. *Parentes sunt honorandi, propter participationem divinæ dignitatis,* dit saint Cyrille de Jérusalem, et le culte que nous leur devons doit être, comme le culte de Dieu, un culte de respect, d'obéissance et d'amour...

Oui, d'abord, nous leur devons un culte de respect...

Remarquez-le bien, mes frères, ce n'est pas seulement une affaire de convenance, une chose qu'il est mieux d'observer, mais dont il est possible de se dispenser...

Non : c'est devoir sacré, c'est obligation impé-

rieuse, éternelle... A la rigueur, on peut quelquefois être dispensé de l'obéissance..., du respect, jamais! jamais!...

Car il y a une immuable loi de Dieu, écrite par lui-même à la première page des devoirs envers les hommes : « Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps... » Et ailleurs il dit : « Qui craint le Seigneur honore son père et sa mère, et servira comme des maîtres ceux qui lui ont donné le jour : *His qui te genuerunt*... » Ce devoir est sans cesse rappelé à chaque page des Écritures...

Le Sauveur Jésus lui-même, aux jours de sa vie mortelle, interrogé par un jeune homme sur ce qu'il fallait faire pour arriver au ciel, lui répondit : « Vous ne tuerez point, vous ne prendrez pas le bien d'autrui, vous ne direz pas de faux témoignages. *Honorez votre père et votre mère.* » Il y a donc obligation de rendre ce culte de la famille, et y manquer gravement c'est se placer à côté du faux témoin et du voleur... c'est forfaire à l'honneur... Le mauvais fils n'a plus le droit de mettre sa main sur son cœur et de donner sa parole d'honneur : l'honneur, pour lui, n'existe plus...

Ce que c'est que respecter ses parents, je n'ai pas besoin de le dire; le cœur d'un enfant bien né le lui dira beaucoup mieux que je ne pourrais le faire par mes paroles. Grâce à Dieu, il y a encore parmi nous des familles où ce devoir est compris. Là,

on a plus que de la vénération pour ses parents, surtout pour ceux qui touchent au terme de la vie: c'est un véritable culte. Quel dévoûment! quel empressement! quelles délicates attentions!... Comme on les entoure de tout ce qui peut alléger le poids de l'âge et de l'infirmité!... Loin de soupirer après leur héritage, on voudrait ne les jamais voir mourir. Quelle sollicitude pour satisfaire même de petits caprices, pour écarter tout ce qui pourrait leur rappeler de pénibles souvenirs!... Que c'est beau! Il y a là un si doux parfum des célestes bénédictions, que ceux mêmes qui ne s'acquittent pas de ce devoir ne peuvent s'empêcher d'y applaudir...

Mais, hélas! il y a d'autres familles où ils sont méconnus... Au respect du premier âge succèdent l'indifférence, la froideur et presque le mépris. Il faut à ces pauvres parents user de ménagements comme s'ils parlaient à des seigneurs, et encore ne trouvent-ils pas toujours des égards.

Vous ne savez pas, mes frères bien aimés, combien un père, une mère, sont sensibles à de pareils procédés! combien ils souffrent! comme leur âme est brûlante d'angoisse!... Oh! avoir aimé quelqu'un plus que sa vie... et puis se voir repoussé!... c'est trop pour un cœur, il se brise... Allez, on ne vous dit pas tout, à vous... nous en savons quelque chose, nous autres prêtres. Ces infortunés parents souffrent d'autant plus qu'ils n'osent, pendant long-

temps dire la cause de leur mal... Aussi, quand ils n'y peuvent plus tenir, quelles désolantes confidences!... quelle explosion de douleurs s'échappe de ces poitrines oppressées!... Mon père, je suis bien malheureux!... plaignez-moi... priez pour moi!... J'ose à peine vous dire qui me fait souffrir... Mon père... mes enfants! ce sont mes propres enfants!... Ah! pourquoi ne suis-je pas mort pendant qu'ils étaient tout jeunes!... Que fais-je encore sur la terre?... Je le sens, je ne suis plus rien, on n'a plus d'égards, on ne m'écoute plus, on ne me consulte plus... Je tremble d'être un fardeau dont on ne serait pas fâché d'être débarrassé.

Après cela, le malheureux père, il pleure... il pleure peut-être pour la première fois de sa vie... C'est pourtant bien autre chose que la douleur d'une mère!... Pauvres parents! voilà donc où sont venus aboutir leurs espérances et leurs rêves de bonheur!... voilà donc la récompense de leurs peines et de leurs travaux!... Ce n'est pas assez des infirmités de l'âge, de la vue du terme prochain de la vie... faut-il encore qu'ils soient poussés dans le cercueil par leurs propres enfants?...

On dira : Mais ils ont des torts, des défauts, des manies; ils sont déraisonnables, insupportables même...

Cela peut être... que voulez-vous? qui n'a ses défauts et ses travers? Nous-mêmes qui ne sommes

pas arrivés à la vieillesse, en sommes-nous exempts? Serons-nous plus tard contents, si l'on s'en vient critiquer nos vues et notre façon d'agir?... « Ne méprisez pas le vieillard, dit l'Écriture; car vous vieillirez comme lui : *Et ne spernas eum in senectute sua; etenim ex nobis senescunt.* »

Ils ont des torts, ils sont injustes même; ils sont coupables... Dieu les jugera... mais ce sont toujours vos parents, donc vous devez toujours les respecter... Oui, quels qu'ils soient, et qui que vous soyez vous-même; si riche, si savant, si haut placé que vous vous croyiez, regardez cet homme, c'est votre père, ce sera toujours votre père... c'est-à-dire celui qui a travaillé, souffert pour vous... Cette femme, quels que soient ses défauts, c'est votre mère, ce sera toujours votre mère... c'est-à-dire celle qui vous a porté dans son sein, nourri de son lait, pressé sur son cœur!... qui vous a plus aimé qu'on ne vous aimera jamais... Donc toujours respect aux parents, toujours respect à l'âge, toujours respect aux cheveux blancs : *Senectus enim venerabilis...*

II

En second lieu, nous leur devons un culte d'obéissance.

Le siècle tout entier semble conspirer contre ce

devoir. Il y a une tendance à une excessive indépendance. Ce souffle plane sur toute la société; il a franchi les barrières de la famille, et atteint même l'enfance... Pourtant, l'obéissance c'est la grande loi du monde, c'est la condition de l'ordre et du bonheur...

Rien n'est beau comme l'ordre : partout où on le trouve, on l'admire... Mais, pour que l'ordre règne dans une famille, il faut quelqu'un qui commande et quelqu'un qui obéisse... Or, si je vous demande à qui de commander au sein d'une famille, naturellement vous me répondrez : C'est au père et à la mère... A qui d'obéir? Aux enfants... Hélas! pourquoi donc ne le fait-on pas toujours?...

Les parents ont reçu, avec la paternité, l'obligation de diriger et de contenir leurs enfants dans le chemin de la vertu; donc leur voix doit être écoutée.

Aussi, le Saint-Esprit dit : « Mon enfant, écoute le commandement de ton père, et garde les leçons de ta mère : *Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ.*

Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a voulu nous donner l'exemple de cette obéissance. Lui, Fils de Dieu, lui, le créateur des mondes, il obéissait à Marie et à Joseph : *Et erat subditus illis...* Il avait pourtant de la science, du talent, celui-là.

Saint Paul écrit ces paroles : « Enfants, obéissez à

vos parents, car c'est juste : *Filii, obedite parentibus in Domino, hoc enim justum est...* »

Oui, c'est bien juste ; car que veulent en général les parents? Ils veulent faire un avenir à leurs enfants, les former au travail ou à l'exercice d'une profession utile... Est-ce qu'ils n'ont pas raison?... L'homme oisif, le paresseux, sera toujours un homme malheureux, le tourment de sa famille, la honte et la plaie de la société!...

Que veulent encore les parents? Ils veulent protéger leurs enfants contre la contagion du vice et l'entraînement des passions...

Nous le savons tous, il y dans les jeunes cœurs une désastreuse tendance au mal. Les choses les plus dangereuses leur apparaissent sous des dehors enchanteurs ; de sorte qu'avec les plus heureuses qualités ils pourront faire les plus grandes sottises et les plus tristes naufrages, et vouer leur existence au malheur.

Trop souvent, hélas! nous voyons la désolation pénétrer dans les familles, les plus heureuses espérances changées en douleurs ineffables... et c'est le fruit maudit de la désobéissance!...

Vous avez vu autrefois un père heureux et fier de son jeune enfant ; il en parlait avec enthousiasme, il triomphait de ses premiers succès. Vous voyez aujourd'hui un homme triste, morne ; ses traits portent l'empreinte de la souffrance... Pourquoi? La

désobéissance a passé par là... Ne lui parlez pas même de son fils, vous dit-on : vous lui feriez de la peine...

Vous avez vu autrefois une mère joyeuse et mille fois heureuse par sa fille ; elle ne se trouvait bien que quand son bras était enlacé dans le sien... c'était une gloire pour elle que de la montrer au monde... Aujourd'hui, vous voyez une pauvre femme brisée par les souffrances, qui en est réduite à cacher dans ses deux mains la rougeur de son front... Pourquoi? La désobéissance a passé par là... on l'a trompée, la pauvre mère! on a trompé sa vigilance, trahi son cœur... voilà la cause de tout le mal...

Il est une chose dont il faudrait bien se convaincre : c'est qu'il nous faudra toujours obéir. Oui, malgré nos projets et nos rêves d'indépendance, il faudra toujours sentir le frein du commandement, quelle que soit notre position sociale. Dieu veuille que nous ne soyons pas réduits à regretter le joug de la maison paternelle!... C'est donc là qu'il faut apprendre la docilité et la soumission : autrement, notre vie sera empoisonnée... car nous aurons toujours des maîtres...

D'un autre côté, ne nous faisons pas illusion, l'obéissance à ses parents est profitable à tous les âges. Nous pouvons avoir beaucoup de science, des talents ; mais il y a une chose qui nous manque et

que le temps seul donne, que les vieillards seuls possèdent : c'est l'expérience de la vie... On a trop négligé cela. On a pensé qu'on pouvait tout conquérir à l'aide de la science et des livres, et nous avons été les victimes de ces prétentions... Il y a de si bons conseils, de si sages avertissements dans ces vieillards placés sur la limite du temps et de l'éternité!...

Revenons tous, mes frères, à la docilité et à l'obéissance : nous pouvons, par là, nous épargner bien des amertumes... Il est, grâce à Dieu, plus d'un homme qui s'est arrêté au bord du précipice, en s'écriant : Oh! non... non!... je ne veux pas : je désobéirais à ma mère... je violerais la promesse que j'ai faite à ma mère... Oh! si elle venait jamais à le savoir, je la désolerais... et ce serait un crime à mes yeux...

III

Enfin, nous devons rendre à nos parents un culte d'amour.

Rien ne se comprend mieux, mes bien aimés frères... Où reposer son cœur, ce cœur vide d'amour, si ce n'est sur le cœur d'un père, d'une mère?

Nos parents sont naturellement nos premiers et

nos meilleurs amis. « Rien, dit saint Cyrille d'Alexandrie, ne doit être plus cher qu'un père : *Nihil carius debet esse filiis quam pater.* »

Aimer sa famille, c'est si doux!... Pour peu que l'on ait de cœur et de sensibilité, non-seulement on sent qu'on doit aimer ses parents, mais on le veut; on est heureux de les aimer, de leur dire et redire : Je vous aime! oh! que je vous aime!...

D'un autre côté, le respect suppose l'amour; car, d'après saint Thomas, la source du respect, c'est l'amour : *Dilectio radex est honoris.* Retranchez le cœur, les marques de respect ne seront plus que de vains compliments, de menteuses démonstrations...

Du reste, qu'est-il besoin que Dieu le commande? Il suffit de rentrer en soi-même, et la reconnaissance le dit assez... Mais, ne pas les aimer, c'est de l'ingratitude, c'est la plus inqualifiable des ingratitudes!... Car qui a jamais fait davantage pour nous?

J'ai lu quelque part qu'un bon solitaire ayant trouvé sur son chemin un mendiant abandonné et couvert de plaies, il l'emporta dans sa cellule, l'entoura des soins les plus paternels. Or, le mendiant répondait à tout cela par de grossières insultes; et comme le solitaire ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre : « N'es-tu pas content? lui disait le mendiant; reporte-moi à l'endroit où tu m'as pris. T'ai-je prié de venir à mon secours? Tu pouvais bien

m'y laisser mourir... » A coup sûr, voilà de l'ingratitude, ou il n'y en eut jamais...

Eh bien, aussi ingrat, plus ingrat est l'enfant qui n'aime pas ses parents, qui n'est pas bon pour eux... Car, non-seulement ils nous ont recueillis, mais nous leur devons tout, jusqu'à la vie... Et que n'ont-ils pas fait pour nous? que n'ont-ils pas souffert?...

Ici, mes frères, je ne m'arrêterai pas à vous faire des phrases : vous en savez tous autant que moi. Du reste, il y en aurait trop à faire. Je ne m'arrêterai pas à vous parler des soucis et des peines d'un père; de la tendresse, du dévoûment et des soins si affectueux d'une mère; des espérances de bonheur que tous deux ont placées sur la tête de leur enfant : tout cela est bien connu et bien réel... Et on ne les aimerait pas! et leurs espérances seraient vaines! et leurs sacrifices seraient perdus!... Quelle déception! quelle ingratitude!... Si je savais quelqu'un qui ne voulût pas remplir ce devoir, je lui dirais : Au moins, rendez à vos parents tout ce qu'ils vous ont donné; rendez à votre père ses sueurs et ses sollicitudes; rendez à votre mère ses soucis, ses veilles, ses douleurs, sa santé délabrée. Et puis, allez! vous n'êtes qu'un mauvais cœur! vous n'aimez pas, vous n'aimerez jamais personne! vous ne savez pas même ce que c'est que d'aimer!... Ah! de grâce! ne venez pas me parler de votre cœur, de votre sensibilité : tout cela, vaine sensiblerie ou passion insensée!....

Défiez-vous, mes frères, défiez-vous de l'homme qui ne paie pas ce tribut d'affection à sa famille ; il n'aime que lui-même, c'est le plus détestable des égoïstes... C'est au foyer domestique que s'apprend l'affection. Oh ! que la jeune personne se garde bien d'associer sa vie à l'homme qui n'a pas aimé son père, qui n'a pas été bon et dévoué pour sa mère : elle est perdue !... elle ne sera jamais aimée !... En vain il lui fera de belles protestations : il la trompera, et il se trompera lui-même. Dites, que voulez-vous, en fait d'affection, demander à un homme qui n'a pas pu aimer son père, qui n'a pas pu, qui n'a pas su aimer sa mère... une mère, ce qu'il y a de plus tendre, de plus dévoué, de plus aimant sur la terre ?... Il est mort à l'affection... C'est quelque chose qui se meut et s'agite encore ; mais ce n'est plus véritablement un homme...

Faut-il qu'il se trouve des êtres qui en soient là !... Que c'est humiliant pour notre nature !... Mais le lion et le tigre, dans leurs forêts, remplissent ce devoir... Et l'homme, et l'homme, avec son intelligence et son cœur, n'éprouve rien en présence de ceux dont il tient la vie !... Que dis-je ? il afflige, il repousse, il désole !...

Pour nous, mes bien aimés frères, rentrons en nous-mêmes, voyons où nous en sommes à l'égard de nos parents. Y a-t-il toujours eu en nous respect, obéissance et sincère affection ?... Ne les avons-nous

pas fait souffrir quelquefois?... Réparons ces oublis, s'il en est encore temps... Surtout, amour de nos parents. C'est si doux d'aimer!... C'est là ce qui fait que de plusieurs cœurs il n'y a qu'un seul cœur... Et puis, ce n'est bien que dans un père, une mère, que l'on trouve un amour sincère et désintéressé. Ils nous aiment à cause de nous-mêmes... malgré nos faiblesses et nos défauts. Et l'expérience nous fera dire un jour : Je n'ai eu qu'une véritable amie sur la terre... c'était ma mère. Puis, cette affection protége contre des affections désordonnées. L'homme a besoin d'aimer et d'être aimé; mais souvent son cœur s'égare et fait fausse route... l'amour filial a quelque chose de si pur qu'il l'avertit et le retient. Qu'a-t-il besoin d'affections hasardées quand il en a une si noble et si sûre?...

Revenons donc au culte de la famille...

Et puis, mes frères, permettez-moi de vous parler avec abandon... puis, songeons à l'avenir. Vous surtout, qui savez que Dieu vous a donné un cœur sensible et aimant, oh! soyez bons pour vos parents pendant que vous les possédez encore; autrement vous vous préparez bien des regrets, bien des remords.

Au fond, nous les aimons... plus que nous ne le savons. C'est la séparation, en particulier la dernière de toutes, qui nous montre le lien mystérieux qui unit notre âme à leur âme. Vous le savez, la

mort viendra un jour nous les ravir. Ah! quel coup pour un cœur en présence du trépas! en présence de la grande révélation du tombeau, que de penser qu'on a pu les contrister!... Voir son père, sa mère, couchés dans leur cercueil, et songer qu'on a pu ajouter aux peines de leur vie!...

Mais aussi, quelle consolation au milieu d'une si grande douleur de songer qu'on les a entourés de soins et d'affections, et qu'ils sont morts contents de nous! Comme le cœur aime à se souvenir des bonnes paroles qu'ils nous ont dites avant de quitter la terre!...

A la mort de sainte Monique sa mère, saint Augustin était plongé dans la plus profonde douleur. Pourtant ce n'était plus un enfant, ce n'était pas non plus une tête faible; il avait alors trente-trois ans, et on sait la puissance de son génie... Néanmoins il était inconsolable: « Ne plus voir ma mère, dit-il dans ses *Confessions*, ne plus l'entendre, était pour moi une insupportable douleur. Quand j'entrais dans un appartement où j'avais coutume de la voir, il me semblait toujours que j'allais la rencontrer... et je ne la trouvais nulle part. Ma mère, vous étiez absente...

« Cependant, ajoute-t-il, une chose adoucit un peu ma peine: c'est que je me souvins que sur son lit de mort ma mère, souriant à mes soins, m'appelait *bon fils*, et qu'elle me dit qu'elle n'avait pas en-

tendu sortir de ma bouche une parole dure ou blessante pour elle... »

Mais qu'eût-ce été, mes frères bien aimés, qu'eût-il fait, si à ce moment le souvenir d'une parole pénible, d'un mauvais procédé, lui fût retombé sur le cœur comme la pointe froide d'un glaive? Oh! souvenir affreux!... avoir contristé sa mère, l'avoir fait pleurer, puis la voir là, couchée dans son cercueil... morte! morte! la pauvre mère... Dieu vous garde, mes bons frères, de passer par ces épreuves-là; oui, Dieu vous en garde tous, car il n'est pas bon à cette heure d'avoir été dur pour ses parents... Non, voyez-vous, ce n'est pas bon, ou plutôt, c'est affreux, affreux!...

Pour le bien comprendre, il faut l'avoir éprouvé, ou l'avoir lu dans un cœur encore tout saignant, sous le coup de cette douleur.

Pour nous, nous en avons été témoin une seule fois, et jamais le souvenir ne s'effacera.

C'était un jeune homme doué d'un excellent cœur, mais léger, mais égaré alors par de mauvaises passions...

Il avait une bonne mère qui le chérissait, et plus d'une fois il avait blessé son cœur, il avait surpris une larme dans ses yeux, avec l'intime conviction que c'était lui qui la faisait couler. La pauvre mère souffrait cruellement... mais elle n'osait trop se plaindre; c'était son fils bien aimé par dessus tout;

elle avait cru retrouver ses propres traits sur son visage; puis il avait obtenu de grands succès dans ses études, et elle en était si heureuse et si fière!...

C'était le temps des vacances. Ce jeune homme avait terminé son droit, et il se trouvait à la maison paternelle; sa mère tomba tout-à-coup malade... Il en fut un peu ému, mais bientôt distrait par les amusements de ces jours-là...

Cependant, une nuit, sa sœur arrive éplorée à sa chambre, et lui crie : « Oh! lève-toi, lève-toi bien vite... ma mère est tombée en faiblesse... Oh! si elle allait mourir... » Il se lève, il vole à demi vêtu au lit de sa mère... Il l'appelle, pas de réponse... Il lui prend la main et lui crie : « Ma bonne mère, si vous m'entendez, serrez-moi la main... » Mais elle ne lui répondit que par le dernier cri des mourants... Alors, tout hors de lui-même, il s'en va trouver toutes les personnes qui avaient entouré sa mère à ses derniers moments, et leur demande : « Mais est-ce que ma mère n'a dit rien? Qu'a-t-elle dit avant de mourir? » Partout on lui répond : « Monsieur, votre mère a été surprise, elle n'a rien dit. » Pauvre jeune homme! il eût voulu une parole de bonté, quelque chose qui lui eût révélé que sa mère lui pardonnait, et rien, rien!

A partir de ce moment, sa douleur fut atroce; pendant longtemps on essaya en vain, pour l'adoucir, des voyages et des distractions du monde...

Dès qu'il le pouvait, il se retirait à l'écart pour songer à sa mère, pour se nourrir de sa douleur, et souvent, lorsqu'il se croyait seul, on l'entendait prononcer ces mots : « Pauvre mère ! pauvre mère !... »

Le souvenir de sa mère le suivait partout. La nuit, pendant son sommeil, il songeait à elle, et plus d'une fois il lui sembla que son malheur n'était pas réel, que sa mère vivait encore : alors il l'entourait de soins, de caresses ; il lui demandait pardon...

Mais au réveil, quelle réalité!... Alors la douleur lui arrachait ces plaintes : « Ma mère, ma bonne mère, si tu pouvais donc revivre, que je t'aurais bientôt fait tout oublier ! Car, va, je t'assure, au fond je t'aimais plus que je ne le savais moi-même. »

Et le lendemain, on trouvait son lit tout mouillé de ses larmes...

Il y a déjà des années que sa mère n'est plus, et la douleur est restée au fond de son âme. « Que voulez-vous, dit-il, vous me trouverez bien enfant, mais je ne puis me vaincre... Avoir fait de la peine à ma mère, et n'avoir pas reçu son pardon, c'est trop pour mon cœur. La blessure est là, et elle y restera, elle dormira avec moi dans la tombe. »

Pour nous, mes bien aimés frères, pour nous plus heureux, pour nous qui avons le bonheur de posséder encore nos parents, profitons de cette

leçon. Redoublons d'affection: dès aujourd'hui resserrons les liens de la famille... Ah! loin de contrister, consolons et aimons nos parents; à mesure que nous voyons ces têtes vénérables s'incliner vers la terre, leurs cheveux blanchir, redoublons d'empressement, de bons soins; méritons de recevoir leur dernière bénédiction. Oh! c'est si beau une famille unie! Mes frères, travailler ensemble, souffrir ensemble, aimer ensemble Dieu et ce qui est bon, voilà le plus pur bonheur de la terre, voilà aussi le chemin de la bienheureuse éternité.

DEVOIRS DES PARENTS.

I

Erudi filium tuum, et dabit delicias animæ tuæ (Prov. xxix, v. 17).

Formez bien votre enfant, et il fera le bonheur de votre vie.

A coup sûr, mes bien aimés frères, s'il y a un âge digne de tout notre intérêt, c'est celui qui s'écoule entre douze et vingt ans... C'est le temps des généreux sentiments, c'est le temps des affections sincères et des ardentes aspirations au bonheur... Mais aussi c'est le temps des illusions et des provocations au mal, et une cruelle expérience

nous apprend qu'il n'y a bien que trop de victimes.

En effet, mes frères, qui de nous n'a rencontré bien souvent un père bien malheureux par celui-là même sur lequel il avait placé toutes ses espérances d'avenir et de bonheur? qui n'a même rencontré une mère désolée par celle-là même sur laquelle elle avait placé sa gloire et son orgueil? Ce mal est grand, mes frères, ce mal est effrayant!... Pourtant il y a un remède, et il n'y en a qu'un seul : il est dans une éducation sincèrement et fermement chrétienne, et il n'est que là. Il n'est plus temps de se faire illusion ni de se tromper soi-même : les faits sont là, et ils parlent plus haut que tous les raisonnements. Ou votre enfant sera chrétien par le cœur, ou vous avez tout lieu de trembler pour vous et pour lui... Je vais donc vous parler de la nécessité de donner cette éducation chrétienne.

Ici encore, entendons-nous bien : l'éducation ne consiste pas dans les maîtres, les livres, les paroles; elle consiste surtout dans les exemples... Ici encore, je ne parle pas seulement aux chefs de famille, je parle à tous ceux qui ont ou qui auront plus tard mission d'élever des enfants. L'éducation est un ministère sacré, une sorte de sacerdoce auquel il faut se préparer par de longues années de vertus et d'épreuves. On n'improvise pas un bon prêtre : on n'improvise pas plus un bon père, une bonne mère de famille.

Dieu, en concédant à l'homme une partie de sa paternité, lui a aussi imposé des devoirs. Voilà un principe qu'il est impossible de nier ou de restreindre, tant qu'il y aura encore des vérités reconnues sur la terre...

Ces devoirs sont donc l'obligation de subvenir à tous les besoins de son enfant, c'est-à-dire de donner la nourriture à son corps, la vérité à son intelligence, l'amour à son cœur... surtout l'espérance... Oh ! l'espérance, c'est presque le seul héritage qu'il puisse laisser à son enfant...

La paternité est un sacerdoce... Il y a du prêtre dans le père et dans la mère, et il y a longtemps que saint Jean Chrysostôme disait aux parents : « Vous êtes les apôtres de votre famille : *Apostoli familiæ vestræ estis.* » C'est si vrai, que, pendant des siècles, il n'y eut pas d'autres prêtres. Le père était à la fois le prêtre et le roi du foyer domestique.

Or, le devoir du prêtre est de prêcher la religion et de donner l'exemple de la vertu... Donc, les parents doivent déposer dans les jeunes cœurs les semences de vérité et de vertu dont le parfum se prolonge souvent si loin dans la vie... Aussi saint Paul leur ordonne-t-il, au nom de Dieu, d'élever leurs enfants suivant la foi et la morale de Jésus-Christ. *Patres, educate filios vestros in disciplina et compunctione Domini.*

« Les parents, dit saint Augustin, ne doivent pas seulement s'engager dans les liens du mariage pour jeter sur la terre des enfants, tristes voyageurs, mais ils doivent se proposer de donner à l'Église des chrétiens, au ciel des saints. » Du reste, mes bien aimés frères, quand, dans un moment de calme, vous venez de jeter un regard d'attendrissement sur votre enfant, est-ce que votre cœur ne vous dit pas que vous lui devez quelque chose de meilleur que la vie de la terre? Quoi! vous l'aimez, et, dans votre affection, vous n'auriez à lui donner que la vie de la terre?... rien que cette triste vie?... Mais la vie, dans toutes les conditions, même les plus belles, savez-vous bien ce que c'est?

La vie, c'est le travail...

La vie, c'est la douleur...

La vie, c'est une affreuse lutte contre le mal...

Et vous n'auriez que cela, rien que cela à donner à ce pauvre enfant? Et vous l'aimez!... Permettez-moi de vous le dire, vous lui avez fait là un bien misérable cadeau... Mes frères, puisque vous lui avez donné les souffrances et les larmes, oh! donnez-lui aussi les joies et les espérances!... prenez-le au sein des douleurs et des misères, et jetez-le d'un seul bond par la foi au-delà des limites du temps, dans ce monde meilleur où vous le retrouverez un jour.

L'éducation chrétienne est un devoir. C'est aussi

la condition de votre bonheur et de celui de vos enfants...

Sans doute, il y a dans un jeune cœur d'admirables qualités. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. J'aime sa générosité, j'aime sa candeur, j'aime sa sincérité.

Mais aussi, à côté de ces nobles dons, il y a le germe de funestes passions qui peuvent apporter à vous et à lui malheur, honte et ruine...

Or, toute force humaine sera à jamais impuissante à diriger et à dompter un jeune cœur. Il n'y a que la parole de Jésus qui puisse le saisir et le coucher dans la soumission...

Donner à son enfant des principes de probité et d'honneur, c'est bien, c'est très bien ; mais ce n'est pas assez. Si vous n'opposez que votre parole à sa parole, votre raison d'homme à sa raison, ou plutôt à sa déraison, vous serez bientôt vaincu... Sans doute, vous pourrez bien le contenir pendant quelques années ; mais attendez... il grandira... et puis votre barrière de la probité et de l'honneur mondain, il la prendra, la mettra en pièces et vous en jettera les éclats à la face...

Vous, contenir un jeune cœur, diriger un jeune cœur avec des paroles d'homme !... Mais qui êtes-vous donc ?... Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un cœur dans la fougue de l'âge ? vous ne connaissez donc pas le volcan qui le brûle et qui

peut vous dévorer de son souffle? vous n'avez donc jamais écouté cette voix implacable qui lui crie, en présence des séductions enchanteresses de la vie : Marche! marche!... ton plaisir avant tout?...

Dieu seul, mes frères, avec son ciel et son enfer éternels, peut enchaîner les passions qui bouillonnent au cœur de l'adolescent, et leur dire aussi : Vous n'irez pas plus loin : *Huc usque venies*... Vouloir enchaîner un jeune cœur avec des paroles d'homme, avec des lois d'homme, c'est vouloir enchaîner avec des toiles d'araignée ces chars de feu que la vapeur emporte sur des sillons de fer.

Songeons-y, rien ne peut remplacer cette éducation chrétienne.

Car, qu'est-ce qu'un enfant? Suivant la pensée d'un grand orateur, c'est un petit être placé entre le bien et le mal, qui peut devenir un scélérat ou un saint. Or, c'est l'éducation qui le fera l'une ou l'autre de ces deux choses.

Et si l'élément divin a manqué, il y a tout à craindre, même avec les plus heureuses qualités.

Vous voyez au sein d'une famille ce bon petit enfant... son front est si pur, son cœur si candide!... Il vous amuse par les saillies d'un esprit précoce. Quoi de plus inoffensif?... On dirait un petit ange du ciel égaré sur la terre. Aussi son heureuse mère le dévore des yeux...

Eh bien, laissez-le grandir sans que son cœur soit embaumé, pétri, comme dit l'Écriture, de l'onction évangélique, vous ne le reconnaîtrez bientôt plus!... En vain vous lui aurez donné une brillante éducation, un jour son cœur vous glissera dans la main, et vous ne retrouverez que je ne sais quel être intraitable, sournois, bourru, sans pitié même pour les auteurs de ses jours, et qui, s'il le faut, pour satisfaire ses passions, abreuvera d'amertume, dévorera le sein qui l'a nourri...

C'est ici surtout qu'il ne faut plus se faire illusion. Les faits sont là, ils parlent avec une écrasante éloquence... Qui sait même s'il n'est pas dans cet auditoire plus d'un cœur de mère encore tout saignant qui pourrait me crier : C'est vrai! c'est trop vrai! non, je ne reconnais plus mon enfant! ce n'est plus lui... Lui, autrefois si doux et si candide!... ô mon Dieu! qui eût dit qu'un jour je pleurerais d'être sa mère?...

Voilà, mes frères, ce que dit l'expérience et ce que dit Dieu lui-même : « L'enfant que n'a pas touché la règle divine fera le malheur de sa famille : *Erit confusio patris de filio indisciplinato.* » Je dirai même c'est la condition du bonheur de la société...

Mes frères, c'est au foyer domestique que s'élabore la prospérité ou la misère d'un peuple ; c'est de là qu'elles se répandent dans une société.

Les enfants sont l'espérance de la religion et de la

patrie : bientôt ils auront pris notre place, et ils joueront le rôle que nous jouons aujourd'hui.

Eh bien ! quel sera l'avenir de cette société ? sera-t-elle heureuse, sera-t-elle malheureuse ? Parents, elle sera ce que vous voudrez, vous tenez son sort dans vos mains, — une effrayante responsabilité pèse sur vous.

Si vous formez bien vos enfants, elle sera pleine de vertu et de prospérité ; si vous les formez mal, elle sera pleine de vices et de hontes ; car il est dit : *Filii abominationum, filii peccatorum.* L'éducation porte dans son sein la grandeur ou les abaissements des sociétés et des familles ; et cette éducation dépend des parents. Dieu leur a donné une puissance vraiment terrible. On peut dire qu'ils ont droit de vie et de mort sur la société. Qu'ils s'entendent et qu'ils le veuillent, la face de l'univers est changée...

O parents, que vous pouvez faire de bien... mais aussi que vous pouvez faire de mal !...

Parents chétiens ! que vous pouvez faire de bien ! Voyez donc...

Vos enfants, élevés selon la loi de Dieu, vont faire votre joie et votre bonheur, devenir l'ornement de la société et répandre autour d'eux la bonne odeur des vertus chrétiennes. Mais ce n'est pas tout : ces enfants vertueux auront aussi des enfants, et, avec l'héritage paternel, ils leur transmettront l'héritage de votre piété et de vos bons exemples ; et ces petits-

enfants le passeront à leurs descendants, peut-être jusqu'à la dixième, peut-être jusqu'à la vingtième génération, peut-être jusqu'à la fin du monde. Car il se trouve des familles vraiment patriarcales, où la vertu et la religion sont comme héréditaires. Il peut se rencontrer quelques rejetons dégénérés; mais il s'en trouve aussi de dignes, de nobles, pour soutenir la foi et l'honneur antiques de ces familles bénies de Dieu.

Mais aussi que vous pouvez faire de mal!... Y avez-vous quelquefois pensé, vous qui négligez de donner par l'exemple et par la parole une éducation chrétienne à vos enfants? Oh! non, vous n'y avez pas réfléchi : vous reculeriez tremblants, en présence de l'épouvantable responsabilité que vous assumez sur votre tête... Voyez donc ce que vous faites. Vos enfants, mal élevés, vont apporter le désordre dans votre famille, vont être dans la main de Dieu la verge dont il se servira pour châtier votre négligence; ils vont promener autour d'eux le scandale et l'impiété.

Ce n'est pas tout.

Vos enfants vicieux auront aussi plus tard des enfants, et allez, ils ne manqueront pas de leur transmettre, avec l'héritage paternel, le funeste héritage de votre indifférence et de vos mauvais exemples; et il en sera ainsi peut-être jusqu'à la dixième, peut-être jusqu'à la vingtième génération,

peut-être jusqu'à la fin du monde. Car il est d'expérience que s'il se trouve des familles où la foi et la vertu se perpétuent, il en est d'autres où le vice et l'irréligion se perpétuent mieux encore. Votre passage sur la terre aura été marqué en traces de honte et de misère. Vous aurez été le commencement, le premier anneau, peut-être, d'une chaîne de vices et d'abominations qui ne se terminera qu'en enfer... La chose est sérieuse, elle mérite bien toute votre attention. Pensez-y, vous n'êtes plus libres de vos actions, vous qui avez des enfants; vous ne pouvez plus être méchants, irréligieux pour vous seuls : votre conduite aura du retentissement jusque dans les siècles..... Vos usages coupables, vos scandales, vos paroles déplacées, vont être recueillis par le flot des générations qui les transmettront à la postérité.

Est-ce tout? Non. Mes frères, selon la doctrine de l'Église, les parents fidèles à leurs devoirs ne se sauveront pas seuls, ils entraîneront quelques-uns de leurs enfants avec eux au ciel; mais aussi le père, la mère infidèles ne se damneront pas seuls, ils seront suivis de quelques-uns de leurs enfants. Oui, ils verront un jour quelques-uns de leurs infortunés enfants tomber sur eux dans le lieu des supplices... Si vous n'avez pitié de vous-mêmes, du moins ayez pitié de ces pauvres enfants!

Oui, pitié! oh! pitié de vos pauvres enfants.....

Que vous ont-ils donc fait? Vous ne les auriez donc jetés sur la terre que pour les rendre malheureux?... O mères! ô mères, surtout, sauvez vos enfants! sauvez vos pauvres petits enfants! sauvez-vous vous-mêmes!...

II

D'après tout ce que je viens d'exposer, des parents, animés d'ailleurs d'une sincère bonne volonté, diront : « C'est vrai, il n'est personne qui doute que notre propre intérêt, celui de nos enfants, réclament cette éducation chrétienne. Mais que voulez-vous faire? les enfants, quand ils sont jeunes, sont encore assez dociles; mais, arrivés à quinze ou dix-huit ans, ils ne nous écoutent déjà plus... parler, reprendre, c'est inutile, nuisible même. Ne vaut-il pas mieux se taire et souffrir?...

On ne vous écoute plus, pauvres parents! C'est bien triste : avoir tant fait pour des êtres et n'oser plus même leur parler... Aussi je ne veux point m'arrêter à rechercher si en tout cela vous n'êtes pas coupables, j'aurais peut-être des paroles dures à vous adresser; je ne veux pas rechercher avec vous s'il n'y a pas eu de votre part faiblesse, caprice, négligence, mauvais exemples. Non, je ne le veux pas, j'aime mieux vous consoler et vous apprendre à remédier à un si grand mal. On ne vous écoute plus!

Eh bien! n'importe, parlez encore, c'est votre devoir. Parlez surtout, vous mères, parlez, priez, pleurez. Vous pouvez encore quelque chose quand les autres ne peuvent plus rien, il vous reste encore une arme invincible : vos prières et vos larmes de mères. Parlez donc à vos enfants, ô mères! pénétrez-les de vos bonnes paroles; mais parlez avec cette prudence, avec ce dévoûment affectueux qu'une mère ne demande jamais en vain à son cœur. De temps en temps dites-lui quelques-unes de ces bonnes paroles comme vous les savez dire, montrez-lui vos yeux humides de larmes : il pourra bien ne pas vous écouter, vous repousser; mais vos paroles seront des traits qui iront s'enfoncer dans son cœur... Vienne l'âge, vienne la réflexion, vienne un malheur, votre parole sera pour votre enfant l'égide de la protection, le chemin du repentir et de la vertu... Oh! si les mères voulaient, si elles savaient, que de bien elles pourraient faire, que de mal elles pourraient empêcher! Sur le cœur de leur fils, à moins qu'il ne soit un être tout-à-fait pervers, leur puissance est irrésistible.

Hélas! bien trop souvent, dans ce vaste Paris, nous avons rencontré des hommes couchés sur le lit de la mort ou jetés dans une prison par le vice ou le crime : eh bien! savez-vous quelle était leur plus grande douleur? était-ce la perspective du trépas ou d'une longue captivité? Non, non.

Écoutez ce malheureux jeune homme causant avec le prêtre qui est venu le consoler... Mon père, dit-il, c'est bien dur, n'est-ce pas, de mourir à mon âge, de passer les plus belles années de ma vie en prison avec la pensée qu'on a déshonoré une famille jusque-là irréprochable?

Mais, mon père, ce n'est pas encore là ma plus grande douleur..... mon plus grand chagrin, ma plus grande peine, c'est ma mère, c'est la douleur que je lui ai causée... le seul souvenir de ses larmes me brise... Oh! la pauvre mère! si je l'avais donc écoutée, je ne serais pas ici. Mon père, voulez-vous lui écrire pour lui demander pardon pour moi? Vous lui écrirez quand je serai mort, n'est-ce pas? Vous la prierez de ne pas me maudire, au contraire, de me pardonner; vous lui direz que je me repens, que je meurs en chrétien, et que je la supplie à genoux de déposer son pardon sur ma tombe. Et ce seul souvenir était pour lui l'ange de l'expiation.

O mères! voilà votre ouvrage, voilà ce que vous savez faire quand vous êtes bonnes!... Voilà comme vous protégez votre fils, alors même qu'il est loin de vous! Vous êtes aimées, vous le savez bien; mais vous ne savez pas tout. Le cœur de votre enfant, alors même qu'il se révolte et qu'il blasphème, tient au vôtre par un lien indestructible. Votre puissance est magique : il y a des paroles de sa mère qu'on n'oublie jamais, et dont le souvenir fait par-

fois monter les larmes aux yeux. Parlez donc... on ne dit pas, on ne peut dire éternellement non à sa mère... on ne repousse pas éternellement sa mère.

On ne comprend plus guère ces devoirs, cette éducation par le cœur. On se décourage trop vite; après quelques efforts stériles, on en reste là, crainte de se gêner, et on se console en disant : C'est inutile, et puis, mon fils n'est pas pire que les autres jeunes gens, il est comme tous les autres jeunes hommes de ce temps-ci. Hélas! ce n'est pas beaucoup dire en faveur de votre enfant... C'est ainsi que vous vous résignez à voir votre sang... l'âme de votre âme, se dégrader et se perdre... Quoi! on a vu, et, grâce à Dieu, on voit encore des mères s'élancer au milieu des flammes d'un incendie, se plonger dans une véritable mer de feu, puis reparaître portant dans leurs bras un enfant oublié.

Et une mère, une mère chrétienne, n'osera affronter ses propres répugnances, son goût pour la quiétude, affronter les larmes ou les rebuts de son enfant pour l'arracher au feu dévorant des passions, pour l'arracher à ce feu terrible qu'on ose à peine nommer à une mère quand on lui parle de son enfant!... Il me semble à moi que la mère devrait s'élancer comme une lionne entre le mal et son fils, le couvrir de toute affection et lui dire : Mon enfant... je ne sais ce qui t'est réservé sur la terre... mais je sais une chose; c'est que tu ne perdras pas

ton âme! Non, tu ne seras pas un réprouvé, je ne veux pas, moi! Va, ta mère ne se résignera jamais à te voir malheureux...

Je le sais bien, il y a des difficultés, il y a des caractères malheureusement doués, il y a des épreuves terribles; le cœur est poussé à bout, et l'on sent jusque dans la moelle des os le glaive de celui qui a dit : « Je ne viens pas apporter la paix, mais la guerre. »

Voyez ce jeune homme... C'est une âme indomptée, un caractère désolant. La colère bouillonne dans ses veines; il s'emporte, il blasphème, il rugit à la première réprimande; on dirait une sorte de bête fauve... Eh bien! n'ayez pas peur, vous qui êtes sa mère... ne le fuyez pas; au contraire, approchez... laissez tomber toutes ces colères et tout ce furibondage, et puis, un jour que vous le verrez plus calme, allez vous asseoir seule, toute seule, à côté de lui; pour ne pas l'humilier, prenez sa main dans votre main, et puis dites-lui tout ce que vous voudrez, et il vous écoutera...

Dites-lui : Mon pauvre enfant, veux-tu donc nous faire mourir de douleur, ton malheureux père et moi? Tu as tort... Tu nous abreuves d'amertume... sans toi nous serions heureux... Et il répondra : C'est vrai, vous avez raison.... Dites-lui : Tu devrais mieux faire, tu devrais changer. Et il répondra : Je le sens... je le voudrais... Et il mêlera ses larmes à

vos larmes... Vous ne l'aurez sans doute pas toujours converti la première fois; mais, allez, vous lui aurez fait beaucoup de bien... il vous aimera davantage, et rien ne ressemble à l'amour de Dieu comme l'amour qu'on a pour sa mère.

Vraiment, il me semble qu'on n'a pas assez de charité pour ces pauvres jeunes hommes; on est sans pitié pour eux... On ne les connaît pas; on ne sait pas ce qu'il pourrait y avoir de grand et de noble dans ces cœurs, s'ils étaient bien dirigés... Au lieu d'élargir ces âmes, on les rétrécit, on les parque sur la terre, entre les langes du berceau et le linceul de la tombe; on emprisonne ces jeunes cœurs tout bouillants dans une profession, un métier... Et le cœur si noble de la jeune fille... on le rapetisse à la hauteur de la coupe d'une robe ou d'une chaussure, de l'arrangement d'une chevelure noire ou blonde... Mais c'est une profanation!... La mère devrait dire à son enfant: Oui, sans doute, le monde est beau... tu auras un bel avenir; mais qu'est-ce que cela? Lève tes regards en haut, je t'en prie... regarde le ciel: il y a là plus de bonheur, plus de gloire, un plus bel avenir... *Peto ut aspicias ad cœlum.*

Donnez donc Dieu à vos enfants, mes bien aimés frères: vous ferez leur bonheur, ils en ont besoin, et vous serez bien payés de vos peines...

Quelle félicité pour des parents, de se voir entou-

rés d'une jeune famille riche de vertu et d'innocence!... Qu'y a-t-il de plus beau qu'une jeune fille pure et bien aimée de Dieu, qu'un front de jeune homme couronné de la double auréole et de la jeunesse et de la vertu?...

On dit que l'artiste, après avoir enfanté un chef-d'œuvre, est ravi et reste en extase devant l'ouvrage de sa main. Oh! il doit être bien plus heureux, plus transporté d'une joie inénarrable, le cœur d'une mère en présence d'un enfant vertueux, quand elle peut se dire : Voici un ange de la terre, et c'est mon enfant! voici un saint, et je suis sa mère!... Et, après cela, le ciel pour elle, le ciel pour ses enfants!... O mon Dieu, qu'il doit être beau, le ciel d'une bonne mère!... Je la vois entourée de ses enfants devenus des saints du paradis, et je les entends lui dire, avec un accent angélique : O mère, nous sommes heureux... nous le serons toujours, toujours!... O mère, c'est à vous que nous devons ce bonheur!... Ah! soyez bénie... bénie!... Soit béni Dieu de nous avoir donné une si bonne mère!.... Ah! mes frères, puisse ce bonheur vous être réservé à tous : réservé aux parents, réservé aux enfants!...

CHAPITRE XI.

INSTRUCTIONS SUR LA NÉCESSITÉ ET LA MANIÈRE DE RENDRE LA RELIGION AIMABLE AUX ENFANTS.

Dieu et la religion doivent faire partie de la famille; ils doivent toujours vivre avec l'homme, depuis son berceau jusqu'à sa tombe. Il faut donc commencer par les faire aimer, par les montrer aimables; et, chose consolante, en apprenant aux parents à faire du bien à leurs enfants, on leur en fait beaucoup à eux-mêmes. Ici, la défiance ou l'esprit d'opposition est impossible : on se laisse mutuellement aller à aimer une chose qui est bonne pour ses propres enfants. C'est là un grand moyen de prendre l'humanité par les entrailles en quelque sorte, et il n'y a que cette manière-là qui soit solide et efficace.

Pour ce qui est de nous, il est une chose dont il faut bien nous convaincre, c'est que la religion est essentiellement chose du cœur. On ne peut trop le redire, parce qu'on l'a oublié, on ne s'adresse le plus souvent qu'à l'intelligence; et encore de quelle façon! on croit avoir tout fait quand on a pu dire : Voilà une instruction solide! Fort bien; mais a-t-elle été digérée? mais l'âme de l'enfant se l'est-elle assimilée?

On l'oublie trop souvent : le jeune homme, comme la jeune personne, a un cœur avec lequel il faut bien compter : ce cœur, il veut aimer, et il aimera comme on aime quand on est jeune... passionnément. Vous lui défendez la passion du mal : alors donnez-lui la passion du bien... qu'il aime les pauvres, ses parents, Dieu, toutes les saintes

choses. Que son cœur palpite et repalpite souvent sous leur émouvante impression ; et quand la volupté viendra lui murmurer des paroles enchanteresses, il lui sera répondu sans peine : Il est trop tard, la place est prise, et j'ai beaucoup mieux !

Sinite parvulos venire ad me ; talium est enim regnum cœlorum.

Laissez venir à moi les petits enfants... A leurs pareils est le royaume des cieux.

La religion est chose excellente pour les enfants, tout le monde en convient. Au moins, une bonne fois, nous voilà tous d'accord, et ce n'est pas tant pis... Oui, mes frères, la religion est bonne pour les petits enfants, et pour les grands aussi... Elle est bonne pour tous... Il faut donc commencer par la faire connaître, goûter et aimer aux enfants... Pauvres petits ! aujourd'hui ils sont heureux et innocents : plus tard tant de douleurs les attendent, tant de luttes leur sont réservées !...

Vous le savez, mes frères, les premières impressions sont vives et profondes : ce que l'on a aimé dans son enfance, on l'aime presque toujours, ou du moins on y revient facilement ; mais aussi, ce que l'on a détesté dans ses premières années, on a une propension à le détester cordialement toute sa vie. Il faut donc commencer par créer l'amour de la religion dans les jeunes cœurs.

La crainte sans doute est bonne, c'est le commencement de la sagesse... mais elle ne peut durer. Elle sent trop la violence. La crainte peut empêcher le mal; mais elle est peu propre à faire faire beaucoup de bien...

De plus, l'enfant n'aime pas ce qui est triste, dur, gênant. Il s'en débarrasse le plus tôt qu'il peut. « Que la sagesse, dit Fénelon, lui apparaisse donc sous des dehors riants; alors elle sera gracieusement accueillie... »

C'est ce qui n'arrive pas toujours... on se sert souvent de la religion pour effrayer les enfants... on leur parle de châtiments, de menaces... Sans doute il y a dans le christianisme un côté redoutable, il y a l'enfer, les jugements de Dieu. J'appellerai ce côté-là la partie pénale du christianisme. Mais aussi, il y a de bonnes et consolantes vérités: la bonté, la miséricorde de Dieu, la sainte Vierge, la charité, la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ surtout.

Je ne sais comment cela se fait, la plupart des enfants ont des idées fausses sur ces vérités, même ceux qui appartiennent à des familles chrétiennes.

Un charmant enfant de neuf ans arrivait dans un collége tenu par des ecclésiastiques. Cet enfant était la candeur même... Ce collége est inspecté par un prêtre dont les traits expriment la sévérité, quoiqu'il ait un cœur excellent. C'est, disent les élèves,

qui savent parfaitement caractériser chaque chose, c'est une vraie figure du jugement dernier...

Or, le petit enfant, en le voyant, se met à trembler, et à mesure que le prêtre approchait sa peur redoublait; si bien qu'à la fin il s'échappe et court de toutes ses forces. On court plus vite que lui et on lui demande pourquoi il s'est échappé : « Eh! répond-t-il ingénûment, j'ai peur de ce prêtre-là, moi... *Il a l'air si méchant! je crois qu'il ressemble à notre Seigneur Jésus-Christ.* » Pauvre enfant! la figure la plus sévère qu'il ait jamais vue est pour lui la plus complète image de Jésus-Christ, de notre Seigneur, qui est tout cœur, tout charité...

Il faut donc, au contraire, faire aimer la religion...

Commencez dès les premières années. Le petit enfant est naturellement religieux : on dirait qu'il y a compagnie entre lui et les anges.

Voyez l'enfant à l'église. Comme son imagination est excitée. Il veut tout voir, il passe sa petite tête, rien ne lui échappe. La religion lui apparaît sous l'image de la joie; il aime les cérémonies du culte, il aime même à les simuler dans ses jeux...

L'enfant est imagination, bon sens et cœur... Il lui faut donc peu de raisonnements, mais des raisons simples et des images, que Dieu lui apparaisse toujours sous des couleurs touchantes.

Je n'aime pas que l'on dise à un enfant : Si vous

êtes méchant, Dieu vous mettra dans son enfer. C'est lui fermer le cœur. Ce n'est du reste pas vrai : ce n'est pas pour des enfantillages qu'on mérite l'enfer... C'est lui former une conscience erronée. Au contraire, dites-lui plus souvent : Soyez sage, Dieu vous aimera bien. Il serait désolant que l'on fût obligé d'user de rigueur ou de menaces pour habituer les enfants à la prière de chaque jour. Au contraire, usez des voies de la persuasion, donnez des motifs ; l'enfant veut savoir la raison de chaque chose.

Ce que je dis de la prière, je le dis du catéchisme...

Mais en tout et toujours, avec les enfants, la plus exacte vérité... Jamais d'histoires hasardées ou exagérées ; jamais de peur chimérique, de contes de revenants, à moins qu'ils ne soient donnés comme contes : ce serait blesser leur foi. Ils grandiront et seront tentés de se dire : J'ai été trompé sur un point, qui sait si je ne l'ai pas été sur tous ?

Les enfants doivent se présenter au saint tribunal vers l'âge de sept ans.

La première confession est une grande circonstance. On peut facilement en faire un jour de fête, s'il y est bien préparé. Il y a là quelque chose de neuf et de mystérieux qui lui va...

La confession étant le devoir le plus difficile du christianisme, laissez-le choisir son confesseur. Il y a longtemps qu'on le dit, la confiance ne se com-

mande pas, et cette parole est vraie pour les enfants comme pour les autres. C'est déjà beaucoup qu'il aime le guide de sa jeune conscience.

N'allez jamais lui dire : Mon enfant, vous avez commis telle faute, votre confesseur vous grondera... Oh! que faites-vous, malheureux?... vous l'exposez à manquer de sincérité... Dites-lui plutôt : Vous avez eu le malheur de commettre telle faute, vous n'oublierez pas de la déclarer, afin que le bon Dieu vous pardonne. Puis apprenez-lui la manière de s'en bien accuser...

Surtout, je ne veux pas qu'on fasse peur des prêtres aux enfants, qu'on les fasse envisager comme des êtres qu'il faut redouter, qu'on leur montre notre soutane comme un épouvantail. Ce n'est pas vrai. Nous aimons de tout notre cœur ces chers petits enfants; nous ne voulons pas faire auprès d'eux l'office de grondeurs : au contraire, nous réclamons notre part d'affection...

Mais il est une époque solennelle et décisive... c'est la première communion.

O mes frères, je vous en prie et vous en supplie par les entrailles de Jésus-Christ, faites tout... mais tout, et à tout prix, pour que cette première communion soit bonne pour votre enfant et que ce jour-là soit heureux pour lui. Longtemps à l'avance, vous lui ferez envisager cette action comme la plus grande de sa vie. Aidez-le à s'y préparer avec pa-

tience et bonté... A mesure que le jour approche, témoignez-lui plus de confiance; qu'il sente qu'il a grandi. Si vous en êtes content, ne lui ménagez pas les encouragements, qu'il le sache vite.

Le jour arrivé, ayez tout prévu : que rien ne lui manque, que son cœur soit content et son âme libre... qu'il sente que vous êtes content de lui, que vous l'aimez. Entourez-le d'affection, vénérez en quelque sorte ce tabernacle vivant de Dieu... Et comment n'aimeriez-vous pas ce cœur que Jésus-Christ lui-même va visiter?... En un mot, versez à profusion dans son âme de la piété et du bonheur...

Mes frères, le bonheur est si rare sur la terre, et il dure si peu!... au moins donnez un jour de bonheur à votre enfant, et que ce jour, il le doive à la religion. Alors vous pourrez vous flatter d'avoir beaucoup fait pour son avenir...

La première communion est faite : gardez-vous bien de penser que votre tâche est finie... Loin de là, elle va devenir plus laborieuse, et jamais votre enfant n'a eu plus besoin de vous et de Dieu; jamais il n'a eu besoin d'une direction plus ferme et plus affectueuse... C'est l'âge le plus difficile à passer : je ne sais quel génie du mal le pousse, le tire et le tourmente.

Tantôt vous le voyez turbulent à l'excès... tantôt il est triste sans savoir pourquoi. Et puis le monde est si beau! il est enchanteur pour des yeux de

quinze ou seize ans... C'est de l'ivresse, c'est de l'aveuglement... Et si l'on demande à quelqu'un d'entre eux, dans un moment de calme : Mais comment avez-vous pu faire ce que vous avez fait? il vous répondra : Ne m'en parlez pas, j'en ai honte... Je ne savais ce que je faisais, j'étais fou... Il leur faut donc sans cesse vigilance, appui, direction...

Avec tout cela, glissez dans le cœur de votre enfant la charité, l'amour des pauvres. Il y a là une intarissable source de vertu et une odeur des célestes bénédictions. L'âme des enfants... elle s'ouvre si facilement aux bonnes inspirations! Il y en a de si heureusement doués, que l'on dirait de petits anges envoyés sur la terre pour faire du bien à ceux qui souffrent. Innocence et charité : deux vertus, deux sœurs qui se donnent la main. Comme on l'a si bien dit, l'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur...

D'un autre côté, la charité est une bénédiction pour toute leur vie... Parents, vous tremblez pour l'avenir de vos enfants, et vous avez bien raison.... mais là est un moyen d'éveiller les bons instincts qui dorment dans leur âme; là est un moyen de créer les vertus, de donner un but aux élans de leur cœur...

Voilà bien des choses à faire... bien des devoirs à accomplir... Le moyen de s'en acquitter, il est

dans ce mot de l'Evangile : *Diliges*, vous aimerez...
Oui, pour cela, il faut aimer, et aimer beaucoup, non pas de cette affection vulgaire qui s'attache simplement au corps ou qui se recherche bien un peu elle-même.

On dit souvent : Aujourd'hui les parents aiment trop leurs enfants. Il me semble que, pour être vrai, il faut dire tout justement le contraire : Les parents n'aiment pas assez leurs enfants, et ils s'aiment trop eux-mêmes... L'amour, ce n'est pas ce sentiment étroit qui s'attache à des gentillesses, à une toilette, à de misérables jouissances d'amour-propre; mais c'est ce sentiment large, désintéressé, qui va tout droit au cœur de l'enfant, qui dit : *Je* t'aime, je t'aimerai toujours. Je veux te rendre heureux, dussé-je sacrifier ma bonne part de bonheur... Voilà ce que c'est que d'aimer... Aimer, c'est s'oublier, c'est souffrir, c'est se dévouer... tandis que souvent, pardonnez-moi, les enfants ne sont que de petites poupées faites pour l'amusement des parents...

Il faut donc les aimer... Il n'y a que l'amour, et un amour vraiment maternel, qui puisse entrer dans tous ces menus détails, se plier à toutes les variations de ces natures, si légères, si frêles, si impressionnables, si mobiles. Mes frères, il est impossible ds songer à tout à l'égard des enfants, quand on ne s'occupe d'eux qu'avec la tête... Il faut

que le cœur se mette de la partie... Il faut qu'on puisse dire avec saint Paul : J'ai été comme une mère qui caresse ses petits enfants qu'elle aime.

Aimer les enfants, c'est si facile et si doux! Qui n'aimerait ces pauvres petites créatures?

Aimer les enfants, cela fait du bien à l'âme... puis, c'est la marque d'un bon cœur. Jésus-Christ les aimait tant! Ses plus tendres paroles, ses plus touchants miracles, furent pour des enfants.

Il y a tant et de si aimables qualités en eux!...

Voyez cette innocence qui brille sur leur front serein, cette candeur qui colore leur visage fleuri.

Voyez la générosité de leurs aveux, la sincérité de leur repentir, quoique, hélas! peu durable; la beauté de leurs résolutions, quoique souvent oubliés... Couvrez-les donc de toute votre affection. Sachez-leur gré du bien qu'ils font et du mal qu'ils ne font pas; combattez sans cesse l'indifférence, l'ennui que soulèvent en vous leurs défauts et leurs faiblesses... Corrigez-les en les aimant, et aimez-les en les corrigeant... Vous rencontrez des difficultés, l'extérieur est peu attrayant : percez d'un seul bond cette croûte raboteuse, allez au cœur : il y a là quelque chose de beau, de divin, une âme d'enfant à aimer, à sauver...

Du reste, mes frères, je me ferai un devoir de vous le dire, parce que c'est vrai, sous ce rapport-là vous êtes bien partagés... il y a dans vos enfants

une foule d'excellentes choses : de l'intelligence, du cœur... tout ce qu'il faut pour la vertu...

Ici encore la principale tâche revient à la mère, parce qu'elle est plus souvent en rapport avec ses enfants; parce que si le père est le chef, la tête de la famille, la mère en est le cœur... Une bonne éducation, une belle âme, est presque toujours son œuvre. Presque tous les saints ont été formés ou ramenés à Dieu par une bonne mère...

O mères, aimez donc vos enfants, faites-leur aimer Dieu et faites-vous aimer, mais de la bonne façon. Mêlez la religion à toutes leurs joies, faites-leur une douce mixture de vertu et de bonheur. Ne leur donnez pas une goutte de bonheur qui ne soit toute saturée de religion. Que votre enfant ne puisse pas même aller au cou de sa mère sans trouver Dieu sur son chemin... Songez à son avenir... On ne peut retenir son émotion en pensant à la destinée de ces jeunes chrétiens... Hélas! bientôt leur front candide pâlira sous les coups de la douleur et des passions; la misère peut-être les dévorera... et qui sait si ce ne sera pas le moment choisi par la mort pour vous enlever à la terre... Ne les laissez pas orphelins, au moins avant de leur donner un père, le Père qui est aux cieux...

Enfin, mes bons frères, aimons bien tous ces chers petits enfants, redoublons de zèle et de dévoûment; envoyez-les fidèlement à l'église, au ca-

téchisme. Pour nous, mes frères, nous osons bien prendre devant Dieu l'engagement solennel de les aimer, de faire tout pour les sauver. Oh! permettez-moi de vous le dire, il me semble que je les aime autant que vous... Que ce soit donc entre nous à qui les aimera davantage, à qui leur fera le plus de bien... Je vois là une source de bénédictions pour tous.

Mes frères, aux jours de sa vie de la terre, le Seigneur Jésus a prononcé quelques paroles sévères; les plus sévères de toutes, peut-être, étaient celles-ci : « Malheur à qui scandalise... malheur à qui perd les enfants!... Mieux vaudrait pour lui n'être jamais né. »

Si sa plus dure parole a été pour ceux qui perdent les enfants, sa plus douce parole doit donc être pour ceux qui leur font du bien... C'est donc bonheur et bénédiction à qui instruit et édifie, bonheur et bénédiction à qui aime et sauve les enfants...

CHAPITRE XII.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

La première communion est une véritable fête de famille, qui est toute remplie de religion et de douces émotions. Les âmes les plus indifférentes en sont touchées, surtout quand c'est la première communion de leur enfant.

Ce jour-là l'assistance est plus nombreuse; il y a même à l'église des hommes qui y viennent rarement. Profitez de ce moment pour réveiller les bons sentiments, pour dire de bonnes vérités. Mais ne faites pas de ces sorties sévères et banales contre la négligence des parents. Cela pouvait être bon aux temps de foi ; mais aujourd'hui nous n'avons pas assez de courage pour les porter... L'homme surtout, pour une fois qu'il vient à l'église, se voyant si mal reçu, se dit naturellement : Je n'y retournerai plus, ou bien le moins possible. N'oublions pas ceci : nul n'est plus impropre à accepter une sévère correction que celui qui l'a parfaitement méritée. Dans une instruction courte (les enfants sont fatigués, la foule est nombreuse), profitez de ces douces et religieuses émotions, pour rattacher à Dieu les parents et les égarés. Prenez-les par le cœur, ils ne vous attendent pas de ce côté-là ; que l'enfant soit le lien qui les enchaîne à la religion. C'est un bien doux *trait-d'union*, aussi beaucoup n'osent le rompre.

Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.

Je jure et je promets, ô mon Dieu, d'observer fidèlement votre loi (Ps. CXVIII).

Mes bien aimés enfants, tous les jours de la vie s'écoulent rapidement; mais il semble que les jours de bonheur s'écoulent plus rapidement encore. Aussi, ce jour ne nous a pas paru long, car il a été vraiment un jour de bonheur.

N'est-ce pas, mes enfants, que vous ne saviez pas que la religion, qui, au premier abord, paraît si austère, cachât de si douces jouissances? n'est-ce pas que vous ne saviez pas encore que Dieu fût si bon et que ce fût un si grand mal de l'offenser?... Aujourd'hui vous l'avez compris, et vous avez été heureux. C'est si beau, un jour de première communion! c'est un avant-goût du ciel. Oh! le ciel! je le crois bien, c'est un jour de première communion qui ne finit jamais!

Mais celui-ci va finir, mes enfants, et bientôt il faudra nous séparer, après avoir passé quelques jours à nous instruire et à prier ensemble. Et cette séparation est pénible pour nous autres prêtres: quand vous nous manquerez, il y aura comme un vide dans notre vie, il manquera quelque chose à notre bonheur...

Avant de nous séparer, il vous reste un devoir à

remplir; il vous reste à dire à Dieu qu'entre vous et lui, c'est à la vie et à la mort, que vous voulez l'aimer comme on aime quand on est jeune, sans mesure et sans réserve.

Pour vous faciliter l'accomplissement de ce devoir, je vais vous dire quelques mots seulement de ce que Dieu a fait pour vous en vous conférant le titre de chrétien, et ce qu'en retour vous devez faire pour lui...

Il n'y a bien sur cette terre qu'une seule dignité, qu'un seul titre... Ce titre est le titre de chrétien... et il n'y en a pas d'autres... Le monde, il est vrai, met sa gloire dans la richesse, dans une origine illustre, dans la science, dans l'éclat du rang... Tout cela, vaine fumée! tout cela, vieux lambeaux de pourpre dont la mort viendra nous dépouiller pour nous jeter seuls et nus au tribunal de Dieu!... Mais le titre de chrétien, il franchit le seuil de l'éternité; la mort ne lui peut rien, et on le porte encore par delà la tombe...

Et ce titre, mes enfants, vous l'avez reçu dans le baptême...

Qui ne serait touché de tout ce que Dieu a fait pour vous? Vous n'étiez encore que de tout petits enfants, vous ne pouviez que gémir et pleurer, quand Dieu vous aima et eut pitié de vous. Il commanda à vos parents de vous apporter dans le temple; là le prêtre versa l'eau du baptême sur votre tête... et

il se fit comme un miracle en votre faveur... Avant, le ciel détournait les yeux comme pour ne pas vous voir; vous n'étiez pas dignes de lui... Après le baptême vous fûtes enfants de Dieu, et il dit de vous ce qu'il dit de notre Seigneur : « Voici mon Fils bien aimé... »

Enfant de Dieu!... quelle dignité!... quel titre!... Le comprenez-vous?...

Sur la terre on est fier d'un beau nom, d'une noble origine... le chrétien a mieux que cela... le sang noble... le sang divin de Jésus-Christ coule dans ses veines... Il peut dire : Dieu, mais c'est mon père, et je suis son héritier... oui, son héritier: *Filii et heredes... heredes quidem Dei...* Pauvres petits enfants qui n'êtes pas riches, consolez-vous, votre Père du ciel vous tient en réserve un bel héritage.

Voilà, mes bien aimés enfants, ce que Dieu a fait pour vous... Voyons maintenant ce qu'en retour il veut que vous fassiez pour lui. C'est très simple et ce n'est pas difficile, avec un peu de bonne volonté. Il veut que vous observiez fidèlement ses commandements; et les commandements de Dieu ne sont pas pénibles : *Et mandata Dei gravia non sunt...*

Car que vous demande-t-il? Vraiment, quand on y songe, on est étonné qu'il se trouve des hommes qui ne les observent pas... Il vous demande quel-

ques minutes de prière le matin et le soir, un mot de respect et d'affection au Père qui vous donne du pain, le bonheur et la vie... C'est de la reconnaissance, et quand on a un peu de cœur la reconnaissance ne coûte pas.

Il vous demande de respecter son nom, de ne pas le profaner par des jurements. A quoi bon? quelle utilité en revient-il? pourquoi maudire son Père?...

Il vous demande de venir chaque dimanche de votre vie prier ici avec nous pendant quelque temps, chanter ses louanges et implorer sa bénédiction pour vous, pour vos parents bien aimés. Oh! comment avoir le cœur de le refuser?... Pourquoi fuir son église? est-ce que vous n'avez pas été bien ici, mes enfants?... Vous voudrez y revenir toujours... oui, vous voudrez prier avec moi...

Il vous demande de bien aimer votre père et votre mère. Ah! c'est trop facile... Ah! ce commandement est presque inutile. Oui, vous aimerez vos parents, vous les consolerez, vous les dédommagerez de toutes les peines qu'ils ont prises pour vous.

Il vous demande d'être toujours purs, d'avoir horreur des mauvaises passions. Aujourd'hui, mes enfants, vous êtes heureux, parce que vous êtes purs. Pureté! pureté! ah! la bonne parole! Si elle était bien comprise, que de douleurs, de honte de moins pour les familles! que de bénédictions de plus!

Enfin, mes bons enfants, Dieu vous demande de rester fidèles à l'accomplissement du devoir de la confession et de la communion.

Mes enfants... oh ! faut-il, en un si beau jour de fête, évoquer ces tristes souvenirs... seriez-vous aussi des infidèles? le voudriez-vous bien? est-ce que vous abandonnerez Dieu vous aussi? est-ce que vous nous abandonnerez nous-mêmes? O mes enfants ! vous pourrez bien abandonner la religion; mais pour nous, nous ne vous oublierons jamais... Mes pauvres enfants, sans doute vous me ferez bien souffrir, vous désolerez mon ame... mais allez, je ne vous maudirai pas, je prierai encore le bon Dieu pour vous; mon affection vous suivra partout.

Mais non, j'en suis sûr, vous persévérerez dans le bien, vous ne briserez jamais ce lien mystérieux qui nous unit. Il y aura toujours en vous ce sentiment qui vous dira : *Ah ! c'était lui qui me fit faire ma première communion.*

Et nous tous, mes frères bien aimés, pourrions-nous rester étrangers à cette cérémonie? Pour personne au monde une première communion n'est chose indifférente : il y a là pour tous des souvenirs bien doux et bien tristes, peut-être... Nous aussi, nous avons fait notre première communion. Ce jour est déjà bien loin, et depuis ce temps, nous avons passé par bien des épreuves... Au moins, mes bien aimés frères, sommes-nous restés fidèles, ou bien

avons-nous réparé nos fautes... Car, vous le savez, ce fut chose sérieuse et sacrée que notre première communion.

Il y eut des sermens, il y eut des paroles d'honneur, il y eut de solennels engagements. Et ce qui était vrai alors est encore vrai aujourd'hui. Le Dieu qui réjouit notre cœur et qui fit palpiter notre âme d'enfant est encore le même... La mort, qui pesait sur notre tête, y pèse encore aujourd'hui. L'enfer, qui s'ouvrait sous nos pas, n'est pas encore fermé... Nous seuls avons changé... Depuis ce temps, les années sont venues, nous avons agi, nous avons pensé, nous avons parlé; mais la religion est restée toujours la même, toujours vraie, toujours aimable, toujours divine.

Revenons donc, mes frères, au Dieu de notre enfance. Oh ! que nous étions bien plus heureux alors ! Oh ! surtout, pitié, mes frères, pitié des enfants ! ne les perdez pas par de mauvais exemples. Grâce pour eux, grâce, grâce pour nous-mêmes ! Oh ! plaignez-nous du moins, nous autres prêtres; car, allez, nous sommes bien malheureux...

Chaque année, nous préparons une réunion d'enfants à la première communion. Pauvres enfants, nous nous attachons à eux, nous les aimons, et, je le crois, ils nous aiment... et chaque année le mal vient nous les arracher.

Chaque année, nous les conduisons à la sainte

table sous l'œil de leurs parents attendris. Le soir, tous se lient par de terribles serments. Ils sont sincères, je vous l'assure, ils jurent, ils parlent comme ils pensent, ils ont bien l'intention de garder leurs serments. Et si cependant, quelque temps après, le pasteur, le père, cherche ses enfants, il ne les retrouve plus tous; une bête féroce les a dévorés: *Fera pessima devoravit Joseph*. Le mauvais exemple, le scandale, les ont perdus... Oh! oui, mes frères, plaignez-nous beaucoup, nous autres prêtres... Notre vie est parfois si dure, qu'il nous serait presque doux de mourir... Croyez-vous qu'il ne nous en coûte pas, croyez-vous que notre cœur n'est pas tout saignant quand nous voyons ces enfants, dont nous avons connu les excellentes dispositions, que nous avons tendrement aimés, que nous avons couverts de soins et d'affections, devenir les ennemis de Dieu, se tourner du côté des méchants?... Aidez-nous donc, mes bien bons frères, à faire cesser un si grand mal: aidez-nous par vos paroles, aidez-nous surtout par vos actions.

C'est à vous, parents de ces enfants bien aimés, que revient cette tâche. C'est à vous en particulier que je m'adresse. Mais n'ayez pas peur, je ne vous dirai pas de dures paroles... J'en aurais peut-être le droit au nom de Dieu; mais ne craignez rien... loin de moi la pensée de vouloir en user! J'aime mieux vous tendre la main et m'associer à votre

joie. Non! je ne veux pas troubler votre bonheur; je n'en veux pas distraire une parcelle... Possédez-le bien tout entier; c'est votre droit, c'est un faible dédommagement de toutes vos peines. Oh! oui, jouissez bien de votre bonheur. Voyez vos enfants: ils sont heureux, et c'est à la religion qu'ils le doivent. Non, je ne veux pas le troubler; il vous en a déjà assez coûté ce matin de laisser aller votre enfant tout seul à la sainte table absolument comme un orphelin... de vous tenir à l'écart et d'en être réduit à vous dire: Il en est digne, lui, mon enfant, et moi, non!... Ah! ça déjà été bien assez de douleurs.

Du reste, vous n'êtes pas aussi éloignés de la religion que vous le pensez, vous tenez à Dieu de bien près. On aime toujours l'ami de son enfant, et le meilleur ami de votre enfant c'est Dieu... Pourriez-vous repousser la religion, Dieu lui-même, quand nous allons vous le renvoyer chez vous ce soir sous la forme angélique d'un enfant bien aimé? Rapprochez-vous donc de l'Évangile... au moins emportez un bon sentiment, un regret, un désir.

Je reviens à vous, mes bien aimés enfants. Je vous avais quittés; mais, allez, je ne vous avais pas oubliés: c'était encore pour plaider votre cause, pour vous faire aimer et pour vous rendre heureux. Le temps est venu d'aller prêter serment de fidélité à Dieu... Faites cela avec simplicité, cordialité,

en vous possédant bien vous-mêmes; que votre parole sorte en droite ligne du fond de votre ame. Après cela, je l'espère, Dieu sera content. Anges tutélaires de ces petits enfants, veillez sur eux! Glorieux patrons dont ils portent les noms, priez pour eux!... priez pour que ce solennel engagement soit pour tous ces enfants le premier pas dans le chemin du ciel.....

CHAPITRE XIII.

MÉLANGES DIVERS.

Aux instructions que nous avons indiquées, on peut en ajouter d'autres pour faire connaître et aimer la religion, suivant les circonstances dans lesquelles on se trouve... par exemple, une instruction sur la dignité du chrétien, sur les bienfaits que la religion a apportés à la société... Il est bon aussi de combattre ce préjugé : La religion est triste et rend nécessairement tristes les gens qui la pratiquent... Mais n'allez pas vous arrêter à démontrer longuement que le bonheur n'existe pas sur la terre, qu'il n'est ni dans la richesse, ni dans les plaisirs, ni dans la gloire : c'est superflu, c'est même banal. Ici, coupez, tranchez, sabrez, en vous appuyant sur le cœur, sur la pitié On est fort quand on est sur ce terrain. Dites-leur ceci, par exemple :

Le bonheur sur la terre! un homme heureux ici-bas! où est-il donc?... Je voudrais bien le voir, moi, cet homme... je lui dirais : Ah! c'est vous qui vous trouvez heureux... vous en avez le courage... Quoi! tout souffre autour de vous... la faim dévore, la misère accable, l'orphelin crie, la mère pleure, la maladie tourmente, l'immoralité ronge, l'homme maudit le sang... oh! le sang coule... vous marchez sur les restes de vos parents ou vous les voyez agoniser chaque jour sous vos yeux!... et vous dites : C'est bien... je suis content, il ne me manque rien... mon âme jouis sans inquiétude... Vous avez ce courage-là?... Eh bien, je n'envie pas votre bonheur, il vous coûte trop cher... Pour vous le procurer, vous avez vendu les plus nobles dons de l'homme, votre intelligence et votre cœur... Et qu'est-ce qu'un homme sans cœur?...

De même, quand il s'agit de la dignité du chrétien, ayez quelques-unes de ces paroles incisives et tranchantes qui laissent des traces, qui foudroient de misérables préjugés.

Quand vous avez bien démontré la grandeur du chrétien, quand vous avez gagné les cœurs et mis votre auditoire de votre côté... prenez l'offensive, faites une sortie sur le terrain ennemi... Mais tâchez qu'elle soit victorieuse... Frappez, renversez ; mais bien vite tendez la main...

Le chrétien seul est libre, est grand. Il est roi : *Servire Deo regnare est*...

Tout est à vous, dit saint Paul ; le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir, tout cela est à vous. Vous êtes à Jésus, et Jésus-Christ est à Dieu... Ne me parlez pas des gloires et des grandeurs du monde : du premier coup le chrétien vous éclipse ; il sera toujours plus que vous... A vous les gloires de ce monde seulement ; à lui aussi ces gloires et les gloires de l'Évangile de plus...

A vous les richesses de la terre seules ; à lui aussi ces richesses et les richesses de l'éternité de plus.

A vous la noblesse du sang seulement ; à lui aussi cette noblesse et la véritable noblesse du cœur de plus.

A vous la seule science d'ici-bas ; certes, à lui aussi cette science et la science divine de plus.

A vous la terre seulement, rien que la terre ; à lui la terre aussi et le ciel de plus...

Voilà la grandeur du chrétien, voilà sa dignité, sa supériorité.

Eh bien ! mes frères, le croiriez-vous ? comme il faut que les passions soient aveugles !... le monde, poussé à bout... pour se déguiser sa faiblesse, a mis sa gloire à s'affranchir des pratiques de la religion. Oui, il s'est trouvé des hommes, il y a quelques années surtout, qui se sont crus grands et forts parce

qu'ils ont bravé la loi de Dieu et outragé l'Évangile...

Oh! s'ils étaient là, et si je n'avais pitié d'eux, je pourrais leur infliger le supplice de la plus brûlante ironie et châtier cette prétention comme elle mérite de l'être...

Vous vous croyez fort parce que vous bravez la religion!... En vérité!... le rare mérite!... la belle force!... Mais, dites-moi donc, quel est l'être si misérable, si vulgaire, qui ne la possède à un aussi haut degré que vous... à un plus haut degré que vous?...

Sur ce point l'homme de la rue, perdu de vices, de honte et d'abjection, est fort comme vous...

La femme dégradée, au fond de l'antre de l'orgie, est forte comme vous...

Le forçat lui-même, dans son bagne, avec sa chaîne et son boulet, est fort comme vous... plus fort que vous... il est plus fier que vous, plus audacieux dans l'indépendance, le mépris et l'insolence... Allez maintenant ramasser votre gloire et votre force dans la boue, où elle se traîne en compagnie des êtres dégradés, de scélérats de bas étage, des femmes avilies et des hommes flétris par la loi...

CHAPITRE XIV.

SAINTETÉ.

On ne comprend guère la sainteté aujourd'hui, la vertu, la pratique de la religion. D'abord on s'en fait une assez pauvre idée, et puis on se figure volontiers que c'est assez bon pour ceux qui n'ont rien à faire ou rien à souffrir, que de plus elle est à peu près impossible... Par suite on se décourage, on vit au jour le jour, la foi s'en va, et c'est bientôt chose de mode et de bon ton de ne pas la pratiquer... Il faut réconcilier les âmes avec la vie chrétienne, leur apprendre comment elle peut marcher de front avec leur propre existence, quelle qu'elle soit, enfin la faire aimer en en donnant une haute idée. L'homme ne croit pas à ce qui n'est ni beau ni possible. Ne perdons jamais de vue ceci : le christianisme est plus dans des actes que dans des paroles... Poussons sans cesse à l'action: les actes réveillent la foi, et la foi purifie les actes.

Ce sermon peut être prêché le jour d'une fête patronale.

I

Sancti estote, quia ego sanctus sum...

Soyez saints, parce que je suis saint.

Notre vocation à tous est de devenir des saints, ou du moins d'aller au ciel. Tout chrétien doit tendre à ce but.

Se sanctifier, mes frères, devenir des saints... cela nous paraît si difficile ! Le ciel, il nous le semble presque... oh ! le ciel... il ne sera jamais pour nous... nous osons à peine l'espérer... Bon pour ceux qui se vouent à Dieu dans l'état religieux ; bon encore pour ceux qui n'ont pas de passions et qui ne sont pas obligés de vivre au milieu des sollicitudes de la famille, des affaires ou des besoins, ou au milieu des dangers du monde... mais pour nous c'est bien difficile, c'est presque impossible...

Pensée funeste, mes bien aimés frères, pensée fatale, qui nous fait un mal infini. Elle décourage les âmes, elle tue l'énergie des cœurs...

Non, le ciel n'est fermé pour personne. Oui, la vertu est possible à tous, dans tous les âges et dans toutes les conditions. Dieu n'a maudit aucune de ses créatures, et non-seulement la vertu nous est possible, mais nous pouvons dans tous les états arriver à la grande sainteté, c'est-à-dire devenir un de ces héros chrétiens que l'Église place sur ses autels et invoque comme protecteurs.

Donc, pour réveiller notre foi et ranimer notre courage, j'établirai ces deux points : La sainteté est possible ; la sainteté est une grande et sublime chose, digne de tous nos efforts...

La sainteté est possible à tous. Sans doute... Dieu est un père, et, vous le savez, un bon père.

Or, un père n'exige pas l'impossible de son en-

fant; au contraire, il est indulgent, et quand il a obtenu une partie même de ce que peut cet enfant, il ne manque pas de lui dire : C'est bien... Et cependant Dieu a dit : « Soyez saints, parce que je suis saint... Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait... » « La volonté de Dieu, dit saint Paul, c'est que vous soyez des saints... » Donc la sainteté est possible...

On n'y réfléchit pas : la religion, toute la religion n'a, en définitive, qu'un but, qu'un seul but sur la terre : c'est d'établir le règne de Dieu dans nos cœurs, c'est-à-dire de nous sanctifier. Et elle ne s'en cache pas : c'est pour cela qu'elle prie, qu'elle parle, qu'elle souffre, qu'elle combat, qu'elle édifie des temples; c'est afin de ramasser les âmes au milieu des épreuves de la vie, et de les pousser au ciel... de les sanctifier : *Ad consummationem sanctorum.*

Du reste, mes frères, la preuve la plus évidente que la sainteté est possible à tous, c'est qu'il y a eu des saints dans tous les états, et rien n'est éloquent comme les faits...

Oui, il y en a eu dans tous les états, dans tous les âges, dans toutes les conditions... Du sein de la vie, quelle qu'elle soit, une âme peut s'élancer vers Dieu... Je défie de me montrer une condition avouée par la Providence qui n'ait fourni ses saints : il y en a eu partout, depuis le trône jusqu'à la chau-

mière, et depuis le jeune homme jusqu'au vieillard... et sous le diadème des rois et sous les haillons des pauvres. C'est en cela que j'admire et que j'aime davantage cette religion qui ne repousse personne... qui a des bénédictions pour les grands et pour les petits...

Sur le trône, au milieu des embarras des affaires et des séductions des grandeurs, c'est saint Louis, c'est saint Henri, qui, au diadème des rois, unissent la couronne des saints.

A l'autre extrémité de l'échelle sociale, saint Joseph se sanctifie en exerçant l'humble profession de charpentier... en maniant la scie et le rabot; saint Isidore, en cultivant la terre (il était laboureur). Sainte Zite n'était qu'une pauvre servante, que l'accomplissement des devoirs de son humble condition a environnée d'une gloire immortelle... Que de mères surtout parmi les saintes!... sainte Monique, sainte Jeanne de Valois, sainte Élisabeth de Hongrie. Eh bien! elles se sont sanctifiées en s'occupant de leurs enfants et des soins de ce qu'on appelle un ménage.

Il y a quatorze siècles environ, une pauvre jeune fille gardait un troupeau de moutons aux environs de la capitale: aujourd'hui, c'est sainte Geneviève, la patronne de Paris.

Et n'allons pas croire que les saints aient eu moins d'obstacles que nous : mes frères, le cœur de

l'homme a toujours été le même, et les saints ont été des hommes comme nous; les saints ont senti, souffert et pleuré comme nous; le sang vicié d'Adam a coulé dans leurs veines comme il coule dans les nôtres; tout ce qui se remue de peines et de passions en nous s'est remué dans leur poitrine... Peu, très peu ont été étrangers aux terribles luttes des passions. Écoutez une des âmes le plus fortement trempées qui furent jamais; écoutez le grand Paul fatigué de ces combats incessants : « Malheureux que je suis! s'écrie-t-il, qui me délivrera de ce misérable corps? »

Saint Jérôme, dans sa solitude de la Palestine, prie, jeûne, se roule sur le sable brûlant de l'Asie, se meurtrit la poitrine avec le caillou du désert, pour étouffer dans son cœur les bouillonnements des passions mauvaises... Chaque jour les saints ont dû descendre dans l'arène pour combattre les mauvais penchants de notre nature, pour soulever ce poids désolant des ennuis, des misères, des menus détails de la vie qui nous fatiguent tant... qui assombrissent notre âme...

Avec cela le monde, paré de ses charmes, est venu se présenter aussi, et leur a dit : Viens, j'ai le bonheur après lequel ton âme soupire... et leur cœur, si tendre et si aimant, a dû être profondément impressionné... Mais ici ils ont fait ce que nous ne faisons pas, et ce que nous devrions toujours faire!

ils ont repoussé le monde, et lui ont dit : Va, va, je te connais ! Tu es beau, c'est vrai... mais tu es faux, mais tu mens... tu n'as rien à me donner... tu n'es qu'un pauvre, mais un pauvre de la pire espèce, un pauvre honteux et orgueilleux. Toi, me donner du bonheur ! grand mendiant qui, pour en trouver un peu, remues tout, jusqu'à la boue... Puis, ils ont pris leur âme, les élans de leur cœur, ont jeté tout cela en haut, au ciel, et leurs passions, ils les ont refoulées dans le néant... C'est pour cela, uniquement pour cela, qu'ils sont saints. C'est parce qu'ils ont bien combattu, parce qu'ils ont vaincu les séductions du monde, parce qu'ils se sont vaincus eux-mêmes, qu'ils ont mérité la couronne des saints : *Non caronatur nisi legitime certaverit...*

Eh bien ! mes frères, la sainteté nous est donc possible...

Les saints sont des hommes comme nous : tâchons de devenir des saints comme eux. Pour cela, que faut-il faire ? Restez chez vous, faites ce que vous faites, faites-le un peu mieux, et voilà tout. Offrez à Dieu votre travail, vos peines, vos malheurs, et puis remplissez les devoirs du chrétien... Faites de tout des degrés pour arriver au ciel... élevez-vous sur les joies, les douleurs, sur la science, sur les dignités, pour de là vous élancer au ciel...

Comme la religion est peu comprise ! Quelquefois on dit : Je ne puis remplir mes devoirs reli-

gieux... j'ai trop d'affaires, trop d'embarras, trop de peines. J'attendrai, plus tard nous verrons... Mes frères, vous avez des peines... vous souffrez, vous êtes malheureux!.., mais c'est justement à vous que l'Évangile s'adresse, c'est en particulier pour vous qu'il est fait. Il vient guérir les âmes brisées; Jésus-Christ est surtout venu évangéliser les pauvres, et des pauvres, il y en a de tant d'espèces!... Ne repoussez donc pas cet Évangile; laissez-le vous consoler, vous faire du bien...

Oh! il est une peine profonde pour nous autres prêtres: c'est de vous voir travailler et souffrir sous nos yeux sans dédommagement. Nous nous disons avec douleur: Mon Dieu! faut-il... tant de travaux perdus, tant de souffrances perdues, tant de charité même et tant de vertus naturelles perdues pour le ciel!... Mais quand vous négligez la religion à cause de vos peines, savez-vous à qui vous ressemblez?... Vous êtes semblables à ce malade qui dirait: Ne me faites pas venir de médecin... car je souffre beaucoup...

Allons, courage, mes frères bien aimés! vous pouvez devenir des saints: vous n'avez plus d'excuses, plus de prétextes, plus rien. Non, pour qui que ce soit le chemin du ciel n'est fermé... Du reste, mes frères, des saints, il y en a encore parmi nous, dans cette France; il y en a dans toutes les classes et dans tous les rangs. Il faut que je vous le dise;

que de bien il se fait parmi nous! que de mères édifiantes! que de jeunes filles pures! Et chez les hommes, dans les grandes villes surtout, quelle foi! quel cœur! quelle charité!... c'est à faire pleurer de bonheur!... Et chez nous-mêmes, dans cette paroisse, Dieu seul sait ce qu'il y a d'âmes admirables! Nous autres prêtres, nous pouvons tout dire; mais si le jugement dernier doit révéler des mystères d'iniquité, il révélera aussi bien des actes de sainteté.

II

La sainteté est une grande et sublime chose, digne de tous nos efforts...

Mes frères, qu'est-ce que la sainteté?...

La sainteté, c'est tout simplement la lumière et la force de Dieu descendues, incarnées, en quelque sorte, dans un cœur d'homme... Vérité, pureté, justice, amabilité, noble gloire, voilà la sainteté : *Quacumque vera, quacumque pudica, quacumque justa, quacumque amabilia, quacumque bonæ famæ...*

La sainteté, c'est l'humanité agrandie, régénérée par le souffle, par la doctrine de l'Évangile, et placée entre le ciel et la terre... voilà la sainteté...

Je le sais bien, mes frères, habitués aux moqueries et aux vieux blasphèmes d'un autre âge, nous nous formons parfois une bien triste idée de la sainteté et des saints.

A nos yeux les saints étaient sans doute des gens pieux et bons, si l'on veut, mais ils devaient être aussi des gens à petites idées, à petits moyens, d'un esprit étroit et de courtes vues, sans aucune influence, qui ne conviendraient nullement à notre époque. Les saints devaient être aussi des hommes sévères, inexorables, condamnant impitoyablement l'humanité avec ses travers et ses défauts, portant partout un regard inquisiteur. Bien heureux encore si à tout cela nous n'ajoutons quelque peu de superstition ou de fanatisme... Voilà les saints... oui, mes frères, les voilà, tels que les ont faits l'erreur et l'injustice, mais non tels que les fait le christianisme, non pas tels qu'ils sont réellement. Oui, mes frères, sans nous en douter, nous en sommes venus là, dans nos jugements sur les saints. On disait un jour à une personne : « Choisissez tel prêtre pour votre confesseur, c'est un saint. — Ah ! répondit-elle, c'est un saint : alors je m'en garderai bien, il serait trop méchant... » Comme il faut que les choses aient été défigurées !...

Les saints, des hommes durs et sévères !... Ah ! c'est bien peu les connaître !

Bonté, indulgence et charité, voilà quel fut le fond du caractère de tous. Nul n'est saint qu'à la condition d'aimer beaucoup Dieu et d'aimer beaucoup les hommes... Comprenez donc bien que plus un homme est saint plus il est indulgent.

Mais qu'est-ce qu'un saint? C'est un parfait imitateur de notre Seigneur Jésus-Christ, et celui-là est le plus grand saint qui s'est approché le plus de son divin modèle, qui a rendu son âme plus semblable à la sienne... Or, on sait la bonté du divin Fils de Marie...

Aussi voyons-nous dans tous les siècles cette charité du Sauveur déborder dans les saints; les saints ont toujours été les meilleurs, les plus aimants et les plus aimables des hommes...

Voyez saint Jean l'évangéliste : on retrouve en lui la pureté, la naïveté, l'abandon et la charité; il ne sait autre chose que pardonner et aimer.

Voyez saint François d'Assise : un fleuve d'amour s'échappe de son âme... et déborde en transports et en paroles brûlantes; sa charité embrasse toutes les œuvres du Créateur; les agneaux sont ses frères et les tourterelles sont ses petites sœurs du bon Dieu. Permettez-moi ces détails si simples, à eux seuls ils suffisent à révéler une belle âme...

Et saint François de Sales, que le monde lui-même se disputait à cause de sa douceur et de la joie qui rayonnait toujours sur son front et sur ses lèvres...

Et notre Vincent de Paul, était-ce là un homme dur et sévère? Quel être dégradé ou malheureux n'a-t-il pas aimé? Son nom est resté parmi nous la plus vivante expression de la charité. Quand on dit

d'un homme : C'est un Vincent de Paul, on ne sait plus rien dire pour exprimer sa bonté...

Ce qui est dur, ce qui est sévère, c'est le monde, qui ne pardonne pas; le monde, qui détourne la tête et qui repousse du pied ceux qu'il a ruinés ou déshonorés!... Que deviendraient-ils, s'il n'y avait eu des saints pour bâtir des asiles à ses tristes victimes?... Et ces saints, pendant qu'ils se baissent pour les ramasser, le monde ose bien les taxer de dureté!... il ose dire : Regardez-les, ils n'ont pas de cœur, ils ne savent pas ce que c'est que d'aimer!...

Les saints n'étaient pas plus des esprits rétrécis, des gens à petites vues, des hommes sans influence... Au rapport de tous, même de ses ennemis, le christianisme est une doctrine élevée, sublime. Or, pour comprendre une doctrine élevée, surtout pour l'appliquer, il faut un esprit droit et large, une âme généreuse; et les saints ont compris le christianisme, ou l'intelligence n'en a été donnée à personne...

Un esprit faible ne sera jamais un grand saint. Ce n'est pas sans des vues fermes, sans de continuels efforts, que l'on résiste aux entraînements de l'exemple et des préjugés vulgaires.

Les saints, des hommes à petites idées, de petits génies!... mais voyez-les donc : d'un regard sûr ils ont mesuré le monde tout entier, et le comparant à

leur cœur, ils l'ont trouvé petit, très petit; alors ce regard s'est porté en haut, vers le ciel. Après cela, avec un calme imperturbable, en dépit des vulgaires clameurs et des menaces, ils ont marché vers le but qu'ils s'étaient proposé, *ad propositum certamen*. Les petites idées, les esprits faibles, ils sont dans ces hommes qui voient le bien, et qui disent : C'est vrai, c'est beau, je voudrais... mais je n'ose. Que va-t-on penser de moi?... je me ferais remarquer... Ils sont dans tous ceux qui s'inclinent devant de vulgaires préjugés, qui se traînent misérablement à la remorque des caprices de l'opinion. Voilà les esprits faibles, voilà les petits génies... Je reconnais bien là le monde : quand la vue de ses propres travers l'importune, il les prête à d'autres, afin de les flageller à son aise...

Non-seulement les saints marchent à leur but, mais ils dominent et entraînent tout ce qui les entoure. Il faut les voir armés du glaive de la parole, ou du seul ascendant de la vertu... ils règnent et font trembler le vice et l'injustice...

Sur une terre autrefois théâtre du sophisme et de la déclamation, Chrysostôme parle, et, à la voix de ce prêtre, l'impiété frémit et tremble, même sur le trône.

Un conquérant farouche, suivi de ses hordes barbares, marche sur Rome. Sur son passage il dévaste, pille et tue... A sa vue, peuple, armée et empereur,

tout fuit, tout est consterné... Le pontife Léon seul, à la tête de son clergé, se lève et s'en va au devant de ce terrible chef, qui s'appelle lui-même le fléau de Dieu... et Attila recule ; et Rome, qui n'avait pu être protégée par les armes, est sauvée par l'ascendant d'un saint.

Mais quel est cet homme couvert d'un humble froc, qui, au moyen-âge, sans richesses et sans armes, entraîne le mouvement du monde? quel est cet homme qui est devenu l'oracle des peuples, le conseiller des rois; qui souffle l'enthousiasme dans tous les cœurs ; qui, par la puissance et le charme de sa parole, saisit l'Europe et la précipite sur l'Asie? C'est Bernard le saint, Bernard le moine, Bernard, une des plus éclatantes gloires de la France.

Dites, mes frères, sont-ce là des hommes à petites idées, de petits-génies?

Mais de nos jours même, avec tous nos progrès dont nous parlons tant, où est l'homme, le savant, le politique que l'on puisse comparer à ces grandes figures du passé? Je le cherche dans l'univers, et je ne le trouve nulle part... Où est l'homme qui a légué au monde un nom aussi populaire, aussi vénéré, une gloire aussi grande, des institutions aussi utiles et aussi durables?...

Est-ce assez de grandeur et d'éclat pour les saints et la sainteté? Non, mes frères...

Pendant leur vie, les saints ont dédaigné les hon-

neurs mondains; mais Dieu s'est chargé de leur gloire, et il s'en est chargé en Dieu... Cette gloire mondaine qu'ils avaient repoussée, il les en a environnés, couverts, pour tous les siècles. Et devant cette gloire toutes les gloires du monde disparaissent et s'effacent encore.

Aujourd'hui, un homme est grand, riche, puissant, encensé, loué : il mourra certainement, et probablement sa mémoire ne lui survivra guère... peut-être sera-t-il oublié avant que la planche de son cercueil soit entièrement vermoulue. Mais quand un saint meurt, quelque obscur qu'il soit, les grands et les petits, les pauvres et les riches se disputent ses vêtements et sa mémoire; on enchâsse ses restes dans l'argent, l'or et les pierreries; on convoque les artistes les plus célèbres du monde pour lui faire une habitation digne de lui; et pendant que les puissants de la terre, les riches et les savants dorment oubliés dans leurs caveaux solitaires, sur les débris de leurs sceptres ou de leurs grandeurs, la poussière, les haillons, les guenilles de l'humble saint, magnifiquement décorés, entourés d'hommages et de vénération, sont placés sur les autels du Dieu vivant. La preuve en est ici : leur mémoire sera vivante et chérie; de toutes parts, on viendra visiter leur tombeau, bénir leur nom, invoquer leur secours.

A la bonne heure, en voilà de la gloire, en

voilà de la popularité, en voilà de la grandeur!...

Mes bien aimés frères, vous comprenez maintenant ce que c'est que la sainteté, vous voyez qu'elle est digne de nos respects et de nos efforts... et que de plus elle est possible... Vous pouvez, oui, vous pouvez tous vous sauver... Impossible! ce mot n'est pas français, a dit un héros. Il est plus vrai de dire : Impossible! ce mot n'est pas chrétien...

Courage donc, mes frères, faisons du bien sur la terre, tâchons de devenir des saints pour avoir le bonheur du ciel... Mon Dieu, est-ce qu'il n'y a pas ici-bas assez d'ennuis, assez de souffrances, assez de larmes? Oh, oui, allons donc nous reposer au ciel: c'est là que nous retrouverons notre famille. Le ciel est tout rempli de nos parents : c'est là qu'en quittant la terre ils nous ont donné rendez-vous.

Vous vous en souvenez, mes frères, il est tel être chéri qui, au moment de la mort, lorsque vous teniez dans votre main sa main glacée, vous dit, pour vous consoler : Ne pleure pas, tes larmes me font mal. Va, ce n'est pas pour toujours, nous nous reverrons... Eh bien! c'est là que vous le retrouverez...

Et non-seulement le ciel est peuplé de ceux qui nous ont précédés dans la vie, mais qui sait? peut-être il est ici plus d'une mère qui lui a donné des enfants. Pensée consolante : J'ai enfanté un ange du bon Dieu!.., Il est peut-être ici des mères qui ont

pleuré un tout petit enfant, enlevé à la terre avec la pureté baptismale, avant d'avoir connu les douleurs de la vie, et qui maintenant est un petit saint du paradis. Ah! si ces anges pouvaient se faire entendre, ils diraient aussi : *Ascendite huc*. Venez avec nous, bien aimés parents, afin que nous puissions vous donner les doux noms de père, de mère, que nous n'avons pu vous donner longtemps sur la terre, et afin que nous soyons heureux ensemble. O parents chéris, venez, venez, il fait bon ici.

Mes bien aimés frères, écoutons tous cette voix des cieux... et que chacun de nous se dise : J'ai assez souffert. Je suis l'enfant de Dieu : je ne veux pas être déshérité ; j'ai droit à son héritage, je veux ma part de bonheur. Je la veux, il me la faut ; à tout prix je l'aurai... Puisse Dieu nous accorder cette dernière et la plus grande de toutes les grâces !

CHAPITRE XV.

INSTRUCTION AUX PAUVRES.

Est-ce que l'on pense assez à faire des instructions aux pauvres ? Je ne sais... pourtant il y a là un devoir grave... très grave.

Et qu'on ne s'avise pas de dire que le temps manque, qu'on a d'autres devoirs : à quoi donc donner son temps ? que peut-on faire de mieux pour la gloire de Dieu et le bien de l'humanité ? L'instruction des pauvres, voilà le premier devoir du chrétien, du prêtre surtout ; l'Ecriture semble même borner là toute la mission de notre Seigneur Jésus-Christ. « Nous sommes les ministres des pauvres, dit saint Vincent de Paul à ses prêtres ; c'est là notre capital, le reste n'est qu'accessoire. » L'instruction des pauvres, c'est une des grandes choses de la religion, suivant la parole sacrée. — C'est une preuve de la vérité du christianisme à l'égal des miracles. Je crains que nous ne soyons pas toujours sur ce point des gens à miracles.

Cette instruction des pauvres doit réellement faire réfléchir, et la conscience devrait s'inquiéter; car il y a là une indispensable obligation.

On ne peut pas compter, pour leur enseignement, sur les instructions qui sont adressées à tous les fidèles : la plupart du temps ils n'y assistent pas. Chose désolante à dire, même dans les villes les plus religieuses, c'est à peine si les pauvres vont à la messe le dimanche, et c'est presque toujours à une petite messe. Si d'aventure ils assistent à une grand'messe, ils se tiennent loin de la chaire, dans un coin, dans une chapelle, du côté des confessionnaux : ils se trouvent trop mal vêtus pour se montrer en public ; et encore eussent-ils entendu le sermon, ils n'y ont absolument rien compris, c'est trop relevé pour eux. Interrogez-les; et ils vous répondront des choses ineffables, qui vous amèneraient le sourire sur les lèvres, si ce n'était si sérieux. Il leur faut des instructions spéciales.

Il y a encore là un puissant moyen de rendre la religion aimable... Prêchez les pauvres, moralisez les pauvres, occupez-vous des pauvres. Vous trouverez en France la

plus complète sympathie partout, chez les croyants et les incroyants. Tout le monde aime le prêtre qui est bon pour les pauvres, et quand on aime le prêtre, on est bien près d'aimer Dieu.

On s'y trompe souvent : le plus court chemin pour arriver au cœur des riches, c'est de les négliger eux-mêmes pour les pauvres. Voilà la bonne manière de les rapprocher de la religion... Occupez-vous des brebis égarées d'en bas, et vous verrez toutes les brebis égarées d'en haut courir après vous, votre confessionnal sera assiégé ; tandis que si vous visez à ne vous occuper que des classes élevées, votre tribunal sera souvent abandonné.

Nous avons été malheureux du côté de l'apostolat de la parole : il produit souvent peu d'effet sur l'intelligence usée par les raisonnements. Essayons de ce nouveau moyen, le monde en sera frappé. Le dévoûment est si rare, on n'y croit presque plus ; mais quand le monde verra quelqu'un qui travaille, qui se sacrifie, sans attendre d'autre récompense que celle de l'éternité, il sera étonné : ce sera pour lui comme une espèce de miracle. De plus, les riches ne demandent pas mieux que de jouir un peu de leur fortune, et ils ne seront pas du tout fâchés que l'on enseigne la religion à ceux qui pourraient les inquiéter. Ne fût-ce que par reconnaissance, ils s'abstiendront de trop maltraiter cette religion et finiront peut-être par se réconcilier entièrement avec elle.

Un jour, un officier supérieur assistait à une mission ; il était aussi un des riches propriétaires de l'endroit. Or, le prédicateur parla de l'immortalité de l'âme. Après le sermon, l'officier va le trouver, lui serre cordialement la main en lui disant avec une franchise toute militaire : « C'est bien, c'est très bien... mais n'en restez pas là, entrez dans les détails, tirez les conséquences,.. dites, par exem-

ple, qu'il y a des peines dans l'autre vie pour les voleurs, en particulier pour ceux qui volent du bois. » L'officier avait des forêts... Eh bien! lui qui, jusqu'ici, était resté parfaitement éloigné de toute pratique religieuse, s'est rapproché peu à peu et a fini par devenir un excellent chrétien.

Je voulais donc dire qu'il faut faire de temps en temps des instructions spéciales pour les pauvres. On les réunit dans une chapelle, dans une salle, et là, on se met à leur portée, on leur dit que l'on est heureux de leur parler : ils sont touchés de ces attentions, et le bien se fait... Autrement, les accuser sera une véritable injustice. On dit : Les pauvres sont paresseux, dissipateurs, ivrognes, menteurs. Sans doute, naturellement : *Omnis homo mendax.* Il faut leur apprendre à se corriger de tous ces défauts-là.

Essai d'instruction aux pauvres.

C'est un vrai bonheur pour moi, mes bien chers amis, de me trouver au milieu de cette belle et bonne réunion; il me semble que je suis plus que jamais dans mon ministère... Que je voudrais bien vous aider, adoucir les rigueurs de votre position! Aussi permettez-moi de vous donner les conseils d'un ami, d'un père. Cette instruction sera pour vous seuls. Nous allons parler ensemble de tout ce qui vous concerne : de vous, de vos souffrances, de vos enfants et de vos devoirs.

Sans doute, mes bons et bien chers frères, au

premier abord, c'est pénible, très pénible, de n'être pas riche. Allez, ce n'est pas moi qui ne vous plaindrai pas, qui ne compatirai pas aux douleurs de la faim, du froid... aux souffrances de ceux qui pleurent, qui entendent pleurer leurs petits enfants et qui n'ont pas toujours de quoi à leur donner... Ah! que c'est triste!...

Aussi, ce sont des paroles de consolation que je veux vous adresser, les moyens d'adoucir vos peines que je veux vous donner.

Je commencerai par vous dire, mes bons amis: Gardez-vous de rougir de votre dénûment... Ne vous laissez pas dégrader par la misère... la foi est là pour vous relever... La pauvreté... que je voudrais comme d'un seul trait jeter cette conviction dans vos âmes!... la pauvreté n'est pas une honte, à moins qu'on n'en soit la cause... la pauvreté n'est pas le plus grand des malheurs... La pauvreté est une grande chose, une chose sacrée aux yeux de la religion... et même de l'honnête homme.

Quand notre Seigneur Jésus-Christ voulut descendre sur la terre, du haut du ciel il regarda les différentes classes de la société, et il choisit la classe des pauvres... Il est né dans vos rangs, il est des vôtres... il a été pauvre comme vous, il a travaillé comme vous, il a tendu la main comme vous. Dans son Évangile, il vous a toujours donné la préférence: aux pauvres la vérité avant tous les autres, aux

pauvres le royaume des cieux... Les riches ne peuvent se sauver seuls sans les pauvres, le pauvre peut s'en aller seul au ciel.

Vous êtes donc grands dans l'Eglise et de par Dieu, mes bien aimés frères les pauvres. Ne vous laissez pas avilir, sachez soutenir votre dignité. Pour cela, il faut accomplir les devoirs de votre position. Ah! défiez-vous, je vous en prie, des conseils de la misère : ils sont quelquefois perfides... Vous êtes pauvres, mais restez bons et honnêtes. Ne vous laissez pas aigrir, ne vous laissez pas aller au découragement. Il faudrait que vous pussiez toujours dire avec vérité cette parole si souvent répétée, mais qui n'en est pas moins belle : *Je suis pauvre, mais je suis honnête...* c'est-à-dire : je travaille de toutes mes forces et je ne demande que pressé par le besoin, je ne trompe jamais personne, je n'emploie jamais la ruse pour me procurer des aumônes.

Je suis pauvre, mais je suis honnête... c'est-à-dire : je respecte mon honneur, l'honneur de mes enfants ; j'élève bien ma famille, je cherche à la former au travail ; je ne fais pas de dépenses inutiles, je ne suis pas jaloux, et j'ai une profonde reconnaissance pour ceux qui m'assistent. Après cela, vous ne manquerez pas de personnes qui s'intéresseront à vous.

Puisque nous sommes seuls ici, que les riches n'y sont pas, nous pouvons parler plus à l'aise. Je

crois qu'il y en a parmi vous qui ne font peut-être pas tout cela... soit dit entre nous.

Aussi, quand nous allons demander, intercéder en votre faveur auprès des riches; quand nous allons tendre la main pour vous, — car nous ne rougissons pas de nous faire mendiants afin de vous soulager, — on nous dit : Mais vos pauvres ont des défauts... mais ils sont pauvres par leur faute, etc., etc..... Nous vous défendons, nous plaidons votre cause avec chaleur; mais quelquefois nous sommes obligés de baisser les yeux et de dire bien bas et bien à regret : Hélas! oui, pour un certain nombre c'est vrai..... Oh! de grâce, ne nous infligez plus cette peine, aidez-nous un peu à vous faire du bien, tâchez de vous corriger de vos défauts... Car, puisque nous sommes seuls et que personne ne nous entend, je vais vous dire toute la vérité : je vous la dois, et si je ne vous la disais pas je serais un méchant.... Dans ce qu'ils vous reprochent, il y a du vrai, mes amis : vous savez bien que vous êtes quelquefois un tant soit peu paresseux; que vous cherchez du travail, mais que vous n'avez guère envie d'en trouver... Soyez francs et sincères, n'est-ce pas que je dis la vérité? Vous savez bien que vous avez telle et telle mauvaise habitude; vous manquez d'économie, de prévoyance : aujourd'hui vous dépensez tout, et demain il faudra jeûner... Vous êtes bien aussi un peu jaloux les uns des autres... et puis,

pour attirer d'abondantes aumônes, vous nous trompez quelquefois... vous nous attrapez... Oh! ce n'est pas bien, de mentir ainsi à la charité, de tromper ses bienfaiteurs... Vous n'y avez pas songé, j'en suis sûr; maintenant que vous y pensez, vous vous corrigerez de tous ces défauts... Surtout un peu d'activité et de prévoyance... On se plaint quelquefois, on dit: Faut-il être si malheureux, pendant que d'autres ne manquent de rien! Y a-t-il encore une Providence? est-ce là de la justice?... On accuse tout le monde, excepté le vrai coupable, qui est nous-même. Dites, si nous avions été parfois plus laborieux, plus prudent, plus économe, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

Soyez toujours polis, toujours reconnaissants. On vous a donné cinq fois, on vous refuse la sixième: gardez-vous bien de murmurer et d'oublier le bien qui vous a été fait; ce ne serait plus de la justice et de la reconnaissance.

Vos enfants, surtout, aimez-les bien, ayez-en pitié... Pauvres petits! c'est déjà bien assez de malheur que de n'être pas riches, que d'être condamnés au travail... ah! de grâce, ne les jetez pas sur le pavé des rues ou dans les chemins pour aller mendier... Si le besoin vous presse, allez vous-même, mais n'envoyez pas votre enfant: vous le perdez... oui, vous le perdez... Pauvres petits enfants des rues! oh! mon cœur est brisé en leur

présence... Quelle vie ! quel avenir ! quelle éducation !...

Vous le savez, habitué à cette existence vagabonde, il perdra le respect de lui-même, le goût du travail et de l'obéissance... Si c'est une jeune personne, plus tard elle vous fera rougir; si c'est un jeune homme, il vous outragera et vous déshonorera... se déshonorera lui-même... Qui peut savoir jusqu'où on peut aller dans ce chemin-là?... Au contraire, visez à en faire un homme, un bon et brave ouvrier qui se suffira à lui-même et qui viendra encore au secours de ses parents.

Enfin, mes bien aimés frères... mes enfants, permettez-moi de vous dire encore une chose... j'ai assez de confiance en vous pour cela... enfin, soyez charitables et obligeants les uns pour les autres... Oui, j'ose bien vous le dire, parce que vous pouvez faire et que vous faites quelquefois beaucoup de bien à ceux qui souffrent... Allez, Dieu a été bon pour vous encore sur ce point; il ne vous a pas privés de la plus douce jouissance qui soit sur la terre, celle d'apaiser une douleur, de rendre quelqu'un un peu moins malheureux. C'est vous surtout qui connaissez la misère... vous savez ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, ce qu'elle coûte : vous l'avez trop senti par vous-mêmes... Eh bien ! quand vous verrez quelqu'un qui est encore plus malheureux que vous, quelqu'un qui n'a rien, absolument rien, partagez

votre morceau de pain avec lui, venez à son secours par tous les moyens qui seront en votre pouvoir... et quand vous ne saurez plus rien faire, au moins plaignez-le, faites-lui l'aumône de votre sympathie et de votre amitié... Les pauvres savent si bien secourir les pauvres! Tous les jours nous voyons les traits les plus touchants de leur charité.

L'année dernière, une femme, qui autrefois avait été riche, tomba malade. Elle était dans la plus complète misère, et ses voisins de la même maison étaient presque tous aussi pauvres qu'elle. On pensa à la conduire à l'hôpital; mais voilà cette femme qui se lamente, qui pousse ces cris déchirants: « Mourir à l'hôpital! mourir à l'hôpital!... Mon Dieu! faut-il!... Oh! faites de moi tout ce que vous voudrez... priez Dieu qu'il me fasse mourir maintenant; mais que je n'aille pas mourir à l'hôpital... » Le prêtre qui visitait cette femme réunit tous les voisins et leur dit: « Vous voyez l'état de cette malheureuse personne: elle n'a que peu de jours à vivre. Elle a été riche autrefois: il faut respecter le malheur, il faut la garder; ce sera notre affaire à tous, si vous êtes de mon avis. » Et alors tout le monde de répondre: « Oui, oui. » Et ces braves gens ont été fidèles à leur parole. Rien, absolument rien ne manqua à la malade, et c'était vraiment touchant de voir chaque personne apporter sa petite lampe ou un peu de bois, de charbon, pour entre-

tenir le poêle pendant la nuit et veiller cette pauvre femme. Aussi, il faut dire qu'après cette action ils en devinrent tous meilleurs. Voilà qui est beau, et à l'occasion, j'en suis sûr, vous en ferez bien autant.

Oui, mes chers amis, remplissez les devoirs de votre état, faites un peu de bien, et votre position deviendra plus douce.

Je connais assez les cœurs français pour répondre que jamais ils ne refuseront de secourir une misère vraie et non méritée; car, pour une telle misère, on se refuserait le nécessaire à soi-même, on s'en voudrait de ne pas la soulager.

Hélas! sans doute, il ne sera pas possible de satisfaire tous les besoins : souvent nous serons condamnés à l'impuissance, souvent nous serons réduits à gémir; mais, croyez-le bien, vous tous qui travaillez et qui souffrez, soyez-en profondément convaincus, vous trouverez toujours, en ce beau pays de France, de vrais, de sincères amis; en Dieu, un bon père; au ciel, un lieu de repos pour vous abriter.

CHAPITRE XVI.

LA CONFESSION.

Il ne faut pas nous le dissimuler, le grand obstacle qui tient beaucoup d'hommes éloignés de la religion, qui les empêche même de l'examiner, c'est la confession..,. Si un sentiment, un remords, rapprochent, vite un instinct secret dit : Oh ! il faudrait se confesser... Et cette seule pensée fait frémir...

On peut donc lever ces obstacles, montrer les joies de la confession, avant même d'avoir prouvé sa divinité.

La vérité vraie n'est pas toujours aimable; il y a même des vérités qui, au premier abord, paraissent dures et intolérables.... Au lieu de les jeter d'un seul bond à la face d'un auditoire, ne serait-il pas mieux de prévenir en leur faveur. On croit volontiers à ce que l'on aime déjà, et on accepte moins difficilement le joug de ce que l'on connaît. Et puis, comme on est content de trouver vraie et divine une chose qui a satisfait notre cœur !

Du reste, les joies et les bienfaits de la confession, l'existence même de cette pratique, prouvent peut-être aussi bien, sans en avoir l'air, la divinité de la confession, que pourraient le faire les démonstrations purement dogmatiques... Il y a là un parfum du cœur, une onction de l'âme, qui ne sont vraiment pas de l'homme... Ce qui éloigne le plus de la confession, ce n'est pas l'incrédulité, c'est la peur... Sur deux cents personnes qui disent : Je n'y crois pas, il y en a cent quatre-vingt-dix-neuf qui, pour être vraies, devraient dire : Elle m'épouvante...

En tout cela, c'est le cœur qui est le plus malade : c'est donc au cœur qu'il faut d'abord s'adresser...

Mais, mes frères, nous voilà arrivés à la grande difficulté... voilà le terrible obstacle... c'est la confession... Beaucoup trouvent la religion très bonne et très belle. Ils l'admirent, ils l'aiment, ils la pratiquent... jusqu'à la confession... et ils disent : C'est trop difficile... c'est si dur de s'en aller dire à un homme ses fautes les plus cachées, qu'on n'ose révéler à personne, qu'on ne s'avoue pas à soi-même! Ah! que c'est pénible!...

Mes frères, je veux m'expliquer franchement avec vous sur cette pratique de la religion... je veux dire cordialement toute ma pensée. Il me semble que la confession n'est plus toujours bien comprise... Je veux vous la montrer telle qu'elle est... et je crois qu'après cela vous aimerez davantage Dieu et la religion...

On dit : C'est difficile... ah! que c'est pénible!...

Eh bien! oui, je veux être franc et sincère avec vous, oui, c'est pénible; oui, c'est difficile, c'est dur... Et je dis tant mieux, oui, tant mieux. Alors il y aura plus de mérite, plus de générosité, plus de courage à se confesser. Est-ce donc que nous autres chrétiens nous sommes nés pour les petites choses, pour toujours faire des choses communes et faciles? Que d'autres suivent le courant des opi-

nions vulgaires; pour nous, nous voulons résister, nous voulons combattre, nous voulons surmonter les difficultés.

Aussi, mes frères, il y a plus de vrai courage dans celui qui se confesse que dans celui qui ne se confesse pas... quelle que soit d'ailleurs sa force... Vous ne me croyez peut-être pas, vous allez bientôt me croire...

Prenez deux personnes. L'une, c'est un de ces jeunes hommes intrépides, audacieux, du moins en paroles; dédaigneux de la peur, qui ne craignent rien, ni de la part des hommes ni de la part de Dieu... L'autre, c'est une simple petite femme dévote, si vous le voulez, une religieuse, qui se confesse souvent, tous les huit jours, et à laquelle on a peut-être jeté à la face le mot de faible tête... Eh bien! placez ces deux personnes dans un hôpital de pestiférés, et dites-leur : Vous resterez ici pendant quinze jours...

Retournez après ce temps-là; votre jeune, votre intrépide jeune homme, il y a au moins quatorze jours qu'il est parti... il a eu peur; mais la femme, elle est là, elle, elle s'est dévouée, elle prend dans sa main la main glaciale du mourant, elle a respiré sans pâlir son souffle empesté... Dites, est-ce vrai? Dites maintenant où est la force, où est le courage... Le courage, ce n'est souvent pas de parler... ceci est le courage des lâches; le vrai courage, c'est de

sang-froid voir le péril, le sentir, le toucher, le respirer... et rester calme... Or, voilà le courage que fait donner la confession aux êtres les plus faibles...

Mais, mes frères, si la confession est difficile, ce n'est bien que lorsqu'on la voit de loin... A mesure que l'on s'approche, les difficultés disparaissent.

On reconnaît dans la confession la grande marche du christianisme : quand il touche une âme, il la froisse, il la fait souffrir, il la brise d'abord, et puis il la réchauffe, la fortifie, l'exalte et la remplit d'un bien-être inconnu ; de sorte qu'elle aussi serait tentée de s'écrier : Ah ! il fait bon ici ! *Bonum est nos hic esse.* Voilà bien tout ce qui se passe dans la confession...

La confession, c'est un besoin du cœur de l'homme que Dieu a divinisé et consacré par le sceau d'un inviolable silence. Il faudrait l'en bénir à jamais.

Naturellement notre cœur a besoin de s'épancher... il a besoin de dire ce qu'il est, ce qu'il sent, ce qu'il souffre. Il a besoin de s'enlacer à une autre âme, sans cela il retomberait sur lui-même, et finirait par se consumer. Oh ! c'est si doux d'avoir un ami auquel on puisse tout confier, jusqu'à ses propres faiblesses ! C'est là surtout ce qui en fait sentir le besoin.

Mes frères, comment vivre, comment être heureux quand on est obligé de traîner partout ses faiblesses, de coucher avec les fautes et les hontes

d'une vie de plusieurs années? est-ce possible? On n'ose se regarder, on n'ose rester seul avec soi-même, on a peur. Le comte de Maistre a dit une belle parole : « Un cœur où le vice a versé ses poisons souffre, s'agite, se contracte, jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié ou de la bienveillance... »

Aussi, nos frères de la Réforme, chez lesquels l'usage de la confession n'existe pas, sentent un grand vide dans leur âme. Une femme célèbre, engagée dans les liens de l'hérésie par le malheur de sa naissance, a écrit ces mots : « Je donnerais tout au monde pour pouvoir me confesser une seule fois. »

Une jeune personne récemment convertie au catholicisme a avoué depuis que toutes les fois qu'elle voyageait en France, quand elle voyait un prêtre à son confessionnal, elle se sentait pressée d'aller s'y présenter.

« Que vous êtes heureux, vous autres catholiques! disait un vieil officier protestant : quand vous avez commis une faute, vous allez la déclarer à votre prêtre, et votre cœur est déchargé... et moi, malheureux, il y a quarante-cinq ans que j'ai commis un affreux péché, et il y a quarante-cinq ans qu'il me dévore!... »

Que dire de ces moments de douleur, de ces malheurs, de ces revers, de ces déceptions qui empoisonnent la vie? Alors, sans la confession, que faire,

que devenir?... Là, que d'âmes ont été consolées!... quelle oreille de prêtre n'a entendu ces paroles sortir d'une poitrine haletante : O mon père!... que vous m'avez fait de bien!... je me sens mieux... vous me sauvez... j'allais me perdre... Ou bien : Vous le dirai-je, mon père? oui, il faut que je vous le dise, j'y suis obligé... eh bien! j'avais l'intention de me tuer... la vie ne m'était plus supportable... Tenez, mon père, prenez ceci...

— Mais qu'est-ce, mon enfant? — Du poison, mon père, du poison... Je l'avais acheté pour m'en servir... mais maintenant je ne veux plus.

O mes bien aimés frères, qu'ils nous ont fait de mal ceux qui ont détourné de la confession!... que de mal ils ont fait aux cœurs, aux familles, à la société!... Ah! que Dieu ne le leur rende pas... ce serait trop de châtiments.

On est effrayé du nombre des crimes et des suicides... et qui sait s'il n'est pas des milliers de malheureux qu'ils ont voués à la mort?... qui sait s'il n'est pas des mères qui pourraient leur dire : Rendez-moi mon mari, rendez-moi le père de mes enfants... vous l'avez tué. Le pauvre homme, il s'est désespéré... Si vous ne lui aviez pas désappris le chemin du confessionnal, il fût allé ouvrir son cœur au prêtre; le prêtre l'eût remonté, l'eût consolé, et j'aurais encore un mari... mes enfants auraient encore un protecteur, un père.

Que de pauvres petits orphelins pourraient leur dire : Rendez-moi ma mère ! vous me l'avez prise, vous l'avez tuée. La pauvre femme, dans un moment de désespoir, n'ayant personne pour la soutenir, est allée se noyer.... Oh ! si elle avait été plus religieuse.... elle ne nous eût pas abandonnés ? — C'est pourtant vrai, mes frères, nous nous posons en gens honnêtes et irréprochables ; et qui sait s'il n'est pas plus d'un grand coupable qui pourrait nous jeter avec vérité à la face ces reproches : C'est vous qui m'avez poussé au crime.... J'ai hésité, j'ai balancé ; mais par vos paroles, vos sarcasmes, vos scandales et vos livres, vous êtes venus vous placer entre moi et le prêtre qui pouvait me sauver.... Je suis coupable, c'est vrai ; mais je ne suis pas le seul coupable... Hélas ! hélas ! il aurait raison.

Prenons donc garde à nos paroles sur ce point, mes bien aimés frères ; et donnons en toute confiance l'exemple de l'accomplissement de ce devoir. N'ayez donc pas peur, approchez hardiment ; ce n'est rien, ou plutôt c'est de la paix, c'est du bonheur pour la conscience.... C'est un mauvais quart d'heure a passer, dit un orateur aimé du peuple. — Que voulez-vous ? un quart d'heure est bien court. Après cela, on serait désolé de ne pas s'être confessé... Oh ! si vous saviez comme on est joyeux après une bonne confession... comme l'âme est rajeunie...

Un poète anglais, Thomas Moore, raconte avec une ingénuité charmante la manière dont il faisait sa confession lorsqu'il était encore jeune homme.

« Quand le jour de me confesser, dit-il, était arrivé, je me rendais à l'église, bien disposé à tout déclarer. A genoux au pied du confessionnal, je sentais mon cœur battre plus vite qu'à l'ordinaire, et la rougeur colorer mon front. Lorsque mon tour était arrivé, le père penchait son oreille pour écouter mes péchés, que je lui disais à voix basse. Il était bon, dit-il, alors même qu'il grondait et différait l'absolution. » Et plus bas, il ajoute, s'adressant à son confesseur, qui n'était plus : « O père vénérable, si du haut du ciel, où tes vertus t'ont placé, tu es encore sensible aux vœux des hommes, reçois ma plus vive reconnaissance, quoique bien souvent tu aies condamné l'humble visiteur de ton confessionnal à réciter chaque jour les sept Psaumes de la pénitence. »

Voilà bien une page de l'histoire de notre vie, et ce n'est pas là la moins consolante. Nous aussi, nous avons senti notre cœur battre plus vite qu'à l'ordinaire, la rougeur se promener sur notre front; et à mesure que nous avons accusé nos fautes, nous avons senti notre âme se décharger, au point qu'un instinct secret nous a dit : Ah ! ce n'est pas si difficile que je le pensais; je ne serai pas si longtemps sans revenir. Hélas! nous n'avons pas toujours été

fidèles à notre parole; mais il n'en est pas moins vrai que la confession est toujours bonne, qu'elle fait toujours du bien à l'âme.

Mais je veux pousser les choses jusqu'aux dernières extrémités; je veux lever toutes les difficultés. Il est peut-être ici quelque pauvre âme désolée, brisée, prête à me dire, si elle l'osait : Comment voulez-vous que je me confesse?... Vous le savez, il est des fautes si humiliantes, si humiliantes, qu'on ose à peine se les avouer à soi-même, comment aller les dire à un prêtre? Que pensera-t-il de moi? Je perdrai à tout jamais son estime, il me repoussera... Comment aller dire cela à un homme? Je n'ose... La parole expire sur mes lèvres, j'en mourrais de honte...

Mes bons frères, oh! Dieu vous garde, oh! Dieu vous garde de pareils sentiments! Hélas! traînerons-nous donc partout ce misérable cortége de nos petites idées humaines, même jusqu'au saint tribunal?...

Ici, mes frères, il n'y a plus d'homme... Le prêtre a dû s'élever d'un seul bond jusqu'à la hauteur du sublime ministère qu'il va accomplir. Il ne tient plus à la terre que par le souvenir de ses propres faiblesses, qui le porte à l'indulgence... Lui vous repousser... lui vous moins aimer parce que vous lui avez avoué de grandes fautes... ah! vous ne savez pas ce que c'est qu'un cœur de prêtre, un cœur de confesseur... Si je pouvais donc vous en montrer un, si je

pouvais donc vous dire ce qui se passe dans ce cœur au moment où il entend la confession d'un grand pécheur ! Mille sentiments tendres et délicieux s'y succèdent et s'y heurtent. Il bénit Dieu de vous avoir conservé la vie ; il le bénit de l'avoir choisi, lui aussi pauvre pécheur, pour vous sauver ; il vous remercie de la confiance que vous lui témoignez, il admire votre courage. Vous le dirai-je ? il a presque de la vénération pour vous, parfois il serait tenté de se jeter à vos pieds.... J'en demande pardon aux âmes vertueuses, si le prêtre a une prédilection, c'est pour le grand coupable : c'est lui qui revient le premier à son souvenir, dans la prière et au saint autel. Que voulez-vous ? il en est ainsi ; il se passe vraiment quelque chose de surhumain, de divin, dans la confession. Il semble que Jésus-Christ a mis dans le cœur de son prêtre la charité du bon pasteur, qui court après la brebis égarée. C'est là que se vérifie la parole de Fénelon : « O pasteurs ! élargissez vos entrailles ! Loin de vous tout cœur rétréci : soyez pères... soyez mères... »

Le jeune prêtre se met pour la première fois, tremblant, dans son confessionnal, et voilà qu'il trouve dans son cœur des sentiments, sur ses lèvres des paroles, auxquels il n'avait jamais songé !... Mes frères, Dieu lui-même l'a formé, comme il donne à la jeune mère le secret des soins délicats qu'exige le petit enfant...

Ne craignez donc pas, mes frère ; allez hardiment lui tout déclarer. Loin de le blesser, de perdre son estime, vous lui procurerez un moment d'incompréhensible bonheur...

Car enfin, mes bons frères, puisqu'il faut tout vous dire, savez-vous bien quel est le plus beau jour de la vie d'un prêtre? Certes, il y a de beaux jours dans la vie du prêtre. Vous dites quelquefois : Les prêtres sont heureux. C'est vrai, mais ce n'est pas du bonheur que vous entendez. Eh bien donc, quel est le plus beau jour de la vie du prêtre?

Est-ce le jour où, après avoir achevé de longues et pénibles études, il reçoit le caractère sacré de la main du pontife de Dieu?

Non.

Est-ce le jour où il monte pour la première fois de sa vie à l'autel de la paroisse qui le vit naître, entouré d'une famille heureuse, d'un père et d'une mère chéris, de frères et de sœurs bien aimés? Oh! ce jour est beau, et il laisse dans notre âme de bien doux souvenirs. Nous ne nous consolerions jamais de le voir tant s'éloigner, n'était l'éternel qui s'avance.

Mais est-ce le plus beau jour?

Non, non.

Le plus beau jour de la vie d'un bon prêtre, c'est le jour où un plus grand nombre de pauvres pécheurs, ses frères, vont lui dire : Mon père, j'ai fait

bien du mal, je suis un grand coupable. Je n'ai pas osé tout dire; mais, mon père, je veux tout vous avouer; je veux mieux faire. O mes frères, voilà le plus beau jour de la vie d'un prêtre, je le dis devant Dieu qui m'entend et vous voit! C'est pour trouver ce jour qu'il a tout sacrifié, qu'il a renoncé aux joies de la famille, qu'il a quitté son vieux père, fait pleurer sa mère, peut-être! O jour heureux, jour de délicieux bonheur!...

Oh! qui me donnera des pécheurs à écouter, à consoler, à bénir? qui me donnera de me baisser pour aller ramasser de pauvres âmes au milieu des misères et des passions de la vie? qui me donnera de les prendre dans mes bras et de les porter à la vérité, au bonheur, au ciel?...

Mes frères, c'est pénible, sans doute, de passer de longues heures à écouter l'histoire des faiblesses de la pauvre humanité; mais quand on a pu faire du bien à une seule âme, convertir un seul cœur, avec quelle effusion on dit à Dieu : Merci, mon Dieu! donnez-moi encore des jours semblables à ce jour...

Ne craignez donc pas, mes frères, venez, apportez-nous un peu de ce bonheur! ne nous en privez pas, nous n'en aurons jamais d'autre, jamais, jamais!... Toutes les autres issues nous sont fermées... ayez pitié de nous, rendez-nous heureux, rendez-vous heureux vous-mêmes.

Voilà, mes bien chers frères, voilà la confession.

J'avais besoin de vous la montrer telle qu'elle est; j'avais besoin de vous dire tout ce qu'elle contient de douceur et d'onction pour les âmes.

Il y a des hommes qui disent : La confession est une invention... Oui, c'est vrai, c'est une invention... mais une invention de Dieu, et les inventions de Dieu sont admirables : *Mirabiles ad inventiones tuæ.* Allez donc, mes frères, chercher là pour votre âme pureté, force et paix, gage et avant-goût d'une paix plus suave et plus durable, que je vous souhaite à tous...

CHAPITRE XVII.

CONFÉRENCE SUR LA RELIGION.

Jusqu'ici la religion a été au moins entrevue bonne et belle : maintenant il faut attaquer de front les préjugés, surtout la dégager des mauvaises impressions produites par les exemples, les discours, les feuilles et les livres; et ce n'est pas une tâche facile. La foi est encore au fond des âmes, mais la surface est endommagée. Le pauvre peuple a si souvent entendu le sarcasme et le mépris sortir de la bouche d'hommes qui ont plus d'esprit que lui, et en France on croit tant aux beaux parleurs, quoiqu'ils nous aient souvent trompés! Mais, pour dégager les es-

prits et les cœurs de ces obsessions, on ne peut passer en revue toutes les vérités et toutes les erreurs, toutes les sottises, toutes les drôleries qui ont été dites contre la religion. Il faut, je crois, poser quelques principes clairs, fermes, incisifs, qui donnent à l'esprit le plus simple un moyen de juger sur-le-champ quel cas il doit faire de ce qu'il voit, de ce qu'il lit, de ce qu'il entend...

C'est ici surtout qu'il faut nous garder avec scrupule de prodigner ces mots : *incrédules*, *impies*. Que je voudrais donc une bonne fois les voir descendus de chaire! Il y a des passions, il y a de l'ignorance, beaucoup d'ignorance; mais une incrédulité raisonnée, sûre d'elle-même, à l'épreuve de la vie et de la mort, grâce à Dieu, c'est chose rare chez nous, et ceux qui sont arrivés là ne sont pas au pied de la chaire à vous écouter. Donc, ne parlez pas mal des absents... Notre conviction, à nous, est que toute la France en est, par rapport à la religion, là où en est l'armée d'Orient. Une grande circonstance réveille sa foi, et elle se trouve plus chrétienne que nul ne l'avait pensé. Dans les conférences, il faut être varié, prendre tous les tons, être causeur, simple, indulgent, mordant, bienveillant. Il est bon de commencer par se placer bien haut avec la religion : alors il est plus facile de se faire petit et d'attirer les autres à soi...

Dans la conférence que nous donnons, nous avons surtout voulu fournir un arsenal en quelque sorte. C'est à celui qui parle de choisir ce qui convient à son auditoire. Les traits, les exemples, peuvent être retranchés facilement. Dans les campagnes et ailleurs, on les préfère. Enfin, il est évident que cette conférence ne doit pas être donnée d'une seule fois : il est très facile de la partager en trois instructions.

I

Sæpe expugnaverunt me a juventute mea; etenim non potuerunt mihi.

Souvent ils m'ont combattue dès mon enfance; mais jamais ils n'ont rien pu contre moi.

La religion, mes frères, n'est pas née d'hier; il y a dix-huit cents ans qu'elle instruit, qu'elle aime et qu'elle combat sur la terre, et il y a dix-huit cents ans qu'elle triomphe. A travers des obstacles insurmontables à toute puissance humaine, elle s'est avancée dans les siècles, majestueusement triomphante. Répétons cette parole du royal prophète : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea.*

Dès son berceau, des grands, des puissants de la terre, se sont levés contre elle, et, le glaive, la hache à la main, ils ont dit au disciple du christianisme : Renie ta foi ou je te tue ! Et le disciple de l'Évangile a répondu intrépidement : Je suis chrétien... Tyran, frappe-moi... je défie ta puissance... Et ces grands de la terre sont tombés les uns sur les autres. Où est leur poussière? On ne le sait même plus. Et le christianisme a repris sa marche séculaire.

Plus tard, et sans cesse, sans un moment de relâche, d'autres hommes se sont levés contre lui. Ils s'appelaient hérétiques, philosophes, savants,

écrivains, et ils lui ont dit : Enfin ton règne est fini... Assez longtemps tu as dominé et tu as trompé le monde... nous allons te démasquer, faire connaître tes ruses. Tu vas mourir... nous allons assister à tes funérailles. Puis ils se sont mis à l'œuvre avec un infernal acharnement... Mais vains efforts, inutile jactance! Ils sont tombés aussi, leur souvenir même s'en va, et, debout sur leur tombe, la religion règne encore sur le monde...

Ne craignez donc pas, mes bien aimés frères, n'ayez pas peur, ne vous inquiétez pas même si, de nos jours, vous voyez encore des hommes qu'on pourrait appeler tard venus, arriérés d'un autre âge, s'en aller déterrer quelques vieux blasphèmes, quelques objections banales, usées à force de redites, faites et répétées il y a plus de quinze cents ans. Oui, mes frères, tout ce qu'on reproche à la religion lui a été reproché il y a des siècles, et a été victorieusement réfuté. Les triomphes du passé nous répondent de l'avenir...

Mon but est de vous dire, dans ces conférences simples, cordiales, où nous parlerons à cœur ouvert, ce que vous devez penser de toutes les objections que vous entendez faire contre la religion, dans les discours, dans les feuilles, dans des livres sérieux ou frivoles.

Je le sais, mes frères, je veux vous rendre ce témoignage : votre bon sens exquis, votre jugement

droit, suffiraient bien à eux seuls à faire bonne justice de toutes ces déclamations. Mais ici on ne peut trop se défier. Il s'agit de votre foi, de la foi de vos pères... et pour un chrétien la foi est chose sacrée, la foi est tout...

Il faut que cette foi soit intacte, irréprochable, à l'abri de tout doute, du plus petit soupçon; que le chrétien puisse la montrer à tous avec un noble orgueil, se confier en elle avec un complet abandon et dire avec saint Paul : « Je sais à qui j'ai confiance : *Scio cui credidi.* » Je suis sûr, bien sûr que ma croyance est vraie, qu'un jour je recevrai ma récompense.

Puis, mes frères, il ne faut pas se le dissimuler, il y a dans un coin de notre cœur certains penchants, certaines passions, qui ne seraient pas trop fâchés que la religion fût prise en défaut; ils se trouveraient plus à l'aise... ils se trouveraient comme débarrassés d'un grand poids.

Mes frères, sur ce point, une bonne fois, il en faut prendre notre parti, la religion est vraie, divine, et, en dépit des objections et des déclamations, en dépit des sarcasmes et des blasphèmes, des livres et des discours d'hommes, elle restera toujours vraie, toujours divine...

En effet, mes bien aimés frères, il n'y a rien dans tous ces discours qui doive le moins du monde nous ébranler... car, pour risquer son éternité, pour

condamner la foi de son père et de sa mère, la foi des siècles, pour en douter même, il faut une parole sérieuse et grave, une parole claire et savante, surtout une parole convaincue, prête à se laisser immoler plutôt que de se renier elle-même. Or, la parole qui parle mal de la religion n'est pas cette parole grave, cette parole éclairée, cette parole convaincue. Donc il faut passer à côté et la regarder comme non avenue.

Premièrement, ce n'est pas une parole sérieuse et grave. Inutile de s'arrêter bien longtemps à le démontrer.

Chose admirable et bien consolante pour nous, mes frères, jamais vous n'entendrez attaquer le christianisme par un homme digne, grave, mûr, calme, probe, honnête, j'entends même selon le monde.

Vous entendrez dire à cet homme : Pour moi, malheureusement, je ne pratique pas la religion; mais je la respecte, je respecte et j'estime les personnes qui la pratiquent. Dieu me garde de vouloir les en détourner! N'est-ce pas vrai, n'est-ce pas là le langage que vous avez entendu tenir à ces hommes graves et probes, qui vivent au milieu de nous, que nous estimons et que nous plaignons de tout notre cœur, auxquels il ne manque qu'une chose, absolument qu'une seule chose, l'observation des devoirs du chrétien.

Quand il s'agit du christianisme, leur parole est pleine de réserve.

Il leur arrivera bien parfois, sans doute, d'en parler un peu légèrement; mais c'est par pure distraction, par manière de passe-temps. Encore, au fond du cœur, ils se le reprochent : ils savent que la religion est une chose trop sainte et trop sacrée pour en faire un objet de risée ou d'amusement.

Il n'y a que des hommes légers, sans dignité et sans valeur morale, qui attaquent le christianisme et lui jettent le mépris ; mais, à mesure qu'ils acquièrent un peu de gravité, vous les voyez rabattre beaucoup de leurs dédains.

Dès là qu'un homme s'attaque au christianisme, il descend, il baisse; mais dès qu'il a quelque valeur intellectuelle, un peu de dignité, il sent que le christianisme mérite au moins son respect. Le christianisme, comme on l'a si bien dit, le christianisme n'est-ce pas la plus haute école de dignité qui soit au monde?

Et nous, mes frères, sur une de ces paroles légères, irréfléchies, sans portée, nous irions prendre notre foi et la jeter au vent, risquer notre âme, notre éternité!... dire non à la foi, non aux croyances de nos pères, non à l'Évangile, non à Dieu lui-même! Serait-ce là du bon sens? Serait-ce là de la raison? Serait-ce là de la dignité?...

II

Secondement, la parole qui parle mal de la religion n'est pas une parole éclairée et savante.

Mes frères, la religion est une science comme une autre, plus vaste qu'une autre, et pour la connaître il faut l'étudier, la méditer, l'approfondir, aller la puiser à sa véritable source. Or, ils n'ont fait rien de tout cela. Que savent-ils de la foi? Ce qu'ils en ont appris au moment de leur première communion, et vous savez tous comme moi ce qu'on peut connaître du christianisme à cette époque; ils savent ce qu'ils en ont appris dans des conversations hasardées, dans des feuilles légères, hostiles, dans des livres irréligieux, voilà tout. Mais ils n'ont entendu qu'une partie des témoins : on doit récuser leur sentence, ils n'ont pas droit de terminer ce grand procès. Vous-mêmes, vous qui assistez aux offices, aux instructions, mais vous en savez, en fait de religion, beaucoup plus qu'eux, — ce n'est pas un compliment que je vous fais, c'est une vérité que je vous dis, — ils n'ont rien à vous apprendre; c'est à eux de se taire, à vous de parler.

Cette ignorance est parfois complète et pitoyable.

On donnait une retraite dans une paroisse. Une respectable mère de famille va trouver le prédicateur. Elle était désolée, la pauvre mère : « Ah ! mon-

sieur l'abbé, si vous pouviez donc voir mon fils et le convertir? — Mais, madame, votre fils vient-il au sermon? — Hélas! j'ai beau le presser, il résiste. — Que répond-il? — Je n'ose pas seulement vous le répéter. — N'importe, dites...

— Eh bien! il dit que tout ce que vous nous prêchez ce sont des contes de bonnes femmes, qu'il est maintenant bien au-dessus de la religion, que depuis qu'il a été à Paris il est devenu philosophe.

— Est-ce que votre fils a beaucoup d'instruction?

— Ne m'en parlez pas, il sait à peine lire. »

Voilà, mes frères, un philosophe, un homme qui insulte la religion, et il ne sait pas lire...

Ailleurs, il y a plus de science du monde, mais non plus de science de la religion.

Car, mes frères, on peut être très savant dans les connaissances humaines, et être parfaitement ignorant dans la science religieuse; et cela ne se voit aujourd'hui que trop souvent.

On peut être fort habile dans la littérature, les sciences, le droit, la médecine, l'industrie, et ne rien savoir du christianisme. Si on ne l'a pas étudié, il est impossible de très bien le connaître.

On dit d'un homme : Mais celui-là est profondément instruit, il est savant... Savant tant que vous voudrez... mais il y a une chose certaine, c'est qu'il ne sait pas ce qu'il n'a jamais étudié. Je ne sais quel aveuglement nous entraîne sur ce point...

Je vais vous expliquer ma pensée par une comparaison.

Un de vos enfants est affreusement malade, vous tremblez pour sa vie : vous allez chercher un médecin. Vous rencontrez dans la rue un homme qui en a assez la tournure; vous lui dites : Monsieur, ne seriez-vous point médecin?

—Non, répond-il, je suis avocat. Mais n'importe, je pourrai vous être utile pour votre malade, j'ai fait de bonnes études de droit...

Vous le quitteriez avec dédain, vous vous regarderiez comme presque insulté... et vous auriez raison. Eh bien! mes frères, on agit d'une façon plus déraisonnable à l'égard de la religion. Vous ne confieriez pas la vie de votre enfant à un homme qui n'a pas étudié la science spéciale qui guérit; et votre âme et votre éternité, vous livrez tout cela à un homme qui n'a pas étudié la science qui sauve, à un homme qui l'a même dédaigneusement repoussée!...

Chose étrange! d'un côté, un prêtre a passé sa vie à étudier la religion, il l'a pratiquée, il s'y est dévoué toute sa vie... eh bien! sur un point de cette religion il affirme, il dit oui...

De l'autre côté, un homme qui ne la connaît nullement, si ce n'est par des livres qui en parlent mal, qui a tout intérêt à cause de sa vie à n'en pas bien parler, dit non... eh bien! on croira cet homme

et on ne croira pas le prêtre; et cela s'appelle faire acte de haute raison, se poser en homme supérieur...

Ah! mes frères, on accuse les personnes pieuses d'être crédules; mais, en vérité, chez elles je n'ai jamais rencontré une aussi robuste crédulité!...

L'ignorance de la religion aujourd'hui est vraiment déplorable partout; et on s'y laisse prendre!

Il y a quelques années un célèbre médecin, peut-être le plus célèbre de ce siècle, était au lit de mort. Il fait venir le curé de sa paroisse, et comme ce prêtre ne savait trop quelle question adresser à un homme d'une si brillante réputation :

« Monsieur le curé, lui dit humblement le malade, commencez avec moi comme avec les petits enfants. J'ai beaucoup étudié dans ma vie; mais, à ma honte, je dois le dire, pour la religion, je ne la connais pas, je l'ai complétement oubliée... »

Eh bien! si, dans la santé, cet homme se fût avisé de mal parler de cette religion, on eût dit : Celui-là mérite d'être écouté, c'est un prodige, c'est une haute autorité!... Voilà comme nous sommes victimes!

Quelquefois cette ignorance est vraiment comique, et amènerait le sourire sur les lèvres si la chose n'excitait la pitié.

Dans les années qui suivirent la révolution de Juillet, le curé de Saint-Roch à Paris avait fait fer-

mer les portes de son église, le soir du vendredi-saint.

Or, la foule s'était ameutée sur les degrés et voulait entrer; elle menaçait même d'enfoncer les portes.

Cependant un très grand personnage de ce temps-là s'en va trouver M. le curé en superbe équipage, et le prie de faire ouvrir son église. Il était neuf heures du soir.

« Impossible! répondit le curé, la foule va se précipiter et tout briser...

— O monsieur le curé, je vous en prie, répondit le grand personnage, pour le bien de la paix, laissez-les entrer. *Dites-leur seulement une petite messe, et ils seront contents...* »

Une messe à neuf heures du soir! et encore le vendredi-saint, jour où on n'en dit pas du tout!

Eh bien! c'était un homme qui, plus d'une fois, a traité la religion du haut de sa grandeur, qui a appelé ceux qui la pratiquent ignorants et fanatiques... Dites de quel côté est l'ignorance. Demandez à un petit enfant du catéchisme si l'on dit des messes à neuf heures du soir, et vous verrez qu'il saura bien vous répondre.

C'est ainsi, mes frères, que vous les entendez affirmer les choses les plus étranges avec l'aplomb, avec tout le calme, toute la béatitude d'un homme qui a l'avantage de ne savoir ce qu'il dit...

Non, ils ne connaissent pas la religion ceux qui en parlent mal, ils ne peuvent la connaître. Ah! s'ils la connaissaient bien, ils tomberaient à ses pieds, ils lui dresseraient un autel au moins dans leur cœur. Si vous saviez comme on reste étonné quand on vient à apprendre ce qu'elle est réellement : c'est une véritable révélation qui vous saisit malgré vous. Aussi, un écrivain a dit avec vérité à ceux qui lui reprochaient sa foi : « J'ai cru parce que j'ai examiné. Examinez comme moi, et vous croirez comme moi... »

Donc, mes frères, quand vous entendrez un homme nier, mépriser, quel qu'il soit, passez, et dites : Ce n'est rien. Qu'est-il, celui-là? de quel droit nie-t-il? qu'en sait-il?... Plus capable que lui a trouvé la religion belle et bonne...

Il est un autre préjugé que je veux combattre : il me serait bien pénible, mes frères, de vous voir devenir ses victimes...

On s'est imaginé en certains endroits, — pas chez vous, je le crois, — surtout dans les bourgs et dans les petites villes, que quand, par sa fortune, sa petite science, sa position, on s'est élevé au-dessus de sa première condition, au-dessus du commun, on ne doit plus remplir ses devoirs religieux... ce n'est plus de bon ton... Assister à la messe! se confesser! allons donc! c'est bon pour le peuple, pour les femmes et pour les enfants!...

Voilà encore, mes frères, une de ces misérables aberrations ! Comme s'il n'y avait pas un Dieu pour eux aussi bien que pour le peuple, les femmes et les enfants !

Comme s'ils n'avaient pas une âme à sauver aussi bien que le peuple, les femmes et les enfants !...

Comme s'ils n'avaient pas des passions à combattre, aussi bien que le peuple, les femmes et les enfants ! Comme si le tribunal de Dieu n'était pas dressé pour eux aussi bien que pour le peuple, les femmes et les enfants !...

Est-ce que Dieu, pour régler les devoirs de quelqu'un, examine la manière dont il est logé, la place qu'il occupe? Est-ce qu'il s'amuse à compter les écus de sa bourse, ou les sciences qu'il a étudiées? Dieu regarde les mérites et les torts de l'homme quel qu'il soit, et voilà tout...

Du reste, mes frères, le vrai savant est naturellement religieux. Dans la science, le talent, le génie, il y a quelque chose qui rapproche de Dieu. On sait la parole d'un grand philosophe : « Peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science ramène à la religion. » Vous entendez bien : peu de science éloigne...

Aussi voyons-nous aujourd'hui tous les hommes sérieusement instruits pratiquer la religion ou s'en rapprocher peu à peu. Savez-vous qu'il se passe au

milieu de nous quelque chose de consolant pour un chrétien?...

Pour ne parler que de Paris, on y a vu depuis quelques années des choses vraiment étonnantes...

Paris, on peut le dire sans blesser personne, Paris est la capitale du monde, le centre des sciences, des arts, de la littérature et de l'éloquence. Il y a là des orateurs dont la parole séduit, ravit, entraîne... Cependant, quand ces orateurs ont pu grouper quelques centaines d'hommes autour de leur chaire, les intéresser, mériter leurs applaudissements, cela s'appelle un succès, un triomphe...

Or, depuis quelques années, aux jours destinés à préparer à la résurrection du Seigneur, franchissez le seuil de la métropole, entrez dans la vieille basilique : qu'y trouverez-vous? Une masse compacte d'hommes : ils sont trois mille, six mille; on dit même dix mille. Et qui compose cette foule? L'élite de la France, des savants, d'illustres professeurs, des députés, des magistrats, des généraux, des avocats, des élèves de nos écoles, des élèves de l'École polytechnique. Il y a trois heures qu'ils attendent, et qui attendent-ils? Mon Dieu, ils attendent tout simplement un prêtre, un religieux, un moine même... Le voyez-vous? Il perce la foule... il est dans la chaire. Soudain le calme se fait, un vaste silence plane au-dessus de cette mer de têtes humaines. Il parle : tous les yeux sont tournés vers

lui, toutes les oreilles sont tendues. De sa parole il domine cette foule immense, il la pénètre, il l'entraîne avec lui, il l'élève jusqu'aux cieux, il l'abaisse jusqu'aux enfers. Il règne sur tous ces cœurs. C'est vraiment un des beaux spectacles qu'il soit donné de voir ici-bas.

Mais vous allez dire : C'est la curiosité qui amène cette foule, c'est le désir d'entendre une parole éloquente...

Je vous attendais là... Et les confessions, et les communions qui suivent?... Pour nous autres hommes du XIXe siècle, il faut autre chose, pour nous mettre à genoux dans un confessionnal, que l'entraînement ou la curiosité... Et puis, entrez le jour de Pâques dans la même basilique, vous retrouverez les mêmes hommes, vous les verrez se lever au moment de la communion comme un seul homme, se diriger vers la sainte table, au chant mâle et harmonieux des cantiques, et recevoir le Dieu de leur première communion. Voilà ce qui relève la religion et fait presque trouver Dieu plus grand...

Vous le voyez donc, mes bien aimés frères, on peut encore décemment pratiquer la religion quand on a de la science, de la richesse, une belle position sociale; on le peut sans rougir, ou, s'il y a de la honte, du moins il faut avouer qu'on la porte en belle et bonne compagnie.

III

Troisièmement, la parole qui parle mal de la religion n'est pas une parole convaincue. En effet, qu'est-ce qu'une conviction? C'est une ferme adhésion de l'esprit et du cœur à une vérité, adhésion fondée sur de graves et puissants motifs, adhésion décidée à résister à tout, même à la mort. Le catholicisme a tout cela, lui... Il est bien évident que ceux qui parlent mal de la religion ne sont pas convaincus... ils ne se sont pas même donné la peine d'en chercher les motifs... et puis, comment y arriver?... Une conviction contre dix-huit siècles de triomphes et de vertus... une conviction contre tant d'hommes, et contre l'Évangile... un pauvre petit homme du XIXe siècle se levant pour dire a la charité du monde : Vous êtes dans le faux ; à la vertu et à la sainteté : Vous êtes dans le faux ; pour dire à la civilisation chrétienne : Vous reposez sur le faux... vous n'êtes que le fruit de l'erreur... sur l'honneur, après mûr examen, je le proclame, je l'affirme... ce n'est pas possible, ce n'est pas même supposable... Allez, ils ne se sont pas donné tant de peine. Or, mes frères, comment ajouter quelque foi à des paroles auxquelles ne croient même pas ceux qui les prononcent?... Dites, est-ce prudent, est-ce sérieux, est-ce raisonnable?...

Il y a une preuve frappante que la conviction n'est pas là...

Un homme a mal parlé de la religion, et cet homme a un enfant. Il l'aime beaucoup, il voudrait tout faire pour son bonheur et cherche dans son cœur les moyens de le rendre heureux, et, au nombre de ces moyens, il met celui-ci : Je veux que mon fils ait de la religion, et il le confie de préférence à des maîtres chrétiens...

Dites, mes frères, si la religion était aussi mauvaise qu'ils la font, iraient-ils la servir à leur propre enfant ? iraient-ils lui dire en quelque sorte : Mon enfant, voilà de l'erreur, voilà du poison : prends-en, je le veux ; prends et meurs ? Oh ! non, ce serait de la cruauté... Mais, allez ! ils savent bien ce qu'ils font : ils ne sont pas cruels pour leurs enfants, ils sont intelligents et bons...

Il y a quelques années, un homme avait beaucoup écrit, beaucoup déclamé contre le christianisme, les prêtres et les religieuses. Or, il avait une jeune fille, et un jour on le vit la conduire en pension... et où ? dans un couvent, chez des religieuses.

Vous le voyez, ce n'est pas sérieux tout cela, ce n'est pas grave ; nous sommes vraiment bons et simples de nous arrêter à toutes ces paroles... En voilà encore des hommes qui doivent nous trouver bonnes gens et doués d'une robuste crédulité !...

Dans les plus mauvais temps mêmes, la conviction

n'a pas été plus grande... et les mêmes bons témoignages ont été rendus au christianisme.

Il fut, au XVIIIe siècle, un homme qui affectait une haine infernale contre la religion... Il avait osé exprimer cette affreuse pensée : « Je voudrais voir le dernier des rois étranglé avec les boyaux du dernier des prêtres. » Eh bien, cependant, cet homme estimait la religion, croyait à la religion. Cet homme s'appelait Diderot.

Un jour, un de ses amis pénètre jusqu'à son cabinet sans se faire annoncer... et que trouve-t-il? Diderot, un catéchisme à la main et en expliquant les leçons à sa fille unique... A ce spectacle, il est stupéfait et hors de lui-même. « Écoute, mon ami, lui dit Diderot qui s'en était aperçu, quel meilleur fondement que la religion puis-je donner à l'éducation de ma fille, pour la rendre tout ce qu'elle doit être un jour, fille respectueuse et tendre, digne épouse, digne mère? Est-il, au fond, puisque nous sommes forcés d'en convenir, une morale qui vaille celle de la religion et qui porte sur de plus puissants motifs? »

Quel bonheur! voilà, mes frères, ce que pensent de notre christianisme ceux mêmes qui se déclarent ses adversaires. Voilà comme ils parlent de notre foi quand nous n'y sommes pas... Et nous aurions la faiblesse d'en douter un instant, sur une parole jetée au hasard!

Mais poursuivons et poussons les preuves plus loin... la conviction est une si grande et sainte chose, qu'il faut qu'il soit bien démontré qu'elle n'a jamais existé contre la religion...

Une des plus fortes épreuves de la conviction, c'est le malheur ou le danger. Quand elle est vraie et sincère, elle leur résiste, elle se grandit et se fortifie sous les coups de l'adversité, comme le chêne des montagnes se fortifie et enfonce plus profondément ses racines sous les coups de la tempête... Si elle n'est que de circonstance, elle s'évanouit bientôt en présence d'un péril. Or, c'est ce qui arrive presque continuellement chez ceux-là mêmes qui paraissent les plus décidés dans leurs dédains à l'égard du christianisme.

Encore un trait, mes frères. Ils font du bien à l'âme ; ils la reposent et font aimer davantage notre foi, lorsqu'on la voit sauver même ceux qui affectent de ne pas l'aimer.

Une dame de haute volée, impie de bon ton, se trouvait dans une voiture publique avec un prédicateur très connu en France. Il était accompagné d'un jeune homme d'une belle et angélique figure. Cette dame, douée d'un esprit vif, pétillant, avait lu beaucoup, de mauvais livres surtout. Vous devinez facilement que la conversation fut bientôt portée sur les choses religieuses. Elle ignorait à quel champion elle avait affaire ; elle confesse franchement

son incrédulité, elle se refuse à admettre les dogmes du christianisme; pour elle, elle est persuadée que nous sommes sur la terre pour y jouir de la vie le mieux qu'on pourra; elle n'attend rien, elle ne craint rien absolument au-delà de la tombe, etc. Le prêtre, voyant qu'il y avait assez peu à gagner à toutes ces disputes, prit le parti de garder le silence; elle avait du reste souvent la parole.

Alors elle s'attaque au jeune homme; elle lui donne à entendre avec beaucoup d'esprit qu'il est temps de s'émanciper un peu, qu'il est trop modeste pour un jeune homme, qu'il a la réserve d'une jeune personne et que ça ne lui convient pas. Il répondait et s'en tirait assez bien, mais il avait beaucoup de mal. Pendant ce temps-là, l'horizon se noircit, un orage épouvantable se forme; la pluie, le tonnerre, les éclairs, la grêle et le vent semblent annoncer la fin du monde.

Oh! alors, voilà notre dame qui renonce à la parole : elle était là, toute tremblante, ramassée, blottie dans un coin de la voiture; elle n'y faisait pas bruit, elle était bien petite. Le prêtre, sans faire semblant de s'en apercevoir, parlait tranquillement avec son jeune compagnon sans témoigner la plus petite crainte; il lui arriva même de sourire, —il y mettait un peu de malice. Elle lui lance deux ou trois regards, et puis, prenant la parole : « Monsieur l'abbé, votre conduite m'étonne. — Mais pour-

quoi donc, madame? — Comment! monsieur, nous sommes entre la vie et la mort, et vous ne semblez pas vous en inquiéter... vous souriez!... — Mais, madame, je ne vois pas trop ce que j'ai à craindre : j'ai dit la sainte messe ce matin; depuis ce temps, ma conscience me reproche peu de chose. Je suis entre les mains de Dieu : il peut tout aussi bien me frapper au sein du calme qu'au milieu d'un orage. Pour vous, madame, je ne puis vous le dissimuler, vous tremblez : vous avez raison; à votre place, je tremblerais comme vous, plus que vous.

— O monsieur! lui dit cette dame, que vous êtes heureux de conserver ainsi le calme au milieu du danger! Si je pouvais donc avoir le même bonheur! — Mais vous le pouvez par une bonne confession. — Voulez-vous me confesser tout de suite? — Mais je ne le puis dans la voiture. — Alors, à la première ville? — Cela m'est encore impossible : je suis étranger, je n'ai pas de pouvoir. Mais je vais vous adresser à un grand-vicaire, qui sera heureux de vous rendre ce service. »

Elle descendit, se confessa. Et voilà une personne qui, quelques heures auparavant, ne croyait à rien, ne craignait rien! Et voilà ce que nous sommes quand nous nous laissons égarer. Dans l'absence du péril, dans la prospérité, nous sommes de fiers et intrépides incrédules; dans le malheur et le danger, nous sommes d'humbles et sincères croyants

comme tout le monde. Vous voyez qu'il n'y a pas de conviction.

Enfin, la dernière de toutes les épreuves de la conviction, c'est la mort. La mort ! Oh ! la mort révèle bien des choses !... Alors, les préoccupations de la vie s'effacent... la lumière de l'éternité commence... le bruit du monde s'en va... les terreurs d'une existence inconnue glacent l'âme... Alors, s'il y avait une véritable conviction, le cœur s'y attacherait et resterait calme. Pour ceux qui se sont faits les ennemis de la religion, il n'en est pas ainsi : leur trouble est visible ; presque tous reçoivent un prêtre. Et si ce prêtre leur demande : Mais enfin quand vous parliez, quand vous écriviez contre la religion, étiez-vous convaincu ?...— Oh ! non, jamais... « Vous êtes bien jeune, monsieur l'abbé, » disait un écrivain mourant à un prêtre qui lui faisait cette question ; voulant lui dire : Vous connaissez bien peu le monde et le cœur humain. Et souvent ils ajoutent : Je parlais, j'écrivais pour me faire illusion, pour m'attirer des approbations, pour calmer ma conscience. La vue d'une personne vertueuse m'importunait. Puis ils meurent au milieu des consolations de cette religion qu'ils ont insultée...

Pauvres hommes ! pauvres hommes ! Plaignez-les, mes frères, plaignez-les ; mais ne les écoutez donc pas ! Allez ! la conviction du mal n'est pas chez eux ; ils valent bien mieux que leurs paroles ; au fond,

ils sont chrétiens... Pauvres femmes! pauvres mères qui gémissez! rassurez-vous, votre fils, votre mari n'est pas un impie, n'est pas un incrédule... Il vous dit quelquefois : Je ne crois pas... je ne puis pas croire... je voudrais avoir la foi... je ne puis y arriver... Ne croyez rien de tout cela... la foi est au fond de son âme. Priez Dieu pour qu'il lui donne le courage de la pratiquer. Je vous dirai avec notre Seigneur Jésus-Christ : « Il n'est pas mort... seulement il dort. »

Savez-vous, mes frères, qu'il est très difficile d'arriver à l'incrédulité? N'est pas incrédule qui veut; on ne se débarrasse pas de sa foi comme d'un vêtement... L'homme naît naturellement chrétien, et puis, en France il suce la foi chrétienne avec le lait. Et une fois que l'Évangile a saisi une âme, il est bien difficile de lui faire lâcher prise. Chassez la foi par la porte, elle reviendra par la fenêtre...

Aussi est-ce chose très rare qu'un incrédule. Des hommes vraiment incrédules, j'en cherche partout et je ne crois pas en avoir jamais trouvé.

Des hommes qui se disent incrédules, qui le répètent et qui l'écrivent, qui ne seraient pas fâchés d'être incrédules, ce n'est pas rare; mais des hommes qui soient sérieusement incrédules, qui ne trébuchent pas dans leurs négations, en trouverez-vous beaucoup, en trouverez-vous un seul, même au XIXe siècle? On demandait dernièrement à un saint

prêtre, qui bien souvent est appelé, à Paris, auprès des malades des classes élevées de la société : « Mais trouvez-vous souvent des hommes qui aient cessé de croire? » Il répondit avec une aimable bonhomie : « *Mon Dieu! ne m'en parlez pas! depuis si longtemps que je suis appelé auprès des grands pécheurs, je n'ai pas encore eu le bonheur de mettre la main même sur un tout petit incrédule. Pour ce qui est de la foi, les hommes valent mieux que leurs paroles et leurs livres.* »

Comme on l'a si bien écrit, « l'homme qui, même de bonne foi, dit : Je ne crois point, se trompe souvent. Il y a bien avant dans son cœur une racine de foi qui ne sèche jamais. »

L'incrédulité réelle ne peut pas prendre en France : il y a trop de bon sens, trop de rectitude dans l'esprit français, et trop de beauté morale dans l'Évangile, pour que l'incrédulité absolue soit possible.

Gardez-vous surtout, mes frères, de vous figurer qu'il y ait des incrédules parmi vous : il n'y en a pas un seul dans votre ville...

Vous, mes frères, des impies, des incrédules! n'allez pas vous l'imaginer! Incrédules comme moi! Pour être incrédule, il faut être autrement cuirassé de malice et d'impiété que vous ne l'êtes; vous croyez tous quand vous connaissez bien la religion; avec votre bon sens, il vous est impossible de ne pas croire.

Il est vrai que, de temps en temps, vous ne seriez

peut-être pas trop fâchés de n'avoir pas la foi, votre conscience s'en trouverait un peu plus à l'aise; mais vous n'en pourrez jamais venir là. Voltaire lui-même, tout Voltaire qu'il était, ne put jamais se dépouiller de sa foi.

On sait qu'un jour, un jeune homme l'aborde avec un air de triomphe et lui dit : « Je suis content, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur les peines de l'autre vie, sur l'éternité : c'est une chimère.

— Vous êtes bien heureux, repartit Voltaire avec son sardonique et amer sourire; je n'en suis pas là, moi... »

Quoi! Voltaire, avec tout son esprit et, si l'on veut, tout son génie; Voltaire, avec son orgueil de démon, avec sa haine satanique de Jésus-Christ, avec son demi-siècle de blasphèmes; Voltaire, à la tête de la plus redoutable cohorte d'ennemis que le christianisme ait jamais eue, n'a pu tuer sa foi... et l'on voudrait que nos petits hommes du XIXe siècle, avec leur petite science et leur petite malice, pussent étouffer leur croyance, quand ce géant de l'impiété n'a pu étouffer la sienne dans ses serres d'aigle!...

Non, mes frères, vous n'êtes pas incrédules, vous ne pouvez pas l'être... Pour moi, je ne le croirai jamais, jamais je ne commettrai cette faute, jamais je n'insulterai un de mes frères jusqu'à le sup-

poser incrédule... Je ne veux pas me rendre coupable de cette grande faute contre la charité... Vous croyez tous, ou plutôt, je me trompe, vous voyez. Vous voyez l'éternité, vous voyez Jésus-Christ. Certes, il est assez grand dans le monde et dans les siècles. Vous voyez les châtiments du mal, et vous en êtes épouvantés, et vous détournez les yeux pour ne pas voir...

Non, non, vous n'êtes pas des incrédules; pour vous en bien convaincre, une seule réflexion suffit.

Qu'est-ce que l'incrédulité? C'est la conviction que le christianisme est faux. Or, le moyen d'avoir une conviction contre dix-huit siècles de génie et de vertu, contre l'Évangile, contre Jésus-Christ; d'être en état de s'en aller jeter cette parole à tous ces grands hommes et à toutes ces grandes choses: J'en suis bien sûr, vous avez trompé le monde... vous avez menti? Ce n'est pas possible... Dans un moment de passion, cela peut se dire, cela peut s'écrire; mais cela ne se fait pas, cela ne peut pas se faire.

Oui, mes frères, vous avez tous plus de foi que vous ne croyez, vous êtes tous meilleurs que vous ne voulez le paraître, et Dieu est plus près de vous que vous ne le pensez. Votre âme est semblable à ce grand pays, dont on a tant parlé dans ces derniers temps, qu'on appelle la Californie. Il y a quelques années, de pauvres tribus vivaient à peine sur

son sol, parce qu'elles ignoraient qu'il cachait des trésors. Il y a des trésors aussi dans votre âme, et vous ne le savez pas, vous l'ignorez : c'est pour cela que votre vie est parfois si malheureuse. Remuez cette terre, et il en sortira des trésors de vertus.

Le grand mal pour tous vient des passions. C'est là ce qui fait nier, c'est là ce qui fait déclamer, c'est là ce qui fait blasphémer. C'est triste à dire, mais, que voulez-vous? c'est vrai... Pourquoi vouloir nous le dissimuler? Nous le savons bien... « Il ne s'agit pas de nier, de discuter : la question n'est pas là, disait un homme de beaucoup d'esprit éloigné de la religion; retranchez seulement deux ou trois petits commandements que vous savez bien... et... je suis des vôtres. » Tout le secret des attaques contre la religion est là... elle gêne certaines passions, voilà tout... et ce n'est pas beau à dire. Qu'un homme soit humble, chaste, sobre, charitable, il trouvera le christianisme excellent; qu'il cesse de l'être, il se révolte... C'est là la marche du pauvre cœur humain.

Un jeune homme était vertueux et pur, et il avait horreur d'une parole tant soit peu blessante pour la religion... elle l'affligeait. Mais le pauvre jeune homme a grandi, il a été faible : il est tombé dans une faute, et il a prêté une oreille assez complaisante aux propos impies. Il a péché encore, et alors il a mêlé sa parole à la parole des méchants.

Il a critiqué, bravé, blasphémé, nié... Voilà toute l'histoire et toute la cause de ce que vous entendez... Par la source, jugez ce que vaut ce qui en découle.

Donc, pour nous résumer, dans celui qui parle mal de la religion, pas de science, pas de dignité, pas de conviction... Et qu'est-ce qu'un homme dont la parole n'est pas sérieuse, éclairée, convaincue? Quel cas mérite-t-il qu'on fasse de ses affirmations?... Non, il n'y a pas de conviction. Ce n'est pas ainsi qu'on parle, qu'on agit, quand on est convaincu. Quand on a une conviction, on fait tout pour la propager : on sacrifie sa fortune, on traverse les mers pour éclairer les ignorants, on affronte la mort elle-même. Le christianisme fait tout cela. Chose consolante, il n'est pas même possible de trouver un témoin, un seul témoin, un vrai témoin contre la religion... Un témoin, c'est un homme qui a vu, qui a entendu, et qui jure devant Dieu... Eh bien! je vous défie de trouver un honnête homme qui, dans le calme, puisse dire ceci : Je jure que j'ai étudié à fond la religion, et je jure devant Dieu que je l'ai trouvée fausse et mauvaise. Il n'y en a pas un seul. Tandis qu'il s'en présentera par milliers qui pourront dire : Je jure devant Dieu que j'ai étudié la religion, que je la connais, et je jure devant Dieu qu'elle est vraie, bonne et divine...

Que conclure de tout cela? Nous conclurons qu'il faut laisser faire et laisser dire... Nous ne sommes pas d'aujourd'hui, nous autres chrétiens : nous procédons par siècles, nous sommes habitués aux luttes et aux attaques. S'il en est qui croient avoir inventé quelque chose de neuf en ce genre, qu'ils se détrompent, ils ont été précédés par d'autres calomniateurs; le langage qu'ils tiennent a été bien souvent reproduit...

Nous conclurons en second lieu que nous devons éviter, autant que possible, les personnes habituées à tenir ces sortes de discours... et ne pas les laisser entrer dans notre intimité, surtout s'il y a des enfants...

Enfin, nous conclurons que jamais nous ne devons mêler notre parole à tous ces discours. Non, mes frères... Hélas! nous pouvons avoir quelque chose sur la conscience qui nous pèse, nous pouvons être sous le poids des terreurs; mais que voulez-vous? n'aggravons pas le mal. Notre parole ne fera rien à la vérité : elle restera toujours la même. Et puis, comment oser attaquer la religion? Mais c'est notre mère!... N'est-ce pas elle qui nous a reçus dans ses bras à notre naissance? N'est-ce pas elle qui a embelli notre enfance et adouci les peines de notre vie? N'est-ce pas elle qui a consolé nos parents à leur lit de mort, qui a béni leur tombe, qui consolera aussi nos derniers moments?... Pourquoi donc

l'attaquer et la contrister?... Ah! loin de faire cause commune avec les méchants, disons-lui du fond de l'âme : O bonne religion, si jamais je devais proférer une parole contre toi, que ma langue s'attache à mon palais; si jamais je devais te frapper, que ma main se dessèche!... Tes joies seront les miennes, tes triomphes seront mes triomphes, ton Dieu sera mon Dieu...

CHAPITRE XVIII.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Les préjugés une fois combattus, il faut établir la vérité. Mais il nous semble qu'en général il n'est pas à propos de démontrer l'existence de Dieu; ceci ne doit jamais être mis en question: Dieu ne peut reposer sur un argument. Si l'on veut confirmer la foi en ce dogme, parlez d'un attribut, et puis, sans le dire, sans en avoir l'air, prouvez... Par exemple, parlez du domaine de Dieu, et montrez rapidement qu'il est le maître, et le seul maître, tout en glissant ceci : Il est impossible qu'il n'existe pas. Ne faisons jamais un cours de théologie devant un auditoire, c'est dangereux pour beaucoup de raisons... N'allons pas, comme certain curé, démontrer à des paysans l'existence de Dieu par la preuve de l'Être nécessaire.

Inutile de rappeler que jamais les questions ne doivent être posées d'une manière dubitative... Il ne s'agit nullement, pour le prêtre, de chercher si un dogme est vrai ou faux; mais il s'agit simplement de *justifier Dieu* et de confirmer une vérité déjà reçue, déjà irrévocable.

Voici, en résumé, ce que doit signifier un discours sur le dogme : La religion nous impose telle vérité, je crois qu'elle a raison de nous l'imposer... De l'autorité, surtout, de l'autorité : quand on parle au nom du christianisme, on a le droit d'en avoir; le peuple l'accepte volontiers... Voici la formule qui résume ce qu'il aime dans un homme : *Il est bon, il n'est pas fier et il n'a pas peur*. Et ce qu'il pense de l'homme, il le pense de la religion.

Ce sermon peut convenir pour le jour de la Toussaint ou autres grandes solennités, comme l'Ascension. Il est bon même, de temps en temps, de donner ces jours-là, où l'auditoire est plus nombreux, un discours plus soigneusement travaillé, mais dans lequel doivent se trouver certaines vérités plus saillantes, qui laissent des traces... L'immortalité de l'âme, c'est la base de la morale et de la religion : c'est là une de ces vérités qu'il faut populariser, faire passer dans l'intelligence, le cœur, la vie d'un peuple.

Pour les auditoires moins instruits, on peut prendre les parties plus capables de frapper leur intelligence.

I

Deus creavit hominem inexterminabilem (Sap. II, 23).

Tel est le beau témoignage rendu à l'homme par la divine parole : il y a en lui quelque chose qui

franchira le seuil de l'éternité, qui ne mourra jamais. Son âme, au sortir de cette vie, débarrassée de sa prison de terre, s'élancera dans le sein de Dieu. Voilà ce que dit la foi et ce que dit aussi la raison...

Cependant, mes frères, il s'est trouvé des hommes à qui une destinée si noble pèse, qui n'aiment pas l'immortalité. Le croiriez-vous? ils ont envié le sort de la brute et convoité le néant... Mais c'est un vain désir! Non, le vœu du méchant ne sera pas exaucé; non, la vie ce n'est pas une mer où l'homme vient s'engloutir tout entier comme le navire qui périt corps et biens. Oui, il y a un autre monde; oui, le mal sera puni; oui, la vertu sera récompensée dans une vie meilleure. La preuve, je la trouve dans les attributs de Dieu et dans les facultés de l'homme. L'âme est immortelle, Dieu le veut... l'homme le veut... Or, ce que Dieu et l'homme veulent, cela doit être...

Quand j'examine les attributs de Dieu, je le trouve sage, juste et bon...

Or, premièrement, cette sagesse de Dieu veut que l'âme soit immortelle... qu'il y ait une autre vie...

A toute loi il doit y avoir une sanction... Or, quelle serait la sanction de la loi de Dieu, si tout meurt avec le corps?... Le remords, par exemple?

Mais le remords en lui-même n'est rien. Le remords ce n'est que la crainte des peines de l'autre vie; le remords c'est le spectre des terreurs de l'en-

fer qui se dresse, frémit, et menace en présence du coupable... D'ailleurs, qui ne sait que ce sentiment diminue à proportion que les fautes se multiplient?... Et, chose horrible à dire, le remords, qui devrait arrêter, enchaîner les penchants criminels, deviendrait un encouragement, une surexcitation au crime. Avec cette seule sanction, il y aurait un refuge assuré et facile contre Dieu et contre l'homme. Vite un peu de poison, vite un poignard... et Dieu et la société ne vont plus trouver qu'un cadavre à la place du coupable qui devait être puni. Le suicide prouve la nécessité d'une autre vie. J'en vois la preuve dans cet homme qui a osé dire : « J'ai bien mangé, j'ai bien joui de la vie; maintenant allons dormir... »

Elle n'est pas plus dans le sentiment du bien-être qui suit une bonne action...

Mais il n'y en aurait pas sans espérance... Ce n'est qu'un avant-goût du bonheur céleste. Et combien d'âmes qui ne l'éprouvent pas?... Et, chose étrange, le prix de la vertu échapperait presque toujours au dévoûment, surtout à l'héroïsme du dévoûment. Un homme se présente devant un persécuteur. On lui dit : Abjure ton symbole, ou la mort! — Tuez-moi, répond-il. Et il meurt pour Dieu. Où est sa récompense? Un soldat est perdu au-delà des retranchements : s'il quitte son poste, il sauve sa vie; mais le devoir, l'honneur, l'y retiennent. Ou bien

on lui a dit : Tu te feras tuer ici pour sauver l'armée... — Oui, mon général. Et il meurt, et l'armée est sauvée. Où est le prix de son dévoûment? — On parlera de lui, il aura de la gloire. — Est-ce bien vrai? Et combien de temps? Et s'il n'y a rien par delà la tombe, que lui importe, à lui, devenu pourriture ou cendre froide, que vous alliez verser une larme ou jeter des fleurs sur sa pierre sépulcrale?... Que peuvent lui faire les regrets ou les blâmes de tout l'univers?... Oui, le dévoûment pour la patrie est beau; oui, le guerrier qui affronte la mort pour son pays mérite mon admiration; oui, je m'incline devant le signe de la bravoure qui brille sur sa poitrine; mais c'est avec la foi à une meilleure existence. Autrement, en s'élançant intrépidement au milieu des hasards d'un combat, il ferait un acte digne d'un insensé. On devrait lui arracher sa croix; car si l'âme ne survit pas au corps, la vie présente c'est le bien, tout le bien, l'unique bien que l'on doit conserver à tout prix. Périssent tous les hommes, périsse l'univers lui-même, pourvu que je sauve mes jours! Voilà quelle doit être et quelle est en effet la logique du méchant et de l'incrédule... Donc la sagesse de Dieu, en lui faisant une obligation de donner une sanction à ses lois, proclame la nécessité d'un avenir...

Considérons cette sagesse sous un autre point de vue...

Si l'âme doit périr au moment où elle secoue les langes du corps, je ne retrouve plus ici la sagesse de l'habile ordonnateur de toutes les parties de l'univers... J'y vois caprice ou bizarrerie. Si je dois devenir sitôt la proie du néant, pourquoi me créer? A quoi bon me promener quelques années sous le soleil pour me replonger dans les ténèbres du sépulcre?... Pourquoi? A quoi bon édifier pour démolir ensuite? Créer pour détruire! mais c'est là une occupation tout au plus digne d'un enfant!...

Pourquoi anéantir l'âme quand le corps lui-même n'est pas anéanti, ne sera jamais anéanti? Rien, absolument rien ne périt dans la nature, pas même un atome. Voilà ce que démontre la science. Une parcelle de matière, un atome, vous pourrez le décomposer, le transformer, l'amoindrir, mais l'anéantir, jamais. Quoi! rien ne périt, ne périra!... l'âme seule mourrait!... Quoi! le grain de sable perdu sur les rivages de l'Océan, poussé, heurté mille fois chaque année par le flux et le reflux, quand des siècles ont passé et repassé sur lui, peut encore dire : Me voilà... et l'âme, ce chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, disparaîtrait pour jamais!... Cette vie, cette essence qui brille sur les traits devrait s'éteindre à jamais!... Dieu, qui traite avec tant de respect la moindre de ses œuvres, mettrait en pièces la plus sublime de toutes!... Cela n'est pas, cela ne peut être. Mais figurez-vous un artiste de génie en

présence de son chef-d'œuvre; figurez-vous Raphaël en présence de sa *Transfiguration*, à jamais désespoir du talent : un rayon de bonheur illumine son front, des larmes de joie sont dans ses yeux... Et après l'avoir considérée un instant, il pourrait se jeter sur cette toile animée et la mettre en pièces?... Oh! non, jamais! Plutôt son cœur lui dira avec amour: Vis, oh! vis pour ma gloire, vis pour la gloire de la religion et des arts... Et Dieu n'aurait appliqué ses divines mains à la plus magnifique de toutes ses œuvres que pour la briser, l'exterminer ensuite!... Je ne verrais plus en lui qu'un être inexplicable dont toute l'occupation, tout l'amusement, serait d'enfanter chaque jour à une vie courte et triste cinquante millions d'âmes environ et d'en exterminer à peu près autant... Dites, serait-ce sagesse, dignité en Dieu? Mais dans l'homme ce serait crime ou folie!... Donc la sagesse de Dieu veut que l'âme ne meure pas quand elle se dépouille de son corps; donc la sagesse de Dieu prouve la vérité d'un avenir...

La justice de Dieu exige une autre vie.

Dieu n'a pu établir un ordre de choses où la plus large part du bien serait pour le vice, et la plus large part du mal serait pour la vertu; car, nécessairement, à l'idée de vertu s'attache l'idée de mérite, et à l'idée de mérite s'attache l'idée de récompense.

Mais qui ne sait que très souvent, sur cette terre, le méchant jouit des avantages temporels, tandis que le juste est dans l'oppression?

Oui, à toute époque il s'est vu, l'étonnant spectacle, le spectacle scandaleux pour quelques âmes, le spectacle du crime heureux et triomphant et de la vertu malheureuse, victime de la souffrance ou de l'injustice.

Il s'est même trouvé des temps où il suffisait d'être un scélérat pour mériter l'honneur et la fortune, et d'être vertueux pour être traité comme un criminel.

S'il y a un avenir, je n'envie pas à l'impiété ses triomphes éphémères, ses félicités d'un jour: je sais ce qui l'attend; et je ne plains pas la vertu : elle n'est pas sans espérance, elle touche à sa récompense, et cette récompense sera éternelle. Mais s'il n'y a pas d'avenir, c'est là un désordre affreux, un horrible scandale, contre lequel je proteste de toutes les forces de mon âme.

Quoi! le juste, qui a pratiqué la vertu au prix des plus grands sacrifices, sera confondu avec le coupable souillé de crimes !

Quoi! l'homme faible, méprisé, dépouillé, n'aura pas d'autre sort que celui qui l'a opprimé et qui s'en est venu étaler avec insclence son faste et le fruit de ses rapines!

Quoi! on verra reposer dans la même poussière,

sans distinction, celui qui est mort pour son pays et celui qui l'a trahi !

Quoi ! l'enfant qui a apporté au sein de sa famille paix et bonheur dormira avec un sort égal au sort de celui qui y a apporté la honte et la ruine !

Quoi ! enfin, pour tout dire en un mot, l'assassin et la victime s'en iront sans différence rouler dans le même cercueil, et tout sera dit !... Et il y a un Dieu ! et il est juste !...

Ce serait, je le répète, un horrible scandale, et chacun de nous aurait le droit de se lever contre Dieu et d'exiger, de le sommer au nom de la justice, au nom de l'éternelle justice, d'empêcher ou de réparer un tel désordre.

Malgré sa toute-puissance, Dieu ne peut voir du même œil, traiter également le bon et le méchant : ses divins attributs le lui défendent.

Au commencement du christianisme, vivait un homme, un scélérat, dont le nom est une sanglante injure ; il s'appelait Néron. Il avait fait poignarder sa mère, tuer sa femme et empoisonner les plus fidèles de ses amis... Par ses ordres, Rome est incendiée : il rejette ce forfait sur les chrétiens, qui bientôt, enduits de poix, deviennent les torches qui doivent éclairer ses voluptueux jardins...

Or, dans ses prisons se trouvent deux autres hommes : l'un s'appelait Pierre, l'autre Paul. Il les

avait fait saisir, et bientôt une infâme supplice termina leur vie.

Eh bien! je suppose que tous les trois, Pierre, Paul et Néron, soient morts le même jour; je suppose qu'ils paraissent ensemble au tribunal de Dieu...

Le juge les interroge :

Pierre, qu'as-tu fait? — Seigneur, voyez les fondements de l'Église déjà posés, affermis. Voyez mon sang versé pour la gloire de votre nom.

Paul, qu'as-tu fait? — Seigneur, vous le savez, j'ai tout quitté pour vous, j'ai porté partout la parole de vie, j'ai parlé, j'ai pleuré, j'ai souffert, j'ai sauvé, je vous ai tout donné, jusqu'à mon sang. Seigneur, j'ai bien combattu, j'ai droit à une récompense.

Et toi, Néron, qu'as-tu fait? — Moi, j'ai bien joui de la vie. Tout ce que mes passions et mes caprices m'ont demandé, je le leur ai donné : j'en étais le maître. Je me suis joué de tout, de la vertu et de la vie des hommes...

Et vous croyez que ces trois hommes pourraient être traités de la même manière, que Dieu pourrait dire à chacun d'eux : C'est bien Pierre, c'est bien Paul, c'est bien... Néron. Allez maintenant tous les trois vous reposer, dormir le sommeil de l'éternité... Pierre, Paul, Néron, je vous anéantis... votre rôle est fini, je ne vous dois plus rien.

Ah! s'il en était ainsi, une pareille injustice soulèverait les cœurs... et on pourrait jeter à Dieu ce blasphème, qui n'en serait plus un : Je ne veux pas, moi... vous me tuerez : vous êtes le plus fort... mais à coup sûr, s'il y avait un juge entre vous et nous, la balance du bon droit ne serait pas de votre côté...

Oui, mes bien aimés frères, les attributs de Dieu prouvent, exigent l'immortalité de l'ame, une autre vie... sans cela, on ne concevrait pas Dieu. Comment concevoir sa bonté, surtout sa pitié pour sa pauvre créature?...

Il faudrait le comparer aux êtres les plus cruels, à ces sauvages éparpillés sur les îles de L'Océanie.

Au milieu de ces vastes mers, un vaisseau est battu par la tempête, les passagers sont glacés d'effroi. Le navire va finir par céder, et puis les vivres vont manquer... Ils travaillent, ils manœuvrent, ils se privent, ils espèrent. Or, un jour, on aperçoit un point noir à l'horizon. Alors un frisson de joie coule dans toutes les poitrines, un cri de bonheur s'échappe de toutes les bouches : Terre! terre!... Le navire approche. La joie grandit... Les souffrances vont finir... Mais, horreur! les sauvages saisissent les pauvres naufragés, les dépouillent, les exterminent... Pardon, mon Dieu! pardon, voilà donc les êtres auxquels on a voulu vous comparer. Quoi! l'homme, perdu sur la terre, a travaillé, a souffert,

s'est privé, il a espéré... et quand il allait arriver au terme de ses souffrances ; quand son âme, dégagée de sa prison de boue, a crié : Bonheur ! bonheur ! ils ont dit que vous le prendriez et que vous lui briseriez la tête sur la pierre qui sert de limite au temps et à l'éternité ! Non, mon Dieu ! non, ce n'est pas vrai ; vous nous tendrez plutôt la main... Non, je ne mourrai pas, mais je vivrai : *Non moriar, sed vivam;* je vivrai pour votre gloire, je vivrai pour mon bonheur.

II

Les divins attributs de Dieu exigent l'immortalité de l'âme ; nos facultés la réclament aussi.

Si l'homme se replie sur lui-même et descend au fond de son cœur, il y trouve un immense désir de vivre, et de vivre heureux... il a horreur du néant. Ce sentiment est le plus fortement incarné en nous ; c'est l'âme de notre âme, c'est notre vie. Prêcher le néant, c'est tuer l'homme, c'est tuer son intelligence, c'est tuer son cœur, c'est désenchanter toute sa vie. Ce sentiment est fortement enraciné dans son cœur, et celui qui ne le comprend pas ne se connaît pas soi-même.

Descendons dans notre âme, interrogeons-la, et disons-nous à nous-même : Dans quelques années je mourrai tout entier ; il ne restera de moi qu'une

poignée de cendre, insensible poussière qui viendra se mêler à la poussière du chemin, et que l'enfant dispersera, en se jouant, au souffle du vent.

Oui, nous le sentons, cette perspective du néant nous ferait horreur; notre âme recule comme en présence d'un abîme. Et pourquoi ce besoin d'existence, si nous ne sommes faits que pour la mort? Si nous sommes faits pour le néant, pourquoi la mort nous remplit-elle d'horreur?

Non-seulement il faut de la vie à l'homme, mais de la vie heureuse. Du bonheur! du bonheur! voilà ce qui remue ses entrailles, fait tressaillir son cœur. Ce sentiment est plus fort que nous, que toute puissance terrestre. On aura beau raisonner, jamais on ne le comprimera. Nos désirs déborderont tous les raisonnements; ils nous maîtrisent; nous ne pouvons rien sur eux. Ce sentiment n'est donc pas notre œuvre; il vient donc de Dieu.

Mais Dieu a-t-il menti à l'homme? a-t-il déposé dans son âme un brûlant désir, d'irrésistibles espérances, qu'il doit tromper? Cette voix qui lui crie: Homme, tu seras heureux! ne serait-elle que la voix importune qui criait derrière les triomphateurs de Rome?

Car, ici-bas, le bonheur n'existe pour personne... Il ne faut pas de longs raisonnements pour le prouver... Tout ce qu'il y a est bientôt épuisé : un peu de pain, un peu d'or, quelque volupté, et plus rien...

Ce n'est pas assez pour son cœur... César, maître de la moitié de l'univers, après en avoir dévoré toutes les jouissances, s'écrie avec amertume : « Est-ce là tout?... » Le plus illustre héros des temps modernes, après une de ses plus brillantes campagnes, écrivait, dans l'abandon de l'amitié : « Je m'ennuie des hommes et de la vie; j'ai besoin de rentrer dans la solitude; à vingt-neuf ans, j'ai tout épuisé. » Et quand cet autre César est devenu maître d'une nouvelle Rome, on a pu dire que ses généraux passaient rois, mais jamais qu'ils passaient heureux. Oui, l'homme frémit du désir d'être heureux, et pourtant, le bonheur, il ne le peut trouver sur la terre. Il est donc ailleurs, il y a donc un avenir. Dieu ne peut avoir menti à sa créature. Penser autrement, c'est tuer son intelligence, c'est tuer son cœur, c'est tuer tout son être.

Notre intelligence veut connaître, savoir, et savoir encore; elle ne dit jamais : C'est assez, malgré les peines que lui coûte la science. Vous l'avez éprouvé, vous qu'occupent les travaux de la pensée : il est bien dur de côtoyer à peine les vastes mers des connaissances humaines, et quand, par d'énergiques et constants efforts, vous avez pu vous élever sur un roc escarpé, vous avez joui un moment en considérant le vaste champ de la science. Mais, à l'extrémité, il était bordé par un horizon bleuâtre qui semblait unir le ciel à la terre. Vous

auriez voulu voir encore les beautés qui se cachaient derrière ce nuage vaporeux. Mais, vous l'avez senti, désir stérile, inutile ici-bas... jamais il ne sera satisfait. Pourtant votre intelligence ne veut pas perdre un espoir secret de se contenter un jour. Ce serait surtout tuer le pauvre cœur de l'homme si on pouvait lui faire croire que tout finit avec la dissolution du corps. Qui de vous, mes frères, quand il s'est trouvé en présence de la mort, n'a éprouvé le sentiment d'une autre vie?

Vous avez vu votre père, votre enfant ou votre ami, se débattant contre le trépas. Penché sur sa couche, les yeux gonflés de larmes, vous interrogiez ses lèvres, sa respiration oppressée; mais bientôt vous n'entendîtes plus rien que les battements précipités de votre cœur. Ah! si, à ce moment, une bouche eût murmuré à votre oreille ces paroles impies : C'est pour toujours, il est perdu pour jamais! elle eût brisé votre âme. Non, non, eussiez-vous dit. Et c'est en présence de la mort que vous eussiez protesté contre le néant. Ici le sentiment est plus fort que tous les raisonnements. Je le reverrai! tel est le cri de tous les cœurs bien nés. Il se trouve admirablement exprimé dans ces paroles gravées par la main maternelle sur une pierre sépulcrale. Auprès de la capitale, dans un vaste cimetière, on lit ces mots sur la tombe d'un enfant : « Mon enfant, ton père et moi nous te cherchons partout sur

la terre : nous ne te trouvons nulle part. Pourtant nous ne perdons pas l'espérance... mon cœur me le dit, oui, nous te reverrons. » Voilà ce qui est en nous, comme malgré nous. Ce sentiment, nous pouvons le comprimer, mais l'éteindre, jamais ! O vous qui avez osé dire : Tout meurt ! vous n'avez donc pas d'entrailles ? Est-ce que vous n'avez pas vu mourir un parent ou un ami ? Eh bien ! en présence de ce cercueil, votre cœur ne vous a-t-il rien dit ? Laissez donc ces doctrines désolantes ; pour y attacher sa vie, il faudrait avoir une âme de fer ou un cœur de boue...

Ce serait tuer, avilir tout son être. Mes frères, chaque âge a ses avantages : à l'enfance, la candeur et la sérénité du front ; à la jeunesse, la force et la beauté ; mais à la vieillesse, le respect et la dignité. Si le vieillard, avec ses cheveux blancs, venait à repousser la foi à un avenir ; s'il disait à la pourriture : Vous êtes ma mère ; aux vers : Vous êtes mes frères et mes sœurs, que serait-il ? Permettez-moi de vous le dire franchement, une vieille machine dont les rouages ne veulent plus fonctionner ; une maison de boue qui dans peu va tomber en ruine ; un esprit chagrin, importun, dont on ne peut être trop tôt débarrassé : voilà tout ce qu'il serait, et il ne serait que cela. N'est-ce pas là anéantir tout l'être ? Soutenir ces désespérantes doctrines, c'est désenchanter la vie, la réduire aux plus grossières jouis-

tances. L'homme serait le plus étrange des êtres. Les plus nobles prérogatives, les dons de l'intelligence, les qualités du cœur, lui deviendraient un tourment ; le plus heureux serait celui qui en serait le plus dépourvu. Car voyez un homme doué des biens de la fortune, mais aussi d'une intelligence peu développée et d'un cœur peu sensible ou insouciant : il mange, il se gorge de jouissance, il est heureux, il se croit même le plus heureux des hommes. Mais voyez, au contraire, une de ces natures élevées, une de ces âmes où brille l'étincelle du génie, un de ces cœurs, si nombreux encore de nos jours, où habite l'affection ou la tendre compassion : il est triste le plus souvent, même au milieu des jouissances de la terre, même au milieu des fêtes... et par quels accents mélancoliques, par quelles plaintes, quels cris du cœur, n'exhale-t-il pas l'amertume de ses souffrances ! Le génie ne serait donc pour lui qu'un flambeau qui n'éclaire que des ruines et qu'il faut se hâter d'éteindre dans la boue ? Les dons sublimes du cœur ne seraient qu'une voix importune qu'il faudrait étouffer dans les horribles étreintes de la matière, et, après cela, dire : Heureux l'insensé ! heureux le cœur d'airain ?...

Cette doctrine ne peut être admise par une âme honnête et droite... C'est pour cela que tous les peuples de la terre ont toujours cru à la vérité

d'une vie future... C'est là un des articles du symbole du genre humain tout entier...

Parcourez toutes les contrées, interrogez, compulsez les annales de toutes les nations, pénétrez même jusque dans les épaisses forêts du sauvage, partout vous trouverez la croyance à un avenir. Jamais on ne vit un peuple sans religion, et nulle religion qui n'ait admis ce dogme comme son premier principe et son fondement. Et qu'est-ce que cet accord, en dépit des âges, des éléments, des différences d'habitudes, si ce n'est le cri de la nature et de la vérité? Les passions, les penchants les plus fougueux de l'âme, se soulèvent contre ce dogme formidable d'une vie future et d'un Dieu vengeur; il ne cesse de fatiguer nos consciences. Eh bien! toujours, en dépit des passions qui veulent l'anéantir, il a surnagé au-dessus des flots des révolutions, des bouleversements des siècles. Toujours l'humanité y a cru, et elle y croit encore. Des quatre coins de l'univers on arrive à cette croyance, sous des formes variées, il est vrai, mais vivantes, efficaces même...

Ici, dans les forêts du Nouveau-Monde, c'est une mère qui agite le berceau de son enfant mort, qu'elle a suspendu à un bouleau, afin que le sommeil de son esprit soit plus doux; là, sur les sables brûlants de l'Afrique, c'est le féroce Hottentot qui recommande en mourant de placer à côté de lui, dans sa bière,

son arc et ses flèches, afin de se battre encore dans le pays des âmes. On voit partout des traces d'une vérité imprimée dans les âmes au commencement par le doigt de Dieu lui-même... Quant aux hommes de génie... que dire du génie, mes frères? Le génie, il ne croit pas à la vie future : il la voit, il la pénètre. Aussi, voyez dans les siècles cette longue suite de géants de la pensée s'inclinant tous, *tous* jusqu'au dernier, devant cette vérité, et la proclamant à la face du monde : Platon et Cicéron... plus tard Augustin, Bossuet, Fénelon, Newton, et de nos jours de Maistre, Cuvier. Nous avons pour nous le nombre, nous avons pour nous les lumières... tant et de si grands hommes ont-ils pu se tromper?...

Pourtant, — je veux être franc et vrai, — il s'est trouvé, il se trouve encore certaines classes d'hommes qui n'ont pas voulu admettre ce dogme si consolant...

Ce sont d'abord quelques écoles de philosophie. Là, on dit : La science n'est pas assez avancée pour résoudre la question; il faut attendre...

Mais ce que la philosophie n'a pu résoudre a été résolu au bagne, dans les repaires du crime. Il n'y a de bonheur que dans la vie présente, et d'habiles que ceux qui savent en jouir à tout prix : voilà la doctrine de ceux qui y habitent.

Il en est de même de certains amphithéâtres de bas étage où l'on nie même l'existence de l'âme,

parce que jusqu'ici la pointe du scalpel ne l'a jamais rencontrée dans les régions du cerveau...

Enfin, elle est encore niée dans ces antres du vice, de l'orgie, que saint Paul défend de nommer dans les assemblées des fidèles, où l'on hausse les épaules à la pensée de ceux qui sont assez bons de croire qu'après la mort leur sort sera différent de celui de l'être dépourvu de raison. Ajoutez encore quelques tribus de féroces sauvages peut-être. Voilà l'état de la question. Voyez où est la vérité. Interrogez tout ce qu'il y a de vertu, de dignité et de lumière, ils vous diront : Vive à jamais notre âme ! Interrogez les méchants : Périsse, périsse notre âme !... Lesquels ont le mieux compris la pensée de Dieu, mes frères ? Serait-il possible que les méchants eussent raison contre les justes ? Non ! pour soutenir une si désastreuse opinion, il faut avoir la conscience souillée de crimes et l'intelligence gangrenée. Il faut être un de ces hommes qui fuient en présence de Dieu comme un criminel fuit en présence de la justice. *Ibit homo in domum æternitatis suæ... et pulvis revertatur in terram unde erat... et spiritus rediret ad Deum qui dedit illum.*

J'ai fini, mes frères... N'allez pas croire que j'ai douté un moment de votre foi à cette vérité : loin de moi la pensée de vous faire l'injure sanglante de songer qu'il est ici quelqu'un qui confonde sa destinée avec celle de l'être sans raison ! Non, vous

croyez à l'immortalité de l'âme, vous y croyez tous, et si quelquefois un doute, s'élevant de l'enfer, a monté à votre cœur, il avait été précédé par une faute ou par une passion qui lui en avait ouvert le chemin... J'ai voulu simplement raffermir votre foi dans ce dogme si consolant et si efficace pour le bien. Il protége notre dignité d'homme et de chrétien contre les ravages des mauvais penchants, et met en nous le règne des vertus. Et puis, quel bonheur de se dire : Je souffre, ah! je souffre beaucoup de tant de luttes, je souffre des injustices et des calomnies; mais encore quelques années, encore quelques combats, puis viendra le repos... viendra le bonheur!... Marchons donc avec confiance dans ce chemin, conformons notre vie à notre foi; et nous pourrons dire aussi : *Bonum certamen certavi; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ...*

CHAPITRE XIX.

Personne n'est revenu nous dire ce qui se passe dans l'autre vie.

Voici une objection tenace, spécieuse pour les masses, toute banale qu'elle est ; c'est pourquoi il ne faut pas la

dédaigner, d'autant plus que ce sera une occasion de dire de bonnes vérités, de faire connaître de plus en plus l'Evangile, qui est peut-être trop peu connu. Du reste, notre Seigneur Jésus-Christ l'avait prévue, et, comme toujours, il avait développé, par une parabole, la vérité opposée. Oh! si on cherchait bien, on trouverait dans la page évangélique tout ce qu'il faut pour éclairer, diriger et sauver tout le monde...

On dit quelquefois : Qui sait s'il y a une autre vie, et qui sait ce qui s'y passe? Personne n'est revenu de l'autre monde nous le dire. Je voudrais voir un mort revenir sur la terre pour nous l'apprendre...

Je pourrais d'abord répondre ceci : Personne n'est venu nous dire qu'il y a des châtiments dans l'autre monde; mais personne n'est venu nous dire non plus qu'il n'y en a pas. Donc la chose est au moins douteuse, et dans un aussi grave doute on doit prendre le parti le plus sûr, qui est d'observer fidèlement les commandements de Dieu; car, en y conformant votre vie, vous ne courrez aucun risque, au lieu qu'en les violant vous vous exposez à de terribles et éternelles souffrances. « Madame, disait un jour Voltaire à une femme vertueuse, ah! que vous serez bien attrapée, s'il n'y a pas de ciel. — Monsieur, lui répondit-elle, vous le serez encore plus que moi, s'il y a un enfer. » Donc, la chose ne fût-elle que douteuse, il faudrait encore faire le

bien. Mais elle est certaine... On dit : Personne n'est revenu de l'autre monde... Mais c'est faux, il est venu quelqu'un nous dire ce qui s'y passe.

Et d'abord, je suppose que Dieu, condescendant à notre faiblesse, permît à quelqu'un de nos parents ou de nos amis morts de revenir sur la terre pour nous instruire de notre destinée, et que cette âme apparût ici au milieu de nous, au moment où je vous parle, encore toute tremblante au souvenir des jugements de Dieu, et qu'elle nous dît : Mes enfants, mes amis, il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. J'ai tout vu, j'ai tout entendu. J'ai vu les châtiments : ils sont affreux; j'ai vu la gloire : elle est indicible... Ah! faites pénitence, vivez saintement, au nom de votre bonheur, Dieu m'envoie vous le dire... Nous serions déjà ébranlés. Mais si cette âme ajoutait : Pour vous prouver que je suis véritablement envoyée de Dieu, et que je dis la vérité, voici un aveugle, un muet, un paralytique... au nom du Tout-Puissant, que cet aveugle voie, que ce muet parle, que ce paralytique, privé de l'usage de ses jambes, se lève et marche... Il y a plus! voici un mort : il ne donne plus aucun signe de vie, il y a quatre jours qu'il a cessé de vivre... au nom du Tout-Puissant, et pour que vous croyiez à ma mission divine : Mort, lève-toi, parais : *Lazare, veni foras*, et que ce mort obéît...

A coup sûr tout homme sensé, raisonnable, de-

vrait s'écrier : En voilà assez ! impossible de douter à présent... c'est certain... Qu'on dise ce que l'on voudra, il faut mettre ordre aux affaires de sa conscience...

Mes frères, tout ce que je viens de vous dire est arrivé, arrivé à la lettre, et il est arrivé plus ; car ce n'était pas un simple homme que Dieu a envoyé, mais son propre Fils. Car d'où venait notre Seigneur ? — De l'autre vie. — Qui l'envoyait ? — Dieu. — Pourquoi ? — Pour nous dire : Gardez les commandements... car le juste sera récompensé, le méchant puni. Et il est venu sur la terre pour cela seulement... Et, afin de nous montrer la vérité de sa divine mission, il a fait les miracles que je viens de citer. Et il a fait plus, il a dit aux Juifs : « Vous me frapperez, vous me mettrez à mort ; mais après trois jours je ressusciterai. » Ce qui s'est accompli.

Voilà des faits incontestables, qui se sont passés en présence de milliers d'hommes, à la face de l'univers. Il est donc faux que personne ne soit revenu de l'autre monde. C'est donc une erreur de le dire, et ils ont tort ceux qui le répètent... Il est donc vrai qu'il y a une autre vie, nous n'avons pas besoin de nouvelles preuves pour nous en assurer. A quoi bon le témoignage d'un homme quand nous avons le témoignage de Dieu ? A quoi bon une parole d'homme quand nous avons une parole di-

vine?... Et à celui qui persisterait à dire : Moi, je voudrais voir revenir quelqu'un, je répondrais par les paroles de l'Évangile, par l'histoire du mauvais riche.

Le mauvais riche mourut et il fut enseveli dans l'enfer. Au milieu de ses tourments, il lève les yeux vers le ciel, où, voyant Lazare le pauvre dans le sein d'Abraham, il s'écrie : « Abraham! ô mon père! ayez pitié de moi, et envoyez Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt, afin de rafraîchir ma langue; car ce brasier me dévore. » Et Abraham lui dit : « Mon fils, souviens-toi que tu as reçu les biens dans la vie, et Lazare les maux. Maintenant il est dans la joie, et toi dans la douleur. Un abîme immense nous sépare, il est impossible de le franchir. » Et le mauvais riche dit : « Je vous prie du moins de l'envoyer dans la maison de mon père. J'ai cinq frères, et il leur dira ce que je souffre, afin qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourments. » Et Abraham lui répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes : qu'ils les écoutent. » Et le mauvais riche ajouta : « Non, mon père, ils feront plutôt pénitence si quelqu'un revient du sein de la mort. » Et Abraham lui dit : « S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, c'est-à-dire la loi de Dieu, ils ne croiront pas à un mort... » Voilà l'Écriture, voilà la parole de Dieu. Il en est de même pour nous. Nous avons Jésus-Christ, nous avons l'Évangile, nous avons l'É-

glise. Inutile de multiplier les prodiges. Tous les miracles possibles ne peuvent ajouter à la conviction d'un chrétien.

Vous ne direz donc plus : Nul n'est revenu... Je voudrais voir revenir quelqu'un. C'est tout simplement une erreur... Vous vous garderez bien aussi de proférer une seule parole qui puisse signifier un doute à l'égard de cette vérité, ne fût-ce même que pour votre bien ici-bas... Oh! qu'il y a des hommes qui sont imprudents!... Ils sont sans doute honnêtes d'ailleurs, mais ils ne comprennent pas la portée de leurs paroles... S'ils étaient ici, je leur dirais : Que faites-vous? vous voulez donc ôter toute espèce de barrière au crime? vous voulez donc vous faire dépouiller, vous faire égorger? vous trouvez donc qu'il n'y a pas assez de mal sur la terre? vous voulez donc y déchaîner l'enfer?...

Permettez-moi encore un fait :

Un brave habitant de la campagne était fort honnête homme. Il gagnait sa vie en travaillant et il était content; mais malheureusement il avait une femme qui avait un goût décidé pour l'argent, et même pour l'argent d'autrui.

Or, un jour ce brave homme arrive chez lui tout troublé, tout stupéfait, et dit mystérieusement à sa femme : « Je viens d'entendre une bien drôle de chose. Tu sais, M. un tel, qui habite le château? eh bien! il est venu nous voir... et il s'est mo-

qué de nous parce qu'on lui a parlé d'une autre vie : il nous a dit que c'était un conte fabriqué par le curé. C'est bien drôle, n'est-ce pas? et pourtant on dit que cet homme-là est très savant, et j'ai vu une des chambres de son château qui est toute remplie de livres.

— Mais, dis donc, reprit la femme, si c'est comme ça, nous sommes bien simples de nous donner tant de mal... qui est-ce qui nous empêche de voler et de tuer?...

— Mais, répondit l'homme, la prison et la guillotine...

— Que tu es pourtant simple! repartit la femme. Nous ne risquons rien : si on nous découvre, on nous tuera, c'est vrai, mais tout sera fini, on n'aura plus rien à souffrir; si on ne nous découvre pas, nous voilà riches et heureux pour toute notre vie... »

Elle avait raison. Dans son sens elle était parfaitement logique. Prenons donc garde de nous oublier.

Un père de famille fort riche, qui déjà avait bien des raisons de trembler pour ses enfants, faisait bâtir une superbe maison, et il lui arriva de dire devant un de ses amis, en parlant de l'autre vie : « Oh! bah! quand le corps est mort, tout est mort... — Eh! que dites-vous là? repartit son ami, vous parlez contre vous-même. Vous faites bâtir une superbe maison... et si vos enfants, pour la posséder plus tôt... Je n'achève pas...

— Vous avez raison, répondit cet homme, j'ai tort... Je ne le dirai plus jamais... »

Oui, mes frères, il y a parmi nous bien des gens qui se disent honnêtes, amis du bien; qui se plaignent du grand nombre des coupables, du débordement des crimes, et qui, sans le savoir, ont poussé des malheureux au crime, à la prison; qui ont mis le poignard dans la main d'un homicide.

Un malheureux jeune homme était condamné à vingt ans de travaux forcés; sa figure portait l'expression d'une indicible douleur...

Or, quelqu'un, visitant sa prison, lui demande : « Devez-vous rester encore longtemps ici? — Dix-neuf ans. Du reste, je l'ai mérité, j'ai commis une très grande faute...

— Mais enfin, mon ami, est-ce que vous n'avez pas été arrêté au moins un peu par la pensée de Dieu et de l'éternité? — Oh! non. C'est bien là la cause de mon malheur : j'avais entendu des gens d'esprit s'en moquer... »

Malheureux jeune homme!... malheureuse sa mère!...

Voilà, mes frères, où mènent les paroles imprudentes... Et il y a bien des coupables qui pourraient se lever aujourd'hui dans leur colère, et nous dire : C'est vous qui m'avez perdu, c'est vous qui avez armé ma main du poignard de l'assassin. Vous deviez me diriger, vous avez plus d'esprit, de

science que moi : c'était votre devoir... et par vos discours, vos exemples, vos livres, vos feuilles, vous avez tué ma foi, vous m'avez égaré, trahi... Je suis coupable, c'est vrai... mais, je le crois, je ne suis pas le plus coupable... Attachons-nous donc à cette forte vérité, elle est incontestable. Oui, oui, il y a un avenir... oui, il y a une autre vie, où les méchants seront punis... mais aussi où les souffrances et les vertus seront récompensées...

CHAPITRE XX.

DIVINITÉ DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Nous l'avons dit : dans le christianisme, Jésus-Christ est tout; c'est à lui qu'il faut toujours en revenir; c'est lui qu'il faut étudier, qu'il faut faire connaître, faire aimer, faire imiter... Les regards et les cœurs doivent sans cesse se tourner de ce côté-là... Bien connaître Jésus-Christ, c'est la vertu, la science, le salut...

Aussi nous avons donné une suite d'instructions qui peuvent être divisées, dans lesquelles on peut prendre des passages pour les approprier à son auditoire.

Dans le premier volume de l'*Essai*, nous avons parlé de sermons de sept minutes. Nous allons donner ici un petit essai, afin de prouver qu'il est possible de montrer efficacement, en si peu de temps, une vérité, au moins sous l'une de ses faces.

Mes frères, Jésus-Christ est vraiment Dieu. Sa divinité est partout; elle nous frappe, elle nous déborde à chaque page de l'Évangile. Un seul fait, qui est le résumé de toutes les preuves, comme il est le résumé de tout l'Évangile, rend cette divinité saisissante de vérité et d'amour... Le voici, vous serez juges...

Un jour, dans un petit coin d'une terre ignorée, un jeune charpentier juif sort tout-à-coup de son atelier et s'en va s'asseoir sur le versant d'une montagne. Là, entouré d'une douzaine d'artisans qu'il nomme ses disciples, il parle familièrement mais dignement; il fait à la foule un discours simple, très simple, et ce discours, à cause du lieu où il fut prononcé, a été appelé *Discours sur la montagne*. Et ce discours, abrégé de sa doctrine l'abrégé complet de toute la doctrine évangélique, il le développe, le confirme, pendant les deux années qu'il passe encore sur la terre, par ses paroles et surtout par ses actes. Puis il meurt, à l'âge de trente-trois ans, d'une mort infâme, de la mort des scélérats. Voilà les faits.

Mais qu'est-il arrivé?...

Ce petit discours, ce tout petit discours du charpentier juif a opéré la plus étonnante révolution qui jamais ait été vue... Il a bouleversé le monde moral jusque dans ses plus intimes profondeurs... Idées, usages, mœurs, institutions, religion antique... il a

tout couché par terre, et remplacé tout cela par des idées, des mœurs, des institutions nouvelles, dans les individus, dans la famille, dans la société... il a fait l'Europe ce qu'elle est aujourd'hui. — L'Europe morale est assise sur ce discours. — C'est de cette montagne de la Judée que s'est échappé ce grand fleuve d'amour et de vérité qui a porté au monde la civilisation, la charité, l'humilité, la vertu... c'est lui qui a couvert notre France, l'Europe tout entière, de ces superbes monuments, de tous ces asiles du malheur; c'est lui qui a créé la dignité du pauvre, brisé les fers de la servitude et redressé la tête de l'esclave...

Et ce ne serait là qu'une parole humaine! et ce ne serait que la parole d'un homme! et ce ne serait que la parole d'un simple artisan!... Ah! s'il en est ainsi, il fut bien heureux cet homme, et nous sommes bien malheureux, nous autres, et tous les savants du monde sont bien à plaindre, bien dignes de pitié!...

Depuis l'origine des siècles, dans les assemblées des peuples, dans les conseils des rois, dans les réunions scientifiques, que de discours on a prononcés!... Eh bien! où est celui que l'on puisse lui comparer pour les résultats? On a eu beau les travailler, les méditer, les préconiser par les cent voix de la renommée, les faire tirer à des milliers d'exemplaires, les faire dorer sur tranche... pour la plu-

part ils dorment ensevelis sous la poussière des bibliothèques; c'est à peine si les plus remarquables d'entre eux sont connus de quelques hommes d'étude... nul homme qui en fasse la règle de sa vie... et le discours de cet humble Juif, en dépit du sabre des tyrans et des sophismes des rhéteurs, régit encore aujourd'hui le monde moral. C'est le fondement, la vie des sociétés modernes. Il tient l'humanité par l'intelligence et par le cœur. Qu'une puissance, si haut placée qu'elle soit, touche à ce discours, en nie la plus petite proposition, et l'Europe est en feu, ce discours est dans toutes les mains... Et quiconque n'ira pas puiser à cette source, n'engrènera pas ses pensées dans les pensées du Christ, n'écrira que des pages stériles, ne fera que de vaines théories... Est-ce vrai?... Et il ne fut pas Dieu!... Ah! il ne fut pas Dieu!...

Eh bien! grâce au ciel, le monde compte encore aujourd'hui un bon nombre d'hommes de science et de génie... que le penseur le plus profond, que l'orateur le plus éloquent d'entre eux se lève et aille s'asseoir, non au milieu de douze pêcheurs, mais au milieu de douze génies comme lui... Qu'il se recueille, qu'il médite, qu'il parle, que de son souffle inspirateur il les fasse à l'image de son génie, qu'il enlace sa puissance à leur puissance, qu'il en compose comme un faisceau de force et de lumière, et puis qu'il les lance à la conquête du monde en leur

promettant l'appui de sa science et de sa parole. Croyez-vous qu'il aura le succès de Jésus-Christ?

A coup sûr vous répondrez : Non... c'est impossible...

C'est impossible!... Comment! douze hommes de génie ne pouvoir opérer ce qu'a opéré un artisan fils d'un peuple dédaigné, avec douze paysans qui savaient à peine parler le jargon de leur village!... et vous direz que c'est un homme!... Mais, mon Dieu, qu'est-ce donc que la science, qu'est-ce donc que l'éloquence, qu'est-ce que le génie, s'il faut si peu de chose pour les vaincre?... Vous leur portez un coup mortel, vous les condamnez à l'humiliation et à l'impuissance... Ah! laissez donc au génie sa force et sa gloire, et dites : Il le faut bien, puisque Jésus-Christ a fait des œuvres qui sont au-dessus des forces de l'homme; puisqu'il a fait des œuvres surhumaines, il faut qu'il soit plus qu'un homme, il est donc vraiment Dieu; et tout sera dans l'ordre.

Sermon sur la divinité de Jésus-Christ.

Puisque notre Seigneur Jésus-Christ est le centre, la vie du christianisme, il est bon, dans les grandes solennités de la religion, Pâques, Noël, la Pentecôte; dans le courant d'une station, les jours où l'auditoire est plus nombreux; il est bon d'en donner une haute idée, de le

montrer dominant l'humanité tout entière et étant à la fois Dieu et le plus grand et le meilleur des hommes.

Le sermon que nous donnons est encore disposé de manière à être prêché par parties. Nous n'en avons fait qu'un chapitre, afin qu'il formât une sorte de petit traité populaire sur la divinité de Jésus-Christ.

I

Ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi qui in hunc mundum venisti.

Je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui est venu sauver le monde.

Tel est, mes bien chers frères, le sincère et cordial hommage que saint Pierre rend à la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ...

Il a vu, il a entendu, sa bouche parle de l'abondance de son cœur...

Il avait raison. Cependant des passions impies ont osé quelquefois élever des doutes... Mes frères, attaquer Jésus-Christ, attaquer sa divinité, c'est nous blesser au cœur... Un chrétien, un prêtre surtout, ne peut laisser passer ces attaques sans y répondre.

Donc, pour l'affermissement de notre commune foi, pour notre propre édification, en ce grand jour j'établirai ces deux points : Jésus-Christ est vraiment le Fils de Dieu, Jésus-Christ est Dieu lui-même.

Je le ferai, mes frères, avec tout le respect, toute l'affection et tout le cœur que mérite un si grand et si adorable sujet. Ce sera pour nous une véritable jouissance de considérer ensemble cette vénérable figure, et de la voir dominer le monde.

Oui, mes bien aimés frères, Jésus-Christ est vraiment Dieu, vraiment le Fils de Dieu. J'en trouve la preuve dans le témoignage qu'il s'est rendu lui-même et dans le témoignage que Dieu lui a rendu... Il suffit d'étudier un peu sa vie pour s'écrier avec frayeur et amour : Ah ! celui-là est vraiment le Fils de Dieu...

Dans l'ordre ordinaire de la nature, pour classer un être quelconque, on étudie ses caractères, ses opérations, puis on lui donne un nom, et on lui assigne sa place dans le vaste champ de la création. Or, qui étudie notre Seigneur Jésus-Christ trouve en lui toutes les qualités de l'homme, moins ses faiblesses, et il y trouve davantage, bien davantage. Donc il est plus qu'un homme. Développons ce raisonnement.

Dans les temps antiques, la sagesse s'était montrée au monde sous le manteau de la philosophie; mais l'impartiale histoire n'a reconnu, sous ces brillants dehors, qu'une science fastueuse et égoïste, et qu'une vie bien vulgaire.

Jésus-Christ paraît... l'innocence et la vérité l'environnent. En lui pas de faiblesse et d'égoïsme... Il est simple comme sa profession, mais il est digne et

ferme. Il s'oublie, lui et les siens; il n'a qu'un but : le règne de la vérité et la gloire de Dieu... Quel empire ! quel ascendant !... Comme il domine, comme il plane au-dessus de cette vaste mer de passions, d'intérêts, de petites susceptibilités qui ravagent le cœur de l'homme !...

Pas de ménagements, pas de respect pour les préjugés reçus. A un peuple orgueilleux il prêche hardiment l'humilité, les abaissements; à un peuple immoral il prêche la chasteté, la virginité.

Il n'épargne personne. Aux riches, aux puissants de la terre, il commande l'équité et la justice, mais au peuple la modération et l'obéissance. Il frappe le vice de ses anathèmes partout où il le trouve sur son chemin; il dévoile à la face de la multitude l'orgueil hypocrite des pharisiens avec une force, une vérité qui les confond... Pas de ruses politiques, jamais d'appel aux passions; jamais il ne favorise un parti pour s'en faire une arme contre l'autre. Au sein d'une nation qui ronge en frémissant le frein de l'étranger, il peut se servir de son ascendant pour arriver à la domination; on le juge digne d'une couronne, et il se retire au désert pour y prier, il n'en veut pas...

Est-ce ainsi que l'homme agit ? est-ce ainsi qu'il parle ? En trouverez-vous beaucoup de cette trempe ? en trouverez-vous un seul ?

La faiblesse a toujours été l'indispensable cortége

de l'humanité. Aujourd'hui même, avec la morale si pure de l'Évangile, nul homme qui n'ait son côté faible... Le côté faible du Christ, quel était-il? Qu'on le nomme! il en défie lui-même ses ennemis les plus acharnés. Une fois, il est vrai, il sent le trouble, mais il s'est troublé lui-même : *Turbavit semetipsum.* Quelle dignité et quel calme!... Il est calme dans la prospérité, calme dans l'ignominie, calme dans la joie, calme dans l'humiliation. L'injustice, la calomnie, la haine et les fureurs l'environnent d'une fosse profonde. Il échappe à tout cela comme en se jouant. Il est calme en présence des tortures, calme en face de ses juges et de ses bourreaux, qu'il étonne, qu'il consterne; calme au milieu des plus sublimes enseignements.

Lui aussi possède l'inspiration du prophète, lui aussi lit dans l'avenir, mais quelle différence!

Le prophète, au moment de l'inspiration, s'élève tout-à-coup comme au-dessus de lui-même : il s'agite, il frémit, il est tout haletant sous le souffle divin... c'est pour lui un état extraordinaire... Chez Jésus, c'est l'état habituel... Le merveilleux, le divin, semblent sa nature. Il parle sans émotion des événements les plus terribles, de la dernière catastrophe et de l'effrayant appareil du jugement. Pour atteindre les plus hauts mystères, il n'a pas besoin de s'élever. Il semble être le Fils du grand Roi : il voit ce qui se passe dans la maison de son Père, et il le ra-

conte simplement. — Est-ce ainsi que l'homme se montre à nous? D'un autre côté, quelle étonnante et soudaine puissance de génie! Mais surtout il faut le voir à l'œuvre... Il n'a pas médité sa doctrine, il ne fait aucun effort de tête... il ne discute pas, il ne raisonne pas... Il parle, et il parle avec une inconcevable autorité; à tous il assigne la limite de leurs droits et de leurs devoirs : aux puissants de la terre, aux prêtres, aux peuples; il ne ménage personne... Et cette morale sublime et hardie, il ne veut pas qu'on la cache. « Allez, dit-il à ses disciples, la crier partout, à toutes les oreilles, jusqu'aux extrémités de l'univers, *usque ad extremum terræ.* »

Penché sur le cours des siècles futurs, son œil a pénétré les obstacles qui attendent sa doctrine... et en quelques mots il a brisé la puissance du glaive, du sophisme, de l'orgueil, de la tyrannie ou de la volupté. « On vous persécutera, on vous broiera, dit-il avec une incompréhensible hardiesse à ses envoyés; mais n'ayez pas peur : je serai là, moi, avec ma parole, et j'y serai jusqu'à la fin des temps. Je suis la pierre angulaire : malheur à qui viendra frapper du pied contre cette pierre! il sera mis en poudre... »

Eh bien! qu'en dites-vous, mes frères? a-t-il rencontré juste? a-t-il tenu parole?... Il y a dix-huit siècles qu'il parlait ainsi, et, depuis, le temps et les hommes se sont ligués contre son œuvre... Elle est

restée debout : elle n'est donc pas l'œuvre des hommes ou du temps. Il y a plus : il s'est dit Dieu, il l'a proclamé bien haut, à la face du monde. Donc il est vraiment Dieu. On a dit : C'était un grand homme... C'est trop ou c'est trop peu : ou il était Dieu, ou il n'était pas même un honnête homme... Un honnête homme ne ment pas ; un honnête homme n'a jamais, en plein tribunal, juré le faux... Or, le Seigneur Jésus, interrogé solennellement par Pilate, qui le supplie de lui dire s'il est vraiment le Fils de Dieu, lui répond : « Oui, je le jure. »

Du reste, mes frères, il suffit de lire simplement l'Évangile, et l'âme est toute remplie de foi et de divinité... et on s'écrie aussi : *Ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi...*

II

Mes frères, révoquer un instant en doute la divinité de notre Seigneur, ce serait dire non aux faits les plus évidents, non à Dieu lui-même ; car si Jésus-Christ s'est dit Dieu, le Tout-Puissant ne l'a pas démenti, comme il eût dû le faire par pitié pour sa pauvre créature : au contraire, il lui a donné les plus éclatants témoignages pendant, avant et après son apparition sur la terre, témoignage des miracles, témoignage des prophéties, témoignage des faits

historiques, témoignage de la plus grande sympathie qui jamais ait entouré un cœur.....

Quand Dieu veut parler à sa créature, il ne s'amuse pas à raisonner, à disputer avec elle : il ne serait pas compris; il lui fait exposer clairement ses volontés par la bouche de l'un de ses envoyés, et puis il parle à la nature elle-même; et celle-ci suspend ses lois afin d'attester la vérité de ses divins enseignements, et l'homme de bon sens comprend ce langage, cette logique, et il s'écrie : Le doigt divin est là.

Or, Dieu s'est servi de ce langage en faveur de Jésus-Christ avant, pendant et après son apparition sur la terre. Voyons d'abord ce qu'il a fait pour lui pendant sa vie. Ici les faits évangéliques sont certains, ne les considérât-on que comme des faits purement historiques. — Et qu'aperçoit-on dans ces pages vénérables pour tous? On aperçoit en Jésus-Christ un mélange d'infirmité et de grandeur suprême, les abaissements de l'homme et la toute-puissance de Dieu.

Il naît dans l'obscurité d'une étable : voilà l'homme. Mais une étoile annonce sa venue au monde, les puissants de la terre tremblent sur leur trône et les anges chantent un hymne dans les cieux : voilà le Dieu.

Au temple, je vois un petit enfant racheté par deux tourterelles, l'offrande du pauvre : voilà l'homme.

Mais un vieillard, tout-à-coup saisi de l'esprit prophétique, le reconnaît et le proclame le sauveur du monde, la lumière des peuples : voilà le Dieu.

Au désert il jeûne et il est tenté : voilà l'homme.

Mais avec quelques pains il nourrit des milliers de personnes : voilà le Dieu.

Au pied de la tombe de Lazare il s'attriste et il pleure. De la tristesse, des larmes : voilà bien l'homme.

Mais il commande à la mort, et elle rend sa vic time : voilà le Dieu.

Au jardin des Oliviers il souffre, il tremble, il est abîmé dans sa douleur : voilà l'homme.

Mais ses souffrances ont été décrites, énumérées une à une par les prophètes : voilà le Dieu.

A la croix son sang coule, et il meurt : voilà bien l'homme.

Mais sa croix est un trône où une auréole de divinité l'environne ; à sa mort, la nature est bouleversée et il ressuscite : voilà le Dieu.

Aussi, quand le païen disait aux apôtres : « Comment prêcher un crucifié ? c'est ridicule.—C'est vrai, répondaient les apôtres ; mais à sa mort, il s'est opéré des prodiges. » Ses ennemis ont frappé leur poitrine en s'écriant : « C'était vraiment le Fls de Dieu. » Voilà ce que Dieu a fait : ce témoignage est-il frappant, éclatant ? L'univers, oui, l'univers civilisé, l'a accepté, quoiqu'il lui fût contraire.

Il est un autre témoignage que Dieu lui a rendu ; celui des prophéties.

A Dieu seul de lire dans les profondes obscurités des siècles à venir et de révéler aux générations présentes les faits, les actes volontaires et libres des générations futures.

Or, bien avant la venue du Christ, des hommes extraordinaires paraissent dans la Judée, ils se disent inspirés du souffle divin, et ils justifient leur mission. Tous parlent clairement d'un envoyé céleste qui doit plus tard relever le monde de son abjection, lui apprendre la vérité et le bonheur. Ils tracent son caractère, ils fixent le temps de la manifestation, ils l'appellent un Fils de Dieu, Dieu lui-même : *Emmanuel, nobiscum Deus.*

Eh bien ! toutes ces prophéties sont l'histoire faite par avance de toute la vie de Jésus-Christ ; elles sont souvent son Évangile, en quelque sorte ; c'est quelquefois à s'y méprendre. En lisant les textes sacrés, on ne sait trop s'ils se trouvent dans les pages prophétiques ou dans les pages évangéliques, et pourtant des siècles les séparent.

Rapprochez, comparez ces pages..... tout y est raconté, jusqu'aux plus petites circonstances de sa vie et de sa mort.

Le lieu de sa naissance, son entrée à Jérusalem, le prix de la trahison, — les miracles, sont nommés individuellement. « Les oreilles des sourds s'ou-

vrent, les boiteux courent avec la rapidité du cerf, les morts ressuscitent. » N'est-ce pas bien là ce qui est arrivé?...

Mais c'est surtout sa mort et ses douleurs qui y sont racontées jusque dans les plus petits détails.

L'envoyé céleste devait avant tout réparer par la souffrance la grande iniquité qui pesait sur tous les fils d'Adam... L'expiation était son trait caractéristique. Aussi les prophètes ont-ils longuement chanté ses douleurs et la rédemption. Eh bien! voyons : Jésus est-il bien cet homme? ses souffrances sont-elles les souffrances prédites?... Certes, la question est grave, le moment est solennel. Le monde a-t-il un Sauveur, ou bien est-il encore sous le poids de l'anathème? Le voilà sur la croix, placé entre le ciel et la terre. Tous les peuples du passé et les peuples de l'avenir, rangés autour du Calvaire, ont leurs regards fixés sur cette victime... Est-ce lui, est-ce bien lui? Ses souffrances sont-elles les souffrances annoncées?...

Prophètes des temps antiques, secouez la poussière séculaire de vos tombes, resaisissez les pages que vous avez écrites sous la divine inspiration, venez vous ranger autour de la croix : dites-nous si c'est celui qui vous a été montré dans les profondeurs des siècles, si vous le reconnaissez. Sombre et triste Isaïe, redis-nous les signes que tu traçais il y a six siècles, ce que devait souffrir l'Oint du Sei-

gneur, quelles devaient être ses douleurs... lis, nous allons t'écouter...

« Je l'ai vu... il était méprisé... c'était le dernier des hommes... un homme de douleurs... son visage en était tout défiguré. »

Prophète, regarde... vois-tu ce corps meurtri de coups... traversé par la pointe acérée des clous... ce visage voilé par des ruisseaux de sang, de sueur et de crachats?... Maintenant, continue : « Il s'est laissé conduire comme l'agneau qui va à la boucherie. Il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre : pas un mot, pas un seul mot de plainte, pas un cri de vengeance contre ses bourreaux. » Prête l'oreille, approche... l'entends-tu murmurer ces mots : « Mon Père, pardon... » Achève, prophète... « On l'a mis au nombre des scélérats. » Qui sont ces deux hommes placés à sa droite et à sa gauche? Est-ce lui, prophète, est-ce bien lui?

Et toi, fils de Jessé, qui fus à la fois roi et prophète, relis-nous quelques-uns de ces chants où tu décrivais, il y a dix siècles, tes craintes et tes espérances. Qui devait être et que devait souffrir la victime des péchés du monde? Lis : « Je suis un ver de terre et non pas un homme, — l'opprobre des hommes, — la risée de la multitude. Ceux qui m'ont vu ont versé le mépris sur moi et secoué la tête de dédain : *Moverunt capita sua.* »

Prophète, regarde cette foule de peuple et de sol-

dats; écoute ce qu'ils disent : « Voyez ! il se vante de sauver les autres et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. »

Lis encore :

« Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort. »

Que font à l'écart ces soldats romains ? Ils se partagent la dépouille de ce crucifié.

Prophète, achève.

« Ils ont percé mes pieds et mes mains. Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. »

Prophète, vois-tu ces clous qui s'enfoncent dans ses pieds et dans ses mains ? vois-tu ce soldat armé d'un roseau et d'une éponge, portant aux lèvres du Christ le fiel et le vinaigre... *spongium plenum aceto ?*

Prophète, est-ce lui ? est-ce bien lui, prophète ?... Oui, c'est lui !... c'est celui que tu as annoncé. A genoux !... prophète, à genoux au pied de la croix !... Elle porte le Dieu sauveur ! Ou il n'est pas venu, ou il n'y en a pas.

Et ici, mes frères, il est impossible de ne pas reconnaître un témoignage divin. Les prophéties étaient écrites plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Le fait est incontestable. Elles étaient conservées, non par des chrétiens (il n'y en avait pas alors), mais par des Juifs, par des païens mêmes.

On sait que les livres sacrés furent traduits en Égypte sous Ptolémée, deux cents ans avant la venue du Rédempteur. Les caractères que je viens de décrire y étaient tracés. On dira donc tout ce que l'on voudra, mais il n'en restera pas moins certain que ces prédictions existaient longtemps, bien longtemps avant l'avénement du Sauveur, et qu'elles se sont toutes vérifiées en sa personne. Voilà des faits, et pas moyen de les supprimer...

Et qu'on n'aille pas dire : Mais il avait étudié les prophéties et il s'est appliqué à les accomplir toutes afin de tromper le monde. Ce serait ridicule.

Mais elles se sont toutes accomplies indépendamment de sa volonté. Était-il libre de naître à Béthlém? était-il libre de fixer le prix de sa rançon à trente deniers? était-il libre de se faire garrotter, de choisir le genre de supplice qu'on lui a infligé?... Est-ce lui qui a commandé aux soldats de lui cracher au visage? Est-ce lui qui a demandé du vinaigre? Est-ce lui qui a pu leur dire de ne pas briser sa robe dans le partage de ses vêtements? Est-ce lui qui a ordonné aux soldats de ne pas lui rompre les membres quand il serait mort?... Du reste, eût-il été écouté?... Évidemment une puissance surhumaine guidait les Juifs. Cette puissance, c'était Dieu disant au monde · « Cet homme, c'est lui qui a été annoncé. »

III

Ce n'est pas assez : les siècles eux-mêmes sont là pour attester le grand témoignage que Dieu a rendu à son Fils.

Du haut de la croix, Jésus-Christ est le centre des choses et des événements ; tout dans l'univers est coordonné par rapport à lui ; tout converge autour de lui : traditions, marche des empires, erreurs, mythes des temps antiques, tout prépare sa venue et presse à son insu l'univers païen. Dieu donne la gloire et le bonheur aux nations ou les flagelle, suivant qu'elles entrent dans ses vues par rapport au Christ ou qu'elles les combattent.

Ces brillants héros, Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, César, et tant d'autres, avec cet empire universel qu'ils s'arrachent, sont la figure de ce nouveau conquérant, en même temps qu'ils sont, dans la main du Tout-Puissant, la verge ou le marteau dont il se sert pour briser les nations coupables, et qu'il brise eux-mêmes à leur tour... pour préparer les voies à son Fils... Voyez comme ils sont dociles... A l'heure dite par les oracles sacrés, Cyrus est sous les murs de Babylone. Au moment prescrit, Alexandre quitte sa patrie, bondit comme le cerf et semble ne pas toucher la terre, comme parle l'Écriture... tant ses conquêtes sont rapides. Il ruine l'empire des Perses ; mais ce n'est que pour aplanir

les obstacles à un autre qui doit les absorber tous, préparer les voies à l'envoyé du ciel... et former au Christ un théâtre digne de lui.

Rome grandit, recule, dilate ses limites; elle étend ses deux grands bras jusqu'aux extrémités de la terre connue... provinces, royaumes, petits États, grands États... elle engloutit tout dans ses vastes flancs... attache toutes les nations à son char victorieux.

Enfin, elle est devenue le centre de l'univers: tous les peuples sont ses tributaires ou ses alliés... sa langue, avec la langue grecque, est la langue du monde... une paix vaste et profonde comme les abîmes de la mer règne sur la surface du globe. Les choses matérielles n'absorbent plus les esprits. Quelles circonstances plus favorables?

Jamais les conjonctures ne furent plus heureuses. L'univers est dans une grande et solennelle attente. Un homme extraordinaire a été annoncé : il doit sortir de la Judée, disent Suétone et Tacite... tous les regards sont tournés de ce côté-là...

Tout-à-coup, Jésus-Christ paraît... Il parle, il agit. C'est lui! c'est lui! crie-t-on de toutes parts; nul ne peut faire des choses plus étonnantes...

Il meurt, c'est vrai; mais le chef de ses disciples vient fixer son siége à Rome: à Rome, centre de l'idolâtrie; à Rome, reine des nations, afin que de là, le fleuve évangélique puisse couler plus facilement

dans les membres de ce grand corps, par ses légions, par ses centurions, par ses magistrats et ses proconsuls.

Aussi, la foi grandit rapidement. Rome, jalouse de toute puissance, veut l'écraser : efforts inutiles! En vain, douze empereurs descendent dans l'arène pour l'exterminer : après trois siècles de luttes, la fierté romaine abaisse ses aigles et ses faisceaux devant la croix du supplicié.

Est-ce assez de preuves ? est-ce assez de témoignages rendus par Dieu à la divinité de son Fils? Non... non, mes frères...

Poursuivons. Rome, la cité du peuple-roi, s'est fait un jeu des souffrances des enfants du Christ, elle s'est enivrée de leur sang ; mais cette nouvelle Babylone, saturée aussi de sang et de volupté, sera terriblement châtiée... Sa sentence est écrite, et ce que le doigt de Dieu a tracé s'accomplira : elle sera lavée, régénérée dans le sang de ses propres enfants. Il faut que les restes du paganisme soient exterminés et que le Christ règne sur les cœurs comme il règne sur le monde.

Déjà tout est préparé ; déjà Dieu tient dans sa main ses fouets et ses verges.

Entendez-vous à la frontière cette masse immense de Barbares vomis par les forêts du Nord s'agiter, frémir et aiguiser leur glaive? La main du Tout-Puissant contient leur impétuosité. — Huns, Alains,

Vandales, Goths, Bourguignons, Francs et tant d'autres, tous bouillonnent d'impatience de se précipiter sur leur proie. Une force mystérieuse les anime et les pousse. Ils attendent qu'une voix cachée ait dit tout-à-coup à leur cœur : Va ! Le signal est donné. Les barrières sont rompues, mises en poudre. Leurs flots écumants de fureur débordent, ravagent et tuent. On dirait que l'empire du peuple-roi est devenu une ville prise d'assaut. Des chefs doués d'une audace et d'une férocité surhumaines les guident aux combats, au carnage. Attila, à la tête de ses Huns, brûle, tue, pille, saccage, et il est persuadé qu'il accomplit une mission de divine vengeance : il s'appelle le fléau de Dieu, *flagellum Dei et malleum universi arbis.*

Alaric, suivi de ses Visigoths, marche sur Rome. On lui représente les maux dont il sera la cause : « Je n'y vais pas de moi-même, répond-il. Une voix intérieure me presse, me pousse, me dit : Marche ! marche et saccage Rome ! » Et Rome est saccagée.— Et il n'y a de sauvés que les chrétiens qui se sont réfugiés dans les églises ou qui ont pris la fuite.

Genséric, le formidable Genséric, ravage et tue de son côté. Sa flotte va quitter le rivage de l'Afrique : «Où allons-nous? lui dit le pilote. — Mets la voile au vent, répond le terrible chef des Vandales, et Dieu nous poussera vers quelque peuple qu'il veut châtier. » Et la brise les porte vers les côtes d'Ita-

lie, cette terre ivre du sang des martyrs du Christ; et Rome est de nouveau pillée, et toutes ces âpres natures, tous ces fiers enfants des forêts, quand ils ont accompli leur mission de divine vengeance, s'inclinent respectueusement devant le Christ, viennent déposer leur glaive et leurs traits au pied de la croix. A l'ombre de cet arbre tutélaire, que sont-ils devenus? Mes frères, gloire à Dieu! ces Barbares, ce sont nos pères, c'est la France, c'est nous-mêmes, ce sont les nations les plus civilisées du monde.

Voilà le témoignage que Dieu lui a rendu; voilà ce qu'il a fait pour lui, ce qu'il continue de faire encore; car, aujourd'hui, Dieu flagelle ou broie, tôt ou tard, celui qui combat le Christ. Malheur, malheur à qui touche au Christ ou à ses saints! Dieu le replongera dans le néant... Et il ferait tout cela pour un homme, pour un homme qui eût trompé le monde! et Jésus-Christ ne serait pas Dieu!..... La pensée n'en peut plus même venir. Je dirais à celui qui voudrait nier encore : Mais l'univers est tout rempli de sa divinité.

Si vous voulez persister dans vos dénégations, alors commencez par mettre la main à l'œuvre, lacérez toutes les pages de notre histoire nationale, foudroyez nos monuments, armez-vous du fer et du marteau du Vandale, renversez nos temples et tous ces asiles de la charité, rasez nos villes : alors seulement vous pourrez commencer à nier. — Mais

non, que dis-je? les pierres elles-mêmes, oui, *les pierres crieront;* les pierres dispersées sur lesquels la foi a tracé les mystères du christianisme; les pierres de ces asiles du malheur que la charité la sculptées avec amour, les pierres crieront : Jésus-Christ est Dieu!.....

Mais poussons encore les choses plus loin, voyons un autre genre de preuve; car il importe que cette vérité soit fortement assise dans vos cœurs.....

Le privilége de la vérité et de la vertu seules est de franchir la distance des temps et des lieux, et d'enchaîner constamment les cœurs. Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, comment expliquer ce qui se passe encore aujourd'hui sous nos yeux? On l'aime encore et on le révère après dix-huit siècles écoulés. C'est là vraiment un phénomène inexplicable...

Mes frères, nous le savons bien, la chose la plus difficile à obtenir et à conserver longtemps c'est l'amour... L'homme est si inconstant dans ses affections! Vienne la mort, vienne une absence, après quelques mois, au plus après quelques années, l'impression s'efface... on oublie... Et après dix-huit cents ans on aime Jésus-Christ... Oui, on l'aime, car on se fait violence, on souffre pour lui. Or, quand on souffre beaucoup et volontairement, il y a de l'amour... Que de cœurs, et Dieu sait quels cœurs, ont souffert, se sont dévoués pour lui!...

Seize millions de martyrs et plus l'ont aimé jus-

qu'à verser leur sang pour lui. Avez-vous remarqué que les âmes pures et les intelligences d'élite se trouvent entraînées vers lui? Eh! mon Dieu, aujourd'hui il en est encore de même par tout l'univers... C'est en son nom, c'est pour l'amour de lui que ce matin vous avez fait une bonne œuvre, supporté une peine, renoncé à un plaisir coupable; et à la même heure d'autres en faisaient autant pour le même motif sur les rives du Gange, sur les bords du Danube ou dans les forêts américaines... Sous sa bannière, cent millions d'hommes s'avancent comme un seul homme...

En voyant ce concert, il est impossible de ne pas reconnaître qu'une force divine seule peut lier tant de cœurs à un seul cœur... Dire que Jésus-Christ n'est pas Dieu, ce n'est pas même penser à ce qu'on affirme : sa divinité nous déborde de toutes parts, déborde tous nos raisonnements... Il est un jour surtout dans l'année où elle est manifeste, palpable : ce jour s'appelle le Vendredi-Saint... Un voile de deuil semble jeté sur le monde. Le plus impie retrouve les souvenirs de sa foi... La croix est entourée d'hommages. Dans la capitale du monde chrétien, des pompes magnifiquement funèbres arrachent des larmes à tous les yeux... Et vous pourriez croire que tout cela se fait pour un homme! et vous pourriez croire qu'en écoutant le récit de la passion du Christ vous n'entendez que le vulgaire récit du

jugement et de l'exécution d'un Juif qui eut, il y a deux mille ans, je ne sais quel démêlé avec la justice romaine! Vouloir le persuader a quelqu'un, ce serait vraiment lui dire que l'on se défie de son bon sens et mettre sa raison en curatelle... Quoi! tous ces hommages, tous ces dévoùments, tout ce deuil, toutes ces aspirations, toutes ces larmes, tous ces bras tendus, tous ces cœurs élancés, ne s'adresseraient qu'à un homme, ne tourneraient qu'autour d'un homme!... Ah! s'il en était ainsi, ce serait trop de gloire pour un homme... trop de gloire pour un Juif...

Du reste, mes frères, si Jésus-Christ n'était qu'un homme, on pourrait lui comparer d'autres hommes: un homme vaut toujours à peu près un autre homme. Eh bien! à qui le comparerez-vous? A Zoroastre? Mais il rend un culte au soleil. A Confucius? Mais il parque sa civilisation dans un coin du monde et en exclut le reste des peuples. A Platon? Mais dans sa république il admet la promiscuité des femmes...

A qui donc le comparer? A Christophe Colomb? Il est vrai, le puissant génie de Colomb a deviné un autre hémisphère; armé de son courage et de sa conviction, après avoir franchi l'Océan, il a pu, dans son bonheur, crier : Terre! terre!...

Jésus-Christ, lui, s'est élancé sur l'océan du monde moral; d'une main sûre et ferme il a saisi le

gouvernail de ce navire battu par la tempête, il l'a conduit heureusement au port, et avec lui l'humanité a pu crier : Terre ! terre !... Mais cette terre c'était le ciel...

Enfin, à qui le comparer ? A César ? à Alexandre ? Mais, nous autres Français, nous avons eu notre César, notre Alexandre... nous avons eu mieux dans cet homme extraordinaire que Dieu a placé, a planté sur la terre, comme une grande colonne, pour marquer la trace des siècles... Eh bien ! lui-même s'est rendu justice... ou plutôt l'a rendue à la divinité de Jésus-Christ... Sur son rocher de Sainte-Hélène, Napoléon lit souvent l'Évangile, et proclame hautement le Christ fils de Dieu, Dieu lui-même.

Écoutons les paroles de ce puissant génie affranchi de toute préoccupation et rendu, par la captivité, à la liberté de ses pensées... écoutons-les telles qu'elles nous sont rapportées par les fidèles compagnons de ses malheurs :

« Je me connais en hommes, dit-il à l'un d'eux, et je te dis que Jésus-Christ était plus qu'un homme. Le Christ parle, ajoute-t-il, et les générations lui appartiennent par des liens plus intimes, plus étroits que les liens du sang ; il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour... Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai souvent

pense... et ce qui me prouve absolument la divinité du Christ... »

Ici il prend un accent de tristesse et continue :

« Notre existence a brillé de tout l'éclat du diadème et de la souveraineté ; mais les revers sont venus... nous ne sommes plus que du plomb... et bientôt je serai de la terre... Voilà la destinée des grands hommes, voilà la destinée de Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, adoré, révéré dans l'univers ! Est-ce là mourir ? n'est-ce pas plutôt vivre ?... Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu... »

En présence de tous ces glorieux témoignages, en présence de ce puissant génie, que sont tous ces petits parleurs, tous ces petits faiseurs de difficultés et tous ces hommes à petites idées et à courtes vues qui, largement assis dans la vie, voulant avant tout un peu de ce qu'on appelle or, gloire ou volupté, cherchent à tuer la divinité du Sauveur et à ravir Jésus-Christ à la terre, parce que tant de pureté et de bonté les importune ?... Ah ! s'ils étaient ici, je leur dirais : Malheureux ! barbares ! que vous ont fait vos frères ? que vous ont fait tous ceux qui souffrent, pour leur enlever toute consolation ?... Vous voudriez nous ravir le crucifié ! Que mettrez-vous à la place ?... Il ne sera donc plus permis au père de famille fatigué de ses labeurs de la semaine de venir, avec ses enfants, se reposer de ses peines et

puiser du courage au pied de l'autel? La mère ne pourra donc plus conduire sa fille dans ce temple et lui montrer la croix pour la prémunir contre vos séductions et vos scandales? Votre femme, votre fille, ne pourront donc plus venir ici prier pour vous, pour obtenir le pardon de vos fautes ou la patience de souffrir tout ce que vous leur faites endurer?... Quoi! il ne sera donc plus permis de coller la croix sur les lèvres du mourant pour le fortifier et l'aider à passer à une meilleure vie?... Vous voulez prendre la croix au monde! mais alors prenez-lui donc aussi ses souffrances, sa faim, ses armes... Car, sachez-le bien, si la foi au Dieu crucifié venait à disparaître parmi nous, il ne nous resterait plus qu'à nous voiler la tête et à attendre une épouvantable catastrophe... Il se ferait un affreux craquement dans l'édifice social... La France, à son tour, couverte de plaies, l'âme brisée, couronnée d'épines, monterait au Calvaire pour y expirer au milieu des déchirements... Mais, au lieu de paroles de pardon, elle vous jetterait des paroles de malédiction, parce que vous auriez été pour elle de véritables juifs... de véritables bourreaux.....

J'ai fini, mes frères, et, je le demande maintenant, Jésus-Christ est-il vraiment Dieu?

Je le demande à la terre, je le demande à la science, à la charité... et un long cri parti des quatre vents de l'univers et des siècles me répond : Oui,

il est Dieu... La charité, surtout, me dit : Oui, oui, il est Dieu... j'y crois... C'est lui qui m'inspire, c'est pour lui que je travaille et que je souffre...

Jésus-Christ est-il Dieu?

Je le demande à la nature; elle me répond : Voyez ce qui s'est passé à sa mort... mon soleil a pâli, mes rochers se sont brisés, contre toutes les règles que le Créateur m'a assignées... La preuve peut encore être constatée aujourd'hui.

Jésus-Christ est-il Dieu?

Je le demande à la mort, et elle me répond : Il le faut bien; car nul homme n'échappe à mon empire, et pas un grain de sa poussière n'est resté dans son tombeau.

Jésus-Christ est-il Dieu?

J'ose le demander à Dieu lui-même... oui, ô Créateur! ô maître éternel des siècles! je ne suis qu'un ver de terre, mais permettez-moi de vous demander si Jésus-Christ est vraiment Dieu... Vous répondez : *C'est mon Fils bien aimé, écoutez sa parole.*

Mais, mon Dieu, permettez-moi encore un mot..., la chose est si grave! Voudriez-vous bien le jurer?

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. Le Seigneur l'a juré, et il ne s'en repentira jamais : tu es prêtre pour toujours...

Mes frères, que croire, si nous ne croyons pas aux serments de Dieu lui-même?... Il ne nous reste donc

plus qu'une chose à faire, c'est de nous écrier avec saint Thomas dans un sentiment de sainte frayeur et de cordial dévoûment : Mon Seigneur et mon Dieu !... *Dominus meus et Deus meus!*

CHAPITRE XX.

TRIOMPHES DE LA RELIGION.

Il y a là quelque chose de très populaire et de très élevé ; du reste, les deux choses vont parfaitement ensemble. Le peuple aime à voir cette religion qui a tout vaincu, qui, au milieu de tant de débris, a seule résisté.

Ce sermon peut encore convenir aux grandes solennités, à la fin d'une station.

Les anciennes manières de prouver la divinité du christianisme ont été si souvent employées, qu'elles peuvent ne plus produire d'effet... Qui n'a entendu, par exemple, prouver la résurrection de Jésus-Christ par ces faits : Les apôtres n'ont été ni trompeurs ni trompés, ou bien la divinité de la religion par ceci : Pour changer le monde, il faut de la science, de l'or, des armées, l'appui des puissants de la terre ?... Or, tout cela a été redit bien souvent, et peut n'être pas écouté avec la même attention ; il est donc bon de varier la forme, en ayant bien soin de ne jamais toucher au fond...

Tout ce qui se mêle aux idées et aux faits actuels est

toujours mieux compris et produit une vivante impression sur les âmes.

Dans ces sermons, destinés à être entendus d'un certain nombre d'hommes qui n'y assistent pas habituellement, il doit y avoir deux choses : des passages qui leur fassent aimer la religion, et des passages qui leur montrent quel mal ils font à la société, au pauvre peuple, en la négligeant ou en ne la traitant pas comme elle mérite de l'être...

A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.

Ce que nous voyons est l'œuvre de Dieu, et c'est un miracle...

Le miracle est pour l'homme la plus haute manifestation de l'action divine. Quand on le rencontre, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec un respect mêlé de crainte : Dieu est là, il agit... il parle ; donc il doit être écouté...

Les hommes qui se sont posés en adversaires du christianisme le savent bien... Aussi, de nos jours, ils nous ont jeté à la face cette parole sur un ton quelque peu dédaigneux : Le temps des miracles est passé... il ne s'en fait plus. C'était bon pour les siècles d'ignorance ; on n'ose plus nous en montrer : on sait bien qu'ils ne pourraient supporter le grand jour de nos lumières.

Le temps des miracles est passé !... Non pas, non

pas, mes bien aimés frères; il s'en fait encore, il y en a d'invinciblement constatés. Nous pourrions en citer...

Mais on nous répliquerait par l'éternelle réponse : Pour croire aux miracles, je voudrais les voir, les toucher, les constater par moi-même... Qu'on me montre un miracle, et je suis un vrai croyant...

Eh bien, il est possible, il est facile même de satisfaire ces exigences...

Il est un miracle évident pour tous, palpable pour tous; il est un miracle incontestable et permanent pour tous... il est un miracle qui se dresse devant nous et qui remplit l'univers de son éclat... Ce miracle, c'est l'existence actuelle, présente, du christianisme dans le monde, au XIXe siècle... miracle qui prouve sa divinité... et qui fait dire : *A Domino factum est istud...*

Aussi, pour entrer dans l'esprit de l'Église, en ce jour des triomphes de la religion; pour nous apprendre à mieux connaître et à aimer davantage cette religion, j'établirai ces deux points : Premièrement, le christianisme existe aujourd'hui; secondement, son existence est un miracle. D'où je conclurai : Donc il est divin, donc sa loi oblige, donc tout genou doit fléchir, toute tête doit s'incliner devant lui, têtes de savants et d'ignorants, têtes de peuple et têtes de rois; donc lui désobéir, c'est désobéir à Dieu lui-même, dont il a la parole; c'est dire à Dieu lui-

même, ce qu'un enfant bien né n'a jamais dit à son père, ce qu'un honnête domestique n'a jamais dit à son maître : *Je ne veux pas...*

Le christianisme existe aujourd'hui. C'est un fait qu'il n'est pas difficile de démontrer; certes, il occupe une assez large place dans le monde. Regardez-le : il étend ses deux grands bras sur les continents et sur les îles, il a porté ses limites plus loin que ne le fit jamais Rome païenne par la valeur de ses légions.

Sous sa bannière, marchent cent cinquante millions d'hommes, ou, du moins, il préside aux grands actes de leur vie, il bénit leur berceau et il bénit aussi leur tombe... Il a ses chefs, sa hiérarchie, sa discipline, ses lois... Les plus beaux monuments abritent son culte; les plus magnifiques cérémonies appellent les fidèles dans ses temples. La poésie, la musique, la peinture, la sculpture, célèbrent à l'envi ses mystères et ses splendeurs...

Il existe, c'est un fait que l'on ne peut supprimer, avec lequel il faut bien compter : il vit, il parle, il agit, il est partout, il s'enlace à notre existence et à notre histoire nationale. — C'est encore la question la plus vitale du monde en ce siècle si préoccupé des intérêts matériels. Qu'un trône se brise, l'univers n'en est pas plus bouleversé; il continue sa route, en ayant l'air de dire : Oh! c'est un roi qui perd sa couronne... et il passe... Mais qu'une puissance, si

haut placée qu'elle soit, touche seulement à un cheveu du vieillard qui est le chef de l'Église à Rome, et l'Europe est en feu. Qu'il soit obligé de fuir devant la révolte! la France tout entière, la noble France s'émeut, tous les bras et tous les cœurs se tendent vers lui et crient : Mon père... mon père!...

Or, je dis que cette existence du christianisme est un fait surnaturel, divin... un miracle que tout le monde peut voir, toucher, constater... Existence unique, étrange, que celle du christianisme, que l'on n'étudie pas assez ou que l'on étudie mal, de peur peut-être de trop voir sa divinité...

Si le christianisme n'est pas une œuvre surnaturelle, le temps tout seul eût dû le dévorer... Mon Dieu! qu'est-ce que le temps ne détruit pas? Sur la scène du monde tout s'ébranle, tout périt par le frottement des siècles, par le conflit des libertés et des passions.

Les empires tombent.

Les dynasties tombent.

Les plus solides monuments tombent.

Les systèmes tombent.

Nous passons nous-mêmes avec notre gloire et nos richesses.

Et l'Église reste... elle est là seule, debout, la tête haute, au milieu des débris et des ruines amoncelés autour d'elle...... toujours forte et toujours

radieuse. Quand d'affreux craquements se font dans l'univers, quand les trônes se brisent, quand les nations troublées croient tout perdre, vite elle élève sa grande voix, et crie au monde : Rassurez-vous... me voilà !... *Stat crux dum volvitur orbis.*

Ce n'est pas tout : mille causes de destruction ont été amassées autour de l'œuvre du Christ.

Que d'obstacles, que de luttes, quelles terribles épreuves elle a dû et doit encore subir pour se maintenir en possession des intelligences et des cœurs !

Y avez-vous quelquefois réfléchi ? il y a là de quoi provoquer l'attention d'un homme sérieux et grave. Chaque siècle s'est dressé devant elle comme un obstacle. D'après la marche ordinaire, la religion eût dû être broyée dès son premier pas dans le monde et tomber ensevelie sous les décombres de ses premiers efforts...

Car, il faut en convenir, le christianisme, cette frêle parole d'un charpentier, s'est présenté à l'univers avec une étonnante hardiesse, une inconcevable audace...

Une poignée d'artisans juifs, peuple méprisé, exécré des autres peuples ; quelques paysans galiléens s'adressent à la civilisation orientale, à la civilisation grecque, à la civilisation romaine, et leur disent en leur montrant une croix : « Voilà votre maître, voilà votre Dieu... l'homme qui y a été atta-

ché... Croyez en lui et tombez à ses pieds... » Et eux, pêcheurs, ils se posent comme autorité souveraine devant laquelle toute intelligence doit s'abaisser...

En vérité, d'après nos idées, c'est hardi, c'est téméraire, c'est même pitoyable : douze artisans aspirer au gouvernement des âmes et des cœurs, au milieu de cet empire du peuple-roi, au milieu de Rome, la reine des nations...

Mes frères, figurez-vous quelques paysans chinois, faiseurs de chaussures ou faiseurs de tentes, arrivés à Paris avec l'intention bien arrêtée de nous faire tous disciples du dieu Fô ou de Confucius... En vérité, le ridicule tout seul suffirait bien à faire bonne justice de leurs prétentions...

On essaya de ce moyen contre les apôtres. Les Césars, du haut de leur orgueil, firent jeter par les parleurs d'alors le mépris et le sarcasme aux disciples du Christ... Mais il ne prit pas et l'Évangile n'en courut que plus vite dans tout ce vaste empire...

Alors, oh ! alors, un cri terrible retentit dans toutes les cités de l'empire : Mort ! mort aux chrétiens ! Les chrétiens aux lions, les chrétiens aux bêtes ! *Ad bestias christiani !* Après cela, une lutte terrible, acharnée, s'engage ; la mêlée est sanglante, le carnage est affreux ; le sang coule par les rues, sur les places publiques... O mon Dieu ! que vont-ils devenir ? Ils ont affaire à cette puissance romaine qui tient l'univers dans les liens de sa domination, et

encore elle est secondée par les bourreaux et les tigres de la Libye... et eux, ils ne sont que quelques pauvres gens du peuple, quelques faibles femmes, quelques enfants. Hélas ! le combat va bientôt finir faute de combattants ! Ange tutélaire du christianisme ! priez, oh ! priez pour lui ; ou plutôt pleurez sur lui, car il va mourir ! Déjà une colonne est dressée au nom chrétien détruit : *Deleto nomine christiano...*

Mes frères, la lutte est finie. Elle a été longue, elle a durée trois siècles. Douze empereurs romains sont descendus dans la lice... Et que vois-je ? oh ! que vois-je ? La religion ramassant les lambeaux de sa robe virginale et s'élançant sur le trônc, ou plutôt au-dessus du trône des Césars, pour aller prendre la direction de l'empire éternel...

Eh bien ! qu'en dites-vous ? est-ce là un fait naturel ? est-là un fait comme il s'en passe ordinairement ? On a beau dire, la marche naturelle, c'est que la force doit écraser la faiblesse, c'est que le faible ne domine pas longtemps le fort... c'est que le christianisme devait périr là étouffé dans les serres des aigles romaines, et n'exister plus aujourd'hui que dans l'histoire. Dites, est-ce vrai ?

Mais il n'y a encore que trois siècles de passés ; il en reste encore quinze à parcourir... et pour le christianisme il n'y a pas eu un moment de repos...

De l'amphithéâtre et de la dent des lions, il est

tombé sous la dent non moins meurtrière du sophisme, de l'hérésie et des passions ; il n'a fait que changer d'ennemis...

Mes frères, depuis quinze cents ans, qui peut dire ce qu'ils lui ont fait endurer de tortures, d'avanies, d'attaques ouvertes et d'attaques sournoises et hypocrites ? On l'a poursuivi, traqué sans cesse et sans pitié ; on l'a tourné et retourné, pour lui trouver un côté vulnérable. Et, malgré tout cela, il est arrivé à notre XIXe siècle... Ah ! mes frères, s'il n'y avait là qu'un édifice élevé par la main des hommes, il y a longtemps que ces hommes l'eussent renversé ; si le christianisme n'était protégé que par des hommes, il y a longtemps qu'il eût été abandonné, trahi, vendu, tué par ceux-là mêmes qui étaient chargés de le défendre... Dieu seul a pu le porter dans ses bras à travers les âges et ces luttes acharnées.

Sans aller plus loin, jetons un seul regard sur ce qui s'est passé autour de nous depuis un siècle, et la preuve de cette vérité jaillira tout-à-coup saisissante et étincelante pour quiconque ne veut pas s'aveugler.

Mes frères, on frémit à la pensée de ce qui a été fait, de ce qui a été tenté et de ce qui est encore tenté contre la religion, et on en est réduit à se dire : Est-il possible qu'il y ait encore un seul chrétien sur la terre, après tout ce que l'on a vu et tout ce

que l'on a entendu ? Une grande leçon a été donnée au monde... quelle preuve de la divinité du christianisme ! quelle révélation à démentir ! Que nous devons être fiers d'être chrétiens, à la seule pensée du nombre et de la force de nos ennemis ! Vraiment, il n'y a que la vérité qui puisse fixer sur elle tant de regards et tant de haines...

Voyez cette fille du ciel placée au milieu du monde : tous les coups se sont dirigés sur elle. Elle a été entourée d'ennemis... on dirait une longue ceinture de vautours autour d'une proie. Chacun lui apporte une insulte, chacun lui jette sa pierre. Qui hérétique, qui rationaliste, qui indifférent, qui impie, qui faiseur de littérature ou faiseur de romans : chacun a joué son rôle, fait sa partie dans ce concert infernal sans s'étonner de se trouver réunis. L'un a attaqué son dogme, l'autre sa morale; celui-ci en voulait a ses pratiques pieuses, celui-là en voulait à ses prêtres ou à ses religieuses. Ici on a dit qu'elle était bonne à quelque chose, par exemple à contenir les femmes et les enfants; là, on dit qu'elle n'est bonne à rien du tout. Plus loin, on a attaqué l'Eglise en particulier; ailleurs, on a attaqué l'Église universelle.

Et cela, comme l'a si bien dit un grand orateur chrétien, à propos de tout et à propos de rien, à propos d'histoire, à propos d'astronomie et de mathématiques, de système du monde, de poussière,

de vaisseau qui s'enfonce, d'aérostat qui s'élève... dans de gros livres et dans de petits livres, dans des feuilles sérieuses et spirituelles et des feuilles non spirituelles...

Tout a été permis contre la religion, jusqu'au ridicule. Sur ce point du moins nous avons été indulgents. Il n'y a pas eu jusqu'au tout jeune homme, sortant des bancs du collége, à peine reçu bachelier, qui n'ait cité à sa barre, soumis à sa révision, la religion de ces génies qui s'appelèrent Bossuet, Pascal et Fénelon, et trouvé qu'elle ne satisfaisait pas sa raison... Et il n'a pas été regardé en pitié, et cela a paru naturel!... Bien heureux encore si son père et sa mère, en l'entendant formuler ses sentences, ne se sont trouvés tout fiers d'avoir donné le jour à un garçon de tant d'esprit.

Il semble vraiment que le christianisme ait été livré au pillage et soit devenu la proie de tout le monde.

L'un l'a menacé de sa parole, l'autre de sa plume; celui-ci de sa corde, celui-là de son sabre...

Et puis, en fait de religion, soyez tout ce que vous voudrez, juif, protestant, mahométan, rationaliste, indifférent, rien du tout, on vous laissera parfaitement tranquille; mais soyez franchement et généreusement chrétien, alors prenez garde à vous; il vous arrivera quelque coup; on vous poursuivra jusque dans les rapports les plus intimes de la vie;

dans une réunion chez un ami, au sein de votre famille, au coin de votre foyer, on vous gratifiera de quelques-uns de ces noms : dévot exagéré, entêté, exalté, rétrograde, intolérant, fanatique... que sais-je?...

Et puis s'il arrive quelque calamité dans le monde, vous verrez qu'il se trouvera quelqu'un pour mettre tout cela sur le compte du christianisme. Il y a de la misère, c'est la religion... il y a un bouleversement social, c'est l'Église... le pain est cher, ce sont les prêtres...

En vérité, comment voulez-vous vivre au milieu de ce gouffre, de cet enfer de préjugés, d'injures, d'injustices? Sans un appui surnaturel, où trouver un refuge?

Encore si la religion était accommodante, si elle voulait transiger avec notre cœur et quelques-unes de ses passions, on pourrait lui donner là un petit abri. Mais pas du tout, elle flagelle, elle crucifie ces passions. Aux penchants les plus chers, elle dit : Mort!... A l'orgueil, elle dit : Abaisse ta tête superbe!... A la volupté, elle dit : Sois maudite!... A l'amour de l'or, elle dit : Donne... donne... dépouille-toi...

Tout a été contre elle, tout lui a fait la guerre... et elle a résisté, et elle vit, et elle règne!

Ses ennemis les plus acharnés, au jour dit, elle les prend, les couche dans le repentir, les confesse,

bénit leur tombe... et cela serait naturel, et cela ne serait pas divin !... Mais enfin, qui l'a soutenue ? La voilà là, debout au milieu du monde, entre le ciel et la terre : sur quoi est-elle posée ?... Les hommes ne l'ont pas soutenue, les passions ne l'ont pas soutenue, la force des armes ne l'a pas soutenue, la science ne l'a pas soutenue... Elle repose pourtant sur quelque chose... Ce quelque chose ne peut être que Dieu : *A Domino factum est istud*. Donc son existence est un miracle : *Et est mirabile in oculis nostris*.

On veut des miracles ! Eh bien ! en voilà un d'une évidence invincible, irrésistible. Ce grand fait divin placé, planté au milieu du monde, regardez-le : il est visible, palpable ; touchez et voyez, *palpate et videte*.

Des miracles, mes frères, le christianisme en est tout rempli... Vous en voyez tous les jours. On ne peut faire un pas sans qu'ils se dressent devant vous saisissants d'évidence ; on peut même dire qu'ils se promènent dans les rues...

Cette Sœur de Charité que vous voyez passer : eh bien ! c'est un miracle, oui, c'est un miracle. Un orateur chrétien défiait avec raison les savants, les puissants de la terre, les hommes à millions, de lui faire seulement une Sœur de Charité...

Ce temple consacré par la piété de vos ancêtres, miracle...

Cette croix, autrefois le gibet d'un Juif et aujourd'hui vénérée dans le monde, miracle.

Cet homme qui se confesse, votre petit enfant qui fait sa première communion, miracle.

Cette foule attentive, cette brillante réunion, écoutant ici avec tant de bienveillance un prêtre qui lui parle au nom d'un charpentier juif exécuté il y a dix-huit siècles, miracle... miracle... chose à jamais inexplicable par des causes naturelles, par des moyens humains...

Des prodiges, des miracles, des motifs de croyance, mes bien aimés frères, hélas! ce n'est pas ce qui nous manque. On dit quelquefois : Pour croire, je voudrais voir. Eh! si l'on était sincère, on dirait avec plus de vérité : Je voudrais bien ne pas tant voir... La vue de ce grand fait divin jeté dans le monde m'importune et m'écrase. Car ici, mes frères, la négation n'est pas possible... Si quelqu'un s'obstinait à ne pas voir là un miracle, on pourrait le flageller, lui et ceux qui se sont faits les adversaires du christianisme, à l'aide de leurs propres paroles, à l'aide de leurs propres dénégations...

On pourrait leur dire : Ah! vous soutenez que la religion n'est pas appuyée sur une force surhumaine, qu'elle n'est soutenue que par des hommes!... Alors, qui êtes-vous donc, vous autres, je vous le demande? Et qu'est-ce que votre science? qu'est-ce que votre puissance? qu'est-ce que votre éloquence, dont vous nous parlez tant?...

Depuis un siècle que n'avez-vous pas fait contre

le christianisme, vous et vos aïeux? Vous avez tout fait : vous avez ameuté les passions et les intérêts contre lui... vous avez étudié, compulsé les annales des peuples, déterré les monuments, interrogé le ciel, fouillé la terre, pour chercher des arguments contre lui... Et avec ce vaste arsenal, cet immense échafaudage de puissance, d'études, de livres, de feuilles, de calomnies, de sarcasmes, de science, d'histoire, d'archéologie, de géologie, d'astronomie, de linguistique, de socialisme, d'éloquence, de je ne sais quoi, vous n'avez seulement pas pu tuer, achever ce christianisme vieilli, usé, suranné... cette doctrine faite cadavre, comme vous disiez; cette religion qui n'avait plus qu'un souffle, et qui n'était plus pratiquée et défendue que par quelques femmes et quelques prêtres ignorants et fanatiques, comme vous les appeliez si élégamment... Non, vous ne l'avez pas pu avec tout cela... Voilà un fait incontestable : l'univers est là pour dire que depuis un siècle vous avez tout fait contre le christianisme, et l'univers est là pour dire qu'il vit malgré vos efforts et vos prophéties...

Non-seulement vous ne l'avez pas pu, mais ce lion de la tribu de Juda, un instant endormi, s'est réveillé tout-à-coup; il s'est dressé devant vous, il a saisi vos propres armes, les a brisées dans ses puissantes mains et vous en a jeté les éclats à la face.

Et quand le colosse, dans sa marche séculaire, a

fait un pas en avant, la pâleur a été sur vos fronts, le frisson de la peur a coulé dans vos veines, et vous vous êtes écriés éperdus : Prenez garde !... prenez garde !... il va nous envahir !... il va tout envahir !...

Dites, est-ce vrai? Et il n'y aurait là qu'une doctrine humaine, qu'une institution humaine !... Oh ! non, vous savez bien que Dieu est derrière tout cela, et vous dites, par vos actes, par votre peur, sinon par vos paroles : *A Domino factum est illud et est mirabile in oculis nostris.*

Oh ! de grâce, cessez donc vos attaques... Un siècle d'efforts stériles, perdus... c'est trop... c'est trop... vous augmentez même les triomphes de la religion. Nous pourrions en être fiers... mais nous, nous aimons mieux vous plaindre... compatir à vos égarements... Oh ! oui, revenez, la religion est toute prête à vous accueillir avec amour... elle voudrait tant qu'il n'y eût sur la terre qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur !...

Qu'ai-je avancé, mes bien aimés frères? Que le christianisme existe... Je le maintiens, le fait est palpable.

Que cette existence est un miracle qui surpasse tous les miracles en éclat et en grandeur... Je le maintiens, et je dis que nous sommes maintenant sans excuse, et qu'aussi nous ne devons rien craindre pour lui... Oui, mes frères, rassurons-nous, n'ayons pas peur... Tout ce qu'on dit contre la re-

ligion, ce sont des paroles jetées au vent... des menaces et des colères de petits enfants. Ils ont dit : Le christianisme va mourir et nous allons l'enterrer. — Ah ! vous allez enterrer le christianisme ! alors vous lui ferez de superbes et vastes funérailles; l'univers tout entier sera de la fête. Vous allez enterrer le christianisme ! alors il vous faudra creuser sa fosse dans les cinq parties du monde... Vous allez enterrer le christianisme ! mais où trouverez-vous un cercueil assez grand pour le mettre ?

Quelquefois, il est vrai, mes frères, la religion pourra nous apparaître endormie, délaissée; mais ayons confiance, une grande humiliation est presque toujours suivie d'une grande exaltation... Elle doit, comme son Maître, monter au Calvaire; mais après les souffrances viennent les triomphes, après la mort la vie, après le vendredi-saint le jour de Pâques... Telle a toujours été sa grande marche à travers les siècles.

Sous Julien-l'Apostat, il y eut pour le christianisme un moment terrible : son astre sembla pâlir, on crut un instant qu'il allait être broyé par le paganisme... Aussi un païen jetait à un chrétien cette dédaigneuse parole : « Dis donc, que fait maintenant ton charpentier? — Il fait des cercueils, répondit le chrétien, pour y mettre ses ennemis... » Et, quelque temps après, une flèche arrêtait Julien au milieu de ses triomphes et replaçait

le christianisme dans ses droits... Il en sera toujours de même.

Sans remonter si haut, vous le savez, il y a un peu plus d'un demi-siècle, on crut en France que c'en était fait de la religion ; un cri de mort s'était de toutes parts élevé contre elle. A son tour, elle dut monter sur le Calvaire... mais on revit tout ce qui était arrivé à la mort du Christ. Un épouvantable brisement se fit dans l'univers, un voile funèbre couvrit la terre... le monde moral trembla... Alors un soldat, témoin de ces prodiges, frappa sa poitrine... un soldat... vous l'avez tous nommé... un soldat, le plus vaillant de tous... oh ! que Dieu le lui rende !... un soldat prit dans ses bras puissants cette religion et la présenta aux adorations de ce peuple redevenu païen... Et, depuis ce temps, elle continue d'exercer son bienfaisant empire et de répandre ses bénédictions sur la France...

Attachons-nous donc, mes frères, attachons-nous à cette religion par les entrailles... Quel bonheur pour nous d'avoir trouvé la vérité ! Comme on est à l'aise quand on peut se dire : Je suis sûr de ma foi, de mon avenir, de mes sacrifices. Courage donc, courage, mes frères bien aimés ! armons-nous de quelques bonnes pensées avant de sortir de ce temple... prenons d'abord la résolution de toujours traiter avec respect, de vénérer cette religion... Mais, mes frères, savez-vous que la religion c'est la

consolation des pauvres et des malheureux?.. La religion, comprenons bien ce mot, la religion, c'est le pain du peuple... Or, le pain du peuple est chose sacrée ; ne touchez pas au pain du peuple... Savez-vous bien ce qui arrive quand on prend son pain au peuple ? Soudain, il se lève dans sa colère, il saisit les instruments de son travail, les brandit au-dessus de la tête de ceux qui l'ont dépouillé, et quelquefois, hélas ! les brise sur cette tête en vociférant la mort...

Non, mes frères, n'y touchons pas; respectons cette religion pour les autres, et aussi pour nous-mêmes. Car, au fond, nous l'aimons tous. Allez, la foi n'est pas morte dans cette paroisse ; je la vois sur toutes les figures et j'en jouis. Quelle belle réunion ! Laissez-moi promener mes regards sur ce vaste auditoire, laissez-moi jouir un moment du bonheur de le contempler. On a beau dire, les plus belles et les plus aimables fêtes sont encore celles de la religion. Je suis sûr que vous vous en retournerez tous plus contents que si vous reveniez de la plus magnifique fête du monde. C'est bien, mes frères, vous remplissez mon âme de bonheur : je me sens aujourd'hui vraiment votre pasteur, et je crois que je vous aime encore davantage. Faisons donc tous ensemble un peu de bien sur la terre, en attendant cette grande, cette éternelle fête qu'on appelle le ciel...

CHAPITRE XXII.

LE DIMANCHE. — INDUSTRIES DIVERSES.

Nous ne donnerons pas d'instruction sur le dimanche ; nous avons dit tout ce que nous avions à dire dans *le Dimanche au peuple* et *le Dimanche aux riches*. Du reste, ce n'est pas une instruction seulement qu'il faut faire sur ce sujet ; il en faut parler sans cesse dans les causeries, dans les catéchismes, dans les grands sermons le jour des fêtes solennelles... puis, répandre des livres, en inonder les paroisses, propager le journal *l'Observation du Dimanche*... Là est la question capitale de ce temps-ci... le grand champ de bataille est là, là est le bien et le mal, le ciel et l'enfer. Toute la religion pratique est dans le dimanche. Il nous semble qu'un prêtre ne doit jamais se résigner à être un pasteur sans brebis, un homme placé là pour faire des baptêmes et des enterrements, pour ne s'occuper que des femmes et des enfants... Oh ! il doit se trouver profondément humilié d'en être réduit à ce rôle et ne se résigner à l'accepter que quand il a tout fait, tout tenté pour gagner les hommes.

L'homme, n'est-ce pas le chef du foyer domestique, le roi de la création, le modèle de la famille ? Que voulez-vous que son fils pense de la religion, quand il aura grandi et qu'il verra son père s'affranchir de ses pratiques ? Il la jugera bonne, tout au plus, pour les femmes et les enfants, et s'empressera de la reléguer dans l'oubli, en compagnie des jouets de l'enfance. Et puis, quel empire peut avoir sur ce fils un homme en révolte ouverte

contre les lois les plus sacrées? Il y a là un profond désordre que nous devons réparer... Ainsi l'humanité tout entière à l'église, l'humanité chrétienne, l'humanité sauvée, voilà quel doit être le but de nos efforts. *Dieu veut le salut de tous*. Voilà la fin de tout le christianisme, de ses efforts, de ses luttes, de ses rites, des souffrances, de la mort de notre Seigneur Jésus-Christ : *Propter nos homines et propter nostram salutem*. Le salut, le salut de tous, des hommes, des femmes, des enfants, voilà à quoi il faut dépenser nos forces, notre énergie, notre cœur, notre vie; et le dimanche c'est le chemin du salut, l'église c'est *la porte du ciel*. Tant que nous n'aurons pas conduit les âmes jusque-là, nous aurons fait si peu de chose qu'on pourra dire avec vérité : Ce n'est rien.

Je ne sais si je me trompe, mais je demande la permission de dire humblement ma pensée tout entière. Il me semble qu'il y a partout aujourd'hui dans le monde, dans la science, dans la littérature, dans les arts, même dans l'art chrétien, tendance à oublier l'homme, ses douleurs et sa noble destinée... oui, même chez ceux qui sont chrétiens par leur vie. Nous accusons les hommes de ce temps-ci de trop s'enfoncer dans la matière. Prenons garde d'être un peu de notre siècle et de tomber dans le même péché; au moins ne permettons pas à la matière de monter jusqu'à notre cœur. Oh! il avait bien raison, saint Jean Chrysostôme, quand il disait qu'il est difficile aux âmes les plus vertueuses de ne pas se laisser un peu salir par la poussière du monde. La matière nous frappe bien plus que les choses de l'âme. Quand nous avons remué, arrangé, torturé, agencé la matière, il nous semble que nous avons beaucoup fait. Notre foi a une tendance à se concentrer dans la pierre, le mortier et le badigeon. Oh! le badigeon surtout, on avait pour lui, il y a quel-

ques années, un véritable culte... Cette idolâtrie a un peu diminué, mais il nous reste encore une fervente dévotion à la truelle.

Je me hâte de le dire : que l'on restaure nos monuments religieux, que l'on décore, que l'on embellisse nos pauvres églises, — elles en ont un si grand besoin ! — c'est bien, c'est très bien, c'est un devoir pour tous les fidèles d'y contribuer. Au moyen-âge la foi bâtissait des églises : qui sait si aujourd'hui les églises ne ramèneront pas à la foi ? La Providence de Dieu a tant de voies pour faire revenir les âmes au bien ! Oui, décorez nos temples, achetez de magnifiques ornements, sculptez la pierre, placez des cloches, des grilles, de magnifiques chaires et de superbes confessionnaux, etc. c'est bien, je vous en félicite, j'en fais mon compliment le plus sincère au curé et à ses paroissiens; mais souvenez-vous que tout n'est pas dit, n'est pas fait; souvenez-vous que les monuments religieux sont faits pour les hommes et non les hommes pour les monuments, que le plus beau temple que l'on puisse préparer à Dieu c'est une âme vertueuse et chrétienne, que la plus magnifique décoration d'une église c'est un groupe d'hommes abaissant leurs fronts au pied de l'autel, et écoutant avec respect et le visage épanoui la parole sacrée qui tombe du haut de la chaire chrétienne. Voilà ce qui, mieux que toute chose, décore et embellit un temple. J'en demande pardon aux artistes et aux amateurs, j'aime nos vieilles basiliques, j'aime nos magnifiques cathédrales, j'admire ces voûtes sublimes jetées dans le ciel, ces colonnes élégantes et hardies qui s'enlacent les unes aux autres comme un affectueux embrassement de la charité; j'aime ces pierres sculptées avec amour, ces vitraux qui me redisent les vertus et les combats des héros du christianisme; mais ce que j'aime mieux

encore, ce que je trouve plus beau, ce sont ces groupes d'hommes jeunes et vieux, riches et pauvres, réunis dans l'enceinte sacrée, sous l'œil du Père qui est aux cieux, chantant les divins cantiques ou mêlant leur prière à la prière de leur pasteur, qui est leur père d'ici-bas. Voilà ce qui m'enchante et me ravit. J'aime de tout cœur notre vieille métropole de Paris ; plus je la considère, plus je l'étudie, plus je la vénère et je comprends les soins et le talent que l'on dépense à la restaurer ; mais, il faut bien que je le dise, ce que j'ai vu de plus beau dans la vieille basilique, sa plus belle décoration, c'étaient ces trois mille hommes se levant comme un seul homme, à la messe de Pâques, pour aller, au chant mâle et harmonieux des Psaumes, recevoir le Dieu de leur première communion : voilà surtout ce qui m'a frappé, ce qui m'a presque fait trouver Dieu plus grand...

Une église sans des masses d'hommes au jour consacré, quelle qu'elle soit, c'est un corps sans âme, c'est une tristesse, c'est une honte... Vous aurez beau me dire : Mais, voyez donc quel coup d'œil, voyez quel magnifique ensemble ! Vous aurez beau me montrer vos stalles, vos ornements, votre sanctuaire avec ses mosaïques, et votre autel brillant d'or, tout en disant : C'est beau... Si je sais que les hommes n'y viennent plus, je m'en retournerai triste et morne, comme je sortais autrefois du Panthéon, en me disant tout bas : Quel malheur qu'un si beau monument soit devenu inutile !

Donc, restaurez avec zèle, décorez, embellissez nos temples ; mais après cela songez que le bien est à peine commencé... et encore prenez garde de faire de l'art mondain, de faire tourner votre église au salon et même au boudoir ; évitez les futiles enjolivements. Il est des hommes qui croient avoir beaucoup fait, quand ils ont logé

Dieu sur la terre presqu'aussi bien qu'un bon bourgeois.

Oui, décorons les églises; mais ne perdons pas de vue celui pour qui tout cela est fait... Des hommes, des hommes à l'église, voilà ce qu'il nous faut. Les arts peuvent enfanter des chefs d'œuvre, mais par dessus tout vive l'homme! voilà le premier des chefs-d'œuvre. Les autres sont sortis de la main des hommes, celui-là est sorti de la main de Dieu. J'aime l'homme, moi, je l'aime plus que toute chose. Celui-là, au moins, il comprend, il sent, il veut, i m'aime... Je l'aime encore alors même qu'il me repousse: il souffre tant! Votre pierre, votre marbre, vos peintures, vos colonnes, tout cela poussière insensible qui n'aura jamais conscience de son être. Ce que je demande à l'art c'est de redire à l'homme les beautés divines; c'est de le prendre au milieu de ses misères, d'aider à son âme à se dégager de la matière qui l'opprime et de ses passions qui l'obsèdent; de l'aider à devenir meilleur, afin de devenir plus heureux. Pour cela, il faut qu'au jour du dimanche au moins il vienne retremper et rafraîchir son âme à l'ombre de la voûte sacrée. Sans doute, la vue d'une belle église peut faire du bien, mais il ne faut pas qu'on la considère toujours, comme on le dit, en artiste et en amateur: il faut que la pensée religieuse se mette de la partie; autrement, toutes nos peines, tous nos sacrifices, toutes nos privations, tous nos chefs-d'œuvre sont perdus...

Vous allez peut-être me dire: Si malgré nos exhortations les hommes ne viennent pas, que voulez-vous que je fasse?

Mon Dieu! la chose est très simple, la voie est toute tracée par l'Évangile lui-même.

Sortez vite, allez par les rues et les places de la cité, par les chemins et par les campagnes, appelez les pauvres,

les infirmes, les boiteux, les aveugles... Oh! des pauvres des biens de la foi, nous en avons tant... Des infirmes, des boiteux, des aveugles surtout, nous en sommes environnés. Eh bien, tout ce monde-là *poussez-le doucement* vers l'église, faites-lui une douce violence : la violence de la persuasion, des bonnes paroles et des bons exemples ; chaque chrétien devrait être apôtre. Il faut quelquefois si peu de chose : un mot, un petit service, un désir exprimé, et c'est assez pour mettre une âme sur le chemin du salut...

Et qu'on n'aille pas dire : Mais ils nous recevront mal, ils insultent... La peur, et peut-être notre petit amour-propre, nous exagèrent les oppositions... Allez donc avec courage, ne craignez pas ces insultes... On ne connaît pas le peuple... Pour moi, j'ai cherché partout ces insulteurs prétendus, je les ai cherchés dans les ateliers, dans les fabriques, dans les chantiers, dans les garnis, dans les bouges, et je ne les ai trouvés nulle part.— On voudra bientôt nous faire croire que décidément nous sommes en vrai pays de païens et de sauvages.

On sait la puissance de la presse pour le bien et pour le mal... On sait que là est la cause d'une partie de ce que nous souffrons... Combattez cette pernicieuse influence. Mais n'allez plus vous contenter de ces discours pompeux sur les dangers des mauvaises lectures : c'est vague, c'est stérile... L'auditeur s'en va, en disant : C'est beau, c'est vrai ; mais il en reste là, et votre discours ne l'empêchera pas d'étaler le roman à la mode sur la table de son salon, ou sur son comptoir, ou de s'abonner à la feuille suspecte... Poussez à l'action, montrez la nécessité de propager les bons livres, la manière de propager les bons livres, et la manière de battre monnaie pour s'en procurer.

Vous dites, par exemple, à vote auditoire :

En France, pour qu'une chose réussisse, il faut qu'elle ait pour elle un grand courant d'opinion, une masse d'esprits qui la veuillent, la fassent valoir, la protégent. Or, c'est surtout par la presse que l'on forme ces courants auxquels rien ne résiste, qui emportent dans leur mouvement les oppositions, les blasphèmes et les sarcasmes. Ici il s'agit d'une question d'humanité : le courant se fera avec beaucoup plus de facilité... Il faut donc répandre des livres à profusion, en faire entrer par la porte et par la fenêtre... Nous sommes en arrière de ce côté-là. Voyez l'Angleterre, elle dépense des millions pour répandre ses bibles, elle en jette partout, jusque dans nos camps où, il faut bien le dire, nos nos soldats s'en servent pour allumer leur pipe.

Si nous n'avons pas de millions à dépenser, il faut y suppléer par le zèle; la propagation des bonnes doctrines et des bons livres doit être l'œuvre de tout le monde. Il est si facile de donner un bon livre ! Par exemple, vous voyagez : ayez toujours un choix de livres dans vos poches dans la diligence ou dans le waggon. Vous rencontrez un homme, vous faites connaissance avec lui; en le quittant, vous lui dites avec grâce : Monsieur, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance... permettez-moi de vous offrir ce livre comme un tout petit souvenir. Et vous avez soin de choisir celui qui peut le mieux convenir à votre nouvel ami.

Aux stations, en vous promenant, vous rencontrez des employés, des conducteurs du chemin de fer : vous liez conversation avec eux, et le tout se termine par l'offrande d'un petit livre. Vous dirigez vos pas vers la locomotive. Il y a là deux pauvres hommes sans cesse attachés à leur machine : il est à craindre qu'ils ne se ressentent du voisinage. Vous causez avec eux, vous leur dites qu'ils ont bien du mal, vous leur demandez combien ils gagent, etc. ; puis vient le petit livre.

A votre prochain voyage, voilà une bande de ces braves employés qui viennent, la casquette à la main, vous dire : Monsieur, est-ce que c'est pas vous qui avez donné des livres aux camarades? Voudriez-vous nous en donner aussi? ils sont charmants. — Oui, oui, disent les autres, j'en ai donné un à mon petit garçon ; il nous a fait la lecture : c'est très amusant. — J'ai aussi un petit garçon, une petite fille, qui savent parfaitement lire, répète chacun des autres. Et voilà une magnifique occasion de faire une nouvelle distribution.

Mais vous allez me dire : Et l'argent, où en prendre pour faire toutes ces largesses? Mon Dieu, le moyen est très simple, au lieu de prendre une *première*, on prend une *seconde* place, on y est fort bien. L'autre jour, on y voyait un ancien ministre, et nous n'avons pas tous été ministres, quoique quelqu'un ait dit qu'à notre air affairé et à la diffi-

culté qu'il y a de nous rencontrer, on dirait que nous sommes tous premier ministre. D'un autre côté, vous allez un peu moins souvent au buffet, vous y dévorez moins de gâteaux et de pâtisserie... Voilà une autre économie qui ne laisse pas que d'être très ronde, car là on paie bien...

Mais vous allez reprendre : Et le commerce, ne faut-il pas bien que l'on fasse marcher le commerce? Sans doute, et le commerce de la librairie, de la bonne librairie surtout, est-ce qu'il n'est pas aussi digne d'intérêt? En France nous avons une prédilection toute particulière pour le commerce des comestibles et des nouveautés... La question d'argent n'est pas la grande difficulté quand on veut... Le grand mal est dans la volonté.

Puisque vous tenez absolument à être utile au commerce, chose excellente, eh bien! répandez de bons livres, faites du bien au commerce de la librairie. Vous aurez donné du travail à tant de monde!... Un petit livre de dix centimes passe par plus de vingt mains avant d'arriver au lecteur : vous aurez donné du travail à nos pauvres et chers chiffonniers, aux ouvriers des fabriques de papier, aux imprimeurs, aux compositeurs, aux brocheurs, aux cartonneurs, aux emballeurs, au roulage et aux libraires. Voilà pour le corps; mais ce genre de commerce fait un autre bien : il donne un aliment aux âmes, il répand les idées d'ordre, il provoque

et réveille les bons sentiments dans les masses... il crée le calme et la sécurité indispensables à tous les autres genres de commerce.

Il y a plus, en général, l'homme qui entre dans la librairie n'a pas de parti pris contre le bien ; il veut avant tout faire des affaires, et, comme il le dit, il ne demande pas mieux que de vendre de bons livres, pourvu que les bons livres lui fassent gagner de l'argent. Si la chance est de ce côté-là, il y aura un revirement en faveur du bien ; des millions de bons livres circuleront dans toute la France ; vous verrez les masses se rapprocher de l'Église et revenir à la religion.

N'oublions pas qu'en dix-huit ans on a colporté en France cent soixante millions de mauvais livres, sans parler de ceux qui ont été écoulés par la librairie. C'est aussi par millions que les bons livres devraient être propagés. Nous avons quarante mille paroisses : en supposant que l'on répande seule- [illegible] exemplaires d'un même ouvrage dans [illegible] paroisse, cela fait quatre cent mille exemplaires. Or, il y a des paroisses qui sont immenses et dans lesquelles on devrait les jeter par milliers... [illegible] changer le courant des idées.

Au moins consacrons à ce genre d'œuvre le quart de notre argent perdu ou mal dépensé (ce qui est absolument la même chose) retranchons un peu du luxe de la table et de la toilette pour donner aux

intelligences et aux cœurs. Ce sera un excellent moyen d'expier nos péchés de vanité et nos autres péchés que l'on ne nomme qu'aux petits enfants, lorsqu'en leur donnant sur les doigts on leur dit : Fi, monsieur! que c'est vilain d'être gourmand!...

Ici nous sommes poussés à bout, nous n'avons plus même de prétexte, le commerce ne nous abrite plus, et nous allons être forcés de nous avouer à nous-mêmes que, malgré toutes nos belles paroles, notre principal but pourrait bien être de satisfaire toutes nos fantaisies...

Du reste, je me hâte de le dire parce que c'est justice et vérité, beaucoup de familles ont compris ce genre de bien et s'en acquittent avec une grâce charmante et une édifiante charité; il en est qui, depuis deux ou trois ans, ont donné plus de dix mille volumes. Le magasin des bons livres est toujours garni, et puis on en porte ou on en envoie une large provision à la camgagne. Il y en a pour tout le monde, pour le curé, pour l'instituteur, pour la sœur; et ces livres, par les écoles et le catéchisme, arrivent jusque dans le dernier hameau de la France. Ce sont des guides et des consolateurs pour ceux qui travaillent, qui souffrent ou qui s'égarent...

Mais quelqu'un dira : Les gens du peuple... ils ne lisent pas, surtout de bons livres... ils n'en veulent pas, ils s'en moquent...

On lit partout, aujourd'hui, soyez-en bien persuadés, et si on préfère les mauvais livres, c'est que les bons livres ne sont pas toujours très amusants ni très bien choisis, ou même que ces pauvres gens n'en ont pas du tout... Aussi une femme du peuple répondait à une dame qui la grondait de ce qu'elle lisait des livres dangereux : « Que voulez-vous? on nous donne sans cesse de mauvais livres, et presque jamais on ne nous en donne de bons. »

Ils se moquent des bons livres! Hélas! oui, quelquefois ils se moquent même aussi de ceux qui les leur donnent. Mais ne connaissez-vous pas le peuple français? Il faut que de temps en temps il se moque de quelqu'un... autant qu'il se moque de vous que d'un autre : donnons-lui ce petit plaisir... mais le cœur est excellent... Après les bons mots et les originales critiques, viennent les sérieuses réflexions qui lui font dire : *Tout de même le petit livre a raison.*

Une autre excellente industrie pour ramener le peuple à la religion, c'est de faire connaître, de populariser tout ce qui se passe de beau, de bon, d'édifiant dans l'armée d'Orient. Ceci peut entrer dans tout espèce d'instruction, dans les prônes, les sermons, les conférences. Le R. P. Félix en tire un merveilleux parti à Notre-Dame; il y a là de quoi frapper plus fortement les esprits que les discours les plus éloquents ; voir ces soldats, ces officiers, ces généraux chrétiens et braves, intrépides devant l'ennemi et humbles devant Dieu, c'est quelque chose qui déconcerte les mé-

chantes objections, les mauvaises volontés, et relève grandement la religion auxyeux des masses... Oui, nous le répétons avec la conviction de l'expérience, un seul de ces faits simplement raconté produira plus d'impression religieuse sur les esprits les plus éloignés de la religion que le sermon le plus éloquent.

Dans un atelier, quelqu'un avait lu une lettre qui parlait de la foi généreuse de nos soldats. Après cette lecture, l'homme de toute la réunion certainement le plus étranger aux choses du christianisme laissa échapper cette exclamation : « *On a beau dire, puisque ces gaillards-là font tant de cas de la religion, y faut tout de même que le bon Dieu soit estimable...* »

Voici le fait qui avait arraché cette parole : il vaut un petit sermon sur le respect humain...

« Le soldat français est brave aussi contre un autre ennemi. Le respect humain a bientôt disparu de l'armée ;— on y voit des choses incroyables. »

« Au beau milieu du jour, un aumônier traverse le camp. Or, un soldat lui frappe sur l'épaule. Le prêtre va s'asseoir au pied d'un canon, d'un fossé, de la tranchée, au pied d'une tente, le soldat s'agenouille et se confesse ; ce n'est pas tout : il y a là cinq, dix, vingt militaires qui attendent que le camarade ait fini pour prendre sa place ; les officiers sont de la partie. De sorte qu'une fois fixé, l'aumônier n'est pas bien sûr d'en être quitte pour une station de trois ou quatre heures, ce dont il est bien loin de se plaindre. Aussi un jeune sous-lieutenant écrivait modestement ces paroles : « *Nous sommes les fils des Croisés ; mais nous n'en avons pas les défauts.* » (Extrait de l'*Histoire populaire de la guerre d'Orient*.)

Oui, c'est une profonde conviction chez nous qu'il y a

dans cette guerre des faits capables de pénétrer les masses, de les améliorer sans qu'elles le sentent... Le peuple français a surtout un sentiment exquis du courage et de l'honneur. Emparez-vous de ce sentiment... et montrez que la profession haute et noble du christianisme s'allie parfaitement à la bravoure et à l'honneur. Tuez ce malheureux préjugé que la religion est bonne pour les têtes faibles ou pour les cœurs pusillanimes...

CHAPITRE XXIII.

CLOTURE D'UN JUBILÉ, D'UNE STATION OU D'EXERCICES EXTRAORDINAIRES.

Avant de finir, nous avons besoin de répéter ce que nous avons déjà dit. Notre intention n'est pas de donner des instructions que l'on puisse prêcher telles qu'elles sont : nous avons voulu simplement émettre quelques idées, signaler quelques-unes des formes qui nous ont paru plus propres à faire arriver la vérité à toutes les intelligences. Nous ne nous croyons nullement juge infaillible, en cette matière; il y a des milliers de nos confrères qui diraient beaucoup mieux. C'est plus un cours fondé sur l'expérience que sur l'étude et le talent. Hélas! il nous est si pénible de voir tant de pauvres hommes vivre loin de Dieu, de voir certaines églises désertes, que nous avons pensé qu'il était bien permis à tout le monde

de chercher les moyens de leur faire du bien. Et puis, une pensée de foi nous a consolé : si ce livre contribue à sauver une âme, c'est assez, c'est beaucoup trop pour son mérite... Oh! sauver les âmes, c'est si doux!... si beau!... « C'est, dit saint Denys, de toutes les choses la plus divine... »

Dans une dernière instruction, on peut faire beaucoup de bien... Les cœurs, même endurcis, ne sont pas sans regrets. La parole divine, à force d'y tomber, les a ébranlés... De son côté, le prédicateur doit sentir une plus vive affection; il s'est établi entre lui et son auditoire un lien qui va être brisé. La séparation est toujours dure... Et puis, qui sait si jamais on se reverra... Pauvres gens! qui sait si nous les retrouverons jamais? ici la bouche n'a pas de peine à parler de l'abondance du cœur. Que votre âme donc se repande sur votre auditoire en effusions de vérité et de charité... Soyez sincère et cordial, ne dites pas un mot, n'exprimez pas un sentiment qui ne soit bien réellement dans votre cœur... Ayez des paroles de bienveillance pour tous : pour ceux qui ont profité, et surtout pour ceux qui n'ont pas répondu à la voix de Dieu... Ah! ceux-là surtout, couvrez-les d'affection, faites-leur donc bien sentir une bonne fois ce que c'est qu'un cœur de prêtre, la toute-puissance de la charité. Laissez une impression, une trace, un souvenir, une bénédiction... Ce jour-là dites largement à votre cœur : Va, parle, prie, aime, aime autant que tu pourras : *Quantum potes tantum aude.*

Le prêtre, c'est un homme qui est sur la terre pour estimer et aimer tout le monde, surtout pour estimer ceux qui ne sont guère dignes d'estime et pour aimer ceux qui ne sont pas du tout aimables. Après cela il a le droit de dire de plus robustes et de plus sévères vérités. Il n'est

pas même jusqu'à ses hardiesses que le peuple français n'aime et n'admire.

On peut se servir des idées que nous indiquons, le jour de Pâques, le jour du vendredi-saint, un jour de réunion extraordinaire, quand il s'en présente.

S'il ne s'en présente pas, il en faudrait faire venir. Profitez de toutes les occasions pour parler aux hommes. Je me suis souvent demandé pourquoi aux enterrements on ne dit rien... La circonstance serait pourtant bonne. Chose étrange, un enterrement se fait dans une église, le dimanche, avant la messe; il y a là deux cents, trois cents, cinq cents hommes, et on ne leur dit pas un mot!...

Une heure après, quelques braves personnes assistent à la grand'messe et on leur fait un sermon... Si vous en aviez donné la moitié aux hommes!...

Aujourd'hui le sermon a chez nous quelque chose de trop officiel... On n'a pas assez l'air de se préoccuper de son auditoire : on prêche... après cela, on a fait son devoir... On dit : Ce n'est pas l'usage de prêcher aux mariages, aux enterrements... Je réponds à cela : Nos usages viennent d'un temps où les hommes assistaient aux offices... Les choses ayant changé, les usages doivent changer aussi.

La parole divine, entendue auprès d'un cercueil, fait toujours beaucoup de bien... Si besoin en est, abrégez les chants et parlez aux cœurs : Dites-leur un bon petit mot du cœur...

Un chiffonnier était mort à Paris. — Rendons cette justice à la respectable corporation, elle est très exacte à accompagner un confrère à sa dernière demeure. — Donc, le jour de l'inhumation, l'église de la paroisse était remplie d'hommes qui ne la visitaient pas souvent...

Après les prières de la religion, le prêtre, voyant une si nombreuse assistance, monte sur une chaise auprès du cercueil, et dit à ces braves gens qu'il ne veut pas laisser finir la cérémonie sans les féliciter sur leur recueillement et sur le grand nombre d'hommes qui sont venus prier pour un de leurs frères...

Alors un des chiffonniers, d'un ton très épanoui, prend la parole et interrompt le prêtre en lui criant : *On ne fait que son devoir, mon prêtre*... L'orateur profite de cette phrase : « C'est beaucoup, mes amis, de faire son devoir. Oh ! si tout le monde faisait son devoir les choses de la vie iraient un peu mieux qu'elles ne vont... » Puis une petite instruction sur les devoirs en général... et sur les devoirs des chiffonniers en particulier... Cette instruction a été certainement, pour plus de cinquante d'entre eux, le commencement d'un retour à la pratique de la religion.

Maintenant, que vous dirai-je, mes bien aimés frères ?... Ma tâche est finie, et je me contenterai de vous adresser les paroles de saint Paul aux Ephésiens : « Je vous recommande à Dieu... et à sa miséricorde... et je vous remets entre les mains de votre pasteur vénéré et de tous ses dévoués coopérateurs... Mes frères, écoutez leur parole, confiez-vous à leur direction : ils en sont si dignes... nous avons passé peu de temps avec eux, mais assez pour apprendre à les estimer et à les aimer. »

Mais je ne veux pas vous quitter sans vous témoigner ma plus vive gratitude... vous avez été si bons, si bienveillants pour nous, si généreux pour

Dieu ! vous avez rafraîchi et rempli notre cœur des plus saintes joies. Merci ! oh ! merci, mes bien aimés frère ! Dieu vous le rendra, et je vous promets bien de ne jamais l'oublier... Permettez-moi d'implorer encore une grâce. Si vous y pensez quelquefois, dites une petite prière pour le pauvre prêtre qui vous a évangélisés, afin qu'après avoir prêché aux autres il ne vienne pas à perdre sa pauvre âme. Merci donc à vous tous, mes frères, qui avez profité de la grâce divine !... il nous sera bien doux d'apprendre un jour que vous avez persévéré...

Hélas ! peut-être dans ma parole j'ai pu blesser quelqu'un... Oh ! qu'il sache bien que l'intention de le contrister était bien loin de mon cœur, et qu'il daigne me le pardonner, et surtout ne l'imputer jamais à Dieu ni à sa religion. Je vous dirai ce que disait à son troupeau un pasteur de la primitive Église le jour anniversaire de sa promotion :

« Je suis trop éloigné d'une vaine confiance en moi-même pour oser dire que je n'ai blessé personne dans l'exercice de mon ministère... Que si, dans les affaires et les sollicitudes diverses dont j'ai été accablé, il m'est arrivé de ne point écouter l'un de vous comme il l'eût voulu ; si j'ai regardé l'un de vous d'un œil plus sévère qu'il ne fallait, ou lui ai adressé une parole plus haute qu'il n'en était besoin ; si j'ai contristé l'affligé ou l'homme placé dans une humble fortune par une réponse peu convenante ; si, de

hasard, préoccupé dans ma pensée, j'ai négligé l'instance d'un pauvre, ou l'ai remise à un autre temps, ou l'ai repoussée par un geste fâcheux; si je vous ai montré trop de vivacité en me justifiant d'un soupçon injuste; si l'un de vous, en sa conscience, a pu douter de mes sentiments à son égard, vous tous envers lesquels je suis redevable de ces offenses, pardonnez-moi pour qu'il vous soit pardonné! »

Et vous, mes bons frères, qui n'avez pas fait tout ce que vous auriez dû faire, que vous dirai-je?... Vais-je vous adresser, en vous quittant, des paroles de reproche?... Ah! certes, non... J'en aurais peut-être le droit au nom du Dieu qui m'a envoyé; mais allez, je ne veux pas en user... j'aime mieux vous tendre la main, vous plaindre, compatir à votre malheur. Il m'eût été bien doux de vous sauver, mais vous ne l'avez pas voulu: Dieu ne m'en a sans doute pas jugé digne. J'étais venu pour vous aussi... Un autre, je l'espère, sera plus heureux... Allez, je ne vous en veux pas; au contraire, je prierai toujours pour vous. Il viendra un jour, j'espère... aujourd'hui, il y a des obstacles... Je ne me lasserai jamais de vous le dire, vous n'êtes pas des incrédules, vous valez mieux que vous ne le pensez. Non, non, vous n'êtes pas des impies; vous êtes faibles, bien faibles, et c'est tout... Ce sont les passions qui vous entraînent et qui vous perdent... Quoi donc! sera-t-il dit que vous

avez sacrifié à des choses aussi misérables, aussi honteuses, votre part de bonheur, votre part du ciel? Rapprochez-vous un peu de la religion. Dans vos moments de calme, vous dites quelquefois : Je ne veux pas mourir sans les secours de la religion; si je me voyais malade, je ferais venir un prêtre. Eh bien! préparez votre retour, corrigez telle et telle passion que vous savez bien, détruisez telle habitude qui empoisonne votre vie; surtout ne scandalisez pas les enfants. Hélas! vos enfants, souvent vous les perdez, vous le savez bien... Au moins ayez pitié d'eux. Et votre femme, ayez-en pitié aussi. Je vais le dire tout bas : il vous arrive bien quelquefois d'ajouter à ses peines. Oh! la pauvre femme! c'est bien assez de douleurs pour elle, elle a bien assez souffert, assez pleuré... au moins laissez-la venir ici prier de temps en temps, prier avec ses enfants et vos domestiques, laissez-la toujours remplir ses devoirs religieux... Plus tard vous vous repentiriez d'avoir agi autrement; car je crois que le fond de votre âme est bon... est excellent...

Mes frères, en finissant, permettez-moi de vous raconter une histoire qui n'est pas vraie. C'est une parabole.

On dit que dans un pays du Nord, vers le pôle, il fait si froid, si froid que les paroles y gèlent. Deux hommes placés à une certaine distance se parlent, mais ils ne s'entendent pas... leurs paroles restent

gelées en l'air. Mais quand vient le printemps, les paroles dégèlent et on les entend. »

Mes frères, il fait froid autour de vos âmes, il y a de la glace et nos paroles y gèlent. Mais quand viendra le printemps, quand le soleil de Dieu brillera, ces paroles dégèleront et elles iront jusqu'à vos cœurs, ne fût-ce qu'au moment de la mort.

Oui, laissez-moi croire qu'un jour le temps de la grâce viendra pour vous... j'en ai besoin; laissez-moi espérer que nul de vous ne sera perdu... laissez-moi emporter cette espérance qu'un jour nous nous retrouverons tous ensemble, tous à jamais heureux...

Ainsi donc, mes bien aimés frères, adieu !... adieu cordial à tous ! Ou plutôt, non, au revoir ! au revoir ! ne fût-ce que dans la bienheureuse éternité.

CHAPITRE XXIV.

APPENDICE.

Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs, de voir les conseils que nous donnons mis en pratique, en ce temps-ci, par un de nos prédicateurs les plus connus.

Le R. Père Lavigne est très souvent un modèle de cette éloquence populaire qui s'adresse à tous. Il prêche au peuple, il prêche aux grands, il prêche aux forçats, il prêche aux dames du monde, et il est parfaitement compris et parfaitement goûté de tous; depuis douze ans il a parlé dans plus de quatre-vingts villes, et toujours sa chaire a été assiégée. L'année dernière, à Agen, l'église était remplie à dix heures du matin pour assister à un sermon qui ne devait avoir lieu qu'à quatre heures de l'après-midi. Partout la foule vient et, ce qui est mieux, partout des conversions s'opèrent : preuve que c'est bien là le genre qu'il faut adopter.

Mais d'où lui vient sa puissance ? De son cœur... Le P. Lavigne a du cœur et il sait s'en servir en chaire, chose très rare aujourd'hui, chose si belle et si puissante... Ce don du cœur et de la charité dans la parole, c'est sa force, sa puissance; pour lui c'est le don de Dieu.

Sa parole est toute pleine de sympathie, aussi est-il bientôt en rapport avec son auditoire. Il crée vite ces courants d'électricité qui vont de l'âme de l'orateur à l'âme des fidèles et de l'âme des fidèles à l'âme de l'orateur. On le voit, on l'écoute et on l'aime, et on se sent plus près de la vérité et de Dieu. Aussi une femme, après lui avoir entendu dire que la prière était une élévation de l'âme, s'écriait : Oh ! c'est donc prier que de l'écouter !

Quand il parle, son cœur se révèle dans son accent, dans ses yeux, sur son vaste front de Breton, même dans sa main, dans l'ensemble d'une physionomie tout amie de son auditoire ; il ferait volontiers répéter ce que disait d'un autre orateur un homme du monde revenu à la religion : « Quel dommage que je sois converti ! J'aurais tant de plaisir à l'être par un si aimable prédicateur. »

Cette plénitude de cœur donne à son talent une admirable flexibilité ; il sait parler à chacun son langage. C'est vraiment la parole évangélique qui doit être comprise de tous, et c'est le genre qui convient aujourd'hui, sauf de rares exceptions.

Il prêche presque sans cesse, quelquefois deux ou trois sermons par jour, et il est goûté de toutes les classes. Les classes riches l'écoutent avec empressement; dans les retraites d'ecclésiastiques, les prêtres l'adorent; le peuple l'aime, et le forçat ne le dédaigne pas...

On sait qu'il a dirigé deux retraites aux bagnes de Toulon et de Brest. Eh bien! sa parole a exercé une influence magique, surhumaine, sur ces natures âpres au mal. C'est là que l'on a pu se faire une idée de la mesure de son talent et de sa puissance. On dit que le christianisme est usé : jamais il n'a été plus fort quand il est bien présenté.

Ces cœurs de bronze, il les a rendus dociles. Ils obéissaient comme de petits enfants à la parole du

plus, au point qu'eux-mêmes s'en disputaient et ne se reconnaissaient plus.

L'ascendant de la divine parole avait été si grand que ces hommes, qui ne s'étaient pas fait scrupule de voler, et peut-être, hélas! de tuer, se seraient reproché de faire le plus petit tort à leurs missionnaires.

A la mission de Toulon le bruit se répandit, sans fondement il est vrai, que le mouchoir de l'un des pères avait disparu dans une visite qu'il faisait à une des salles. Les condamnés s'émurent de ce soupçon et protestèrent avec énergie, car un pareil vol eût été, disaient-ils, *contre l'honneur du bagne*.

On sait combien il est difficile au forçat de pardonner aux juges, aux témoins, à la société même le mal qu'ils lui ont fait. Néanmoins ils pardonnèrent presque tous. A la même mission, pendant que le P. Lavigne leur parlait de la nécessité du pardon, il fut tout-à-coup interrompu par une masse de voix qui lui crièrent : « Oui, oui, nous pardonnons. » Et le soir, se promenant dans une salle non éclairée, au milieu de ces hommes, il sent sa main saisie par une main vigoureuse, et une voix fortement accentuée lui dit : « Mon père, vous avez travaillé pour plusieurs, ce matin. On croit déjà à la vengeance d'un Corse, maintenant on croira à son pardon. J'avais deux hommes à tuer ; j'en ai déjà tué un, c'est pour cela que je suis ici. Je devais tuer

l'autre en sortant du bagne, mais c'est fini, je lui pardonne. » Depuis il a vu celui qui devait être sa victime et ils se sont réconciliés...

Le P. Lavigne les avait tellement aimés qu'il s'était comme identifié à ses chers forçats. Leur cause semblait être devenue la sienne. Aussi a-t-il profondément ému les âmes quand, il y a trois ans, dans un sermon de charité qu'il prêcha en leur faveur à la Madeleine, il s'écria, au milieu d'un auditoire en larmes : « De grâce, ayez pitié de nous, ne nous repoussez pas. Nous sommes coupables, c'est vrai, horriblement coupables contre Dieu et la société. Il y a parmi nous des monstres ; mais pardon, pardon, nous promettons de mieux faire, de mieux vivre, si vous ne nous abandonnez pas. »

Rarement nous avons vu un auditoire aussi impressionné ; inutile de dire que la quête fut abondante : un seul auditeur donna quatorze cents francs.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Typ. Cosson et Comp., rue du Four-St.-Germain, 43.